

BIBLIOGRAPHIE DE LA FRANCE
117, boulevard Saint-Germain - 6e

15 Mai 1974

GILLABERT Émile
Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile.
15x21, 224 p. Br. 36 F. (1880).
(Marsanne-26200 Montélimar) *Metanola*;
(Paris) Dervy-Livres Diffusion

MOLTMANN Jürgen
L'Homme. Trad. de l'allemand par M. Liefoghe.
14,5x23,5, 144 p. Br. 22 F. (N° 19, couv. p. 2).
Cerf

ORAISON Marc
La Culpabilité. 14x20,5, 144 p. Br. 18 F. (1873).
Seuil

EDITIONS METANOIA

Notre Maison est de fondation récente, mais le programme en cours a déjà nécessité des années de travail. L'effort poursuivi tant sur le plan de l'édition que de la promotion et de la vente témoigne de sa vitalité.

Notre premier objectif est de faire connaître le véritable enseignement de Jésus en le dégageant d'une mauvaise apologétique et d'une dogmatique contraignante. D'autres ouvrages suivront dans le même esprit en vue d'approfondir les grands enseignements et de mettre en lumière celui de Jésus qui se révèle d'une incomparable grandeur.

Vient de paraître :

SAINT PAUL OU LE COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE

d'Emile Gillibert

1 vol. 14,5 x 21 cm, 224 pages, 36 F

L'auteur fait ressortir les traits paranoïaques du grand personnage et dissocie deux enseignements qu'une certaine tradition s'est toujours ingéniée à confondre, celui de Jésus et celui de Paul.

Parution juin 1974 :

PAROLES DE JESUS ET PENSEE ORIENTALE

d'Emile Gillibert

1 vol. 14,5 x 21 cm, 224 pages, 36 F

L'éclairage métaphysique donne aux paroles de Jésus, libérées d'un messianisme de conquête, leur dimension et leur portée universelles.

EDITIONS METANOIA

Parution septembre 1974 :

EVANGILE SELON THOMAS

Traduction, concordance et parallèles de

Philippe de Suarez

1 vol. 14,5 x 21 cm, 45 F

Ce troisième ouvrage forme le panneau central du triptyque.

Alors que les Evangiles canoniques sont l'aboutissement de versions successives au cours desquelles le message s'est altéré, l'Evangile selon Thomas nous restitue les paroles de Jésus dans leur intégrité. Retrouvé en 1945 en Haute-Egypte, l'Evangile selon Thomas en copte nous met en présence du plus grand document spirituel de l'Occident, sinon de l'humanité.

En regard du texte français, on a fait figurer le texte copte en continu comme dans le manuscrit original.

Les Editions METANOIA ont réservé un budget important à la réalisation d'une campagne de relations publiques de presse et de publicité.

Cet effort, inhabituel dans le monde de l'édition, touchera plusieurs millions de lecteurs dans les mois qui viennent et sera renouvelé d'ici à la fin de l'année.

En vente chez :

DIFFUSION DERVY-LIVRES

6, Rue de Savoie - 75006 PARIS - tél.: 326.90.72

METANOIA-EDITIONS

Marsanne - 26200 Montélimar - tél.: 30 à Marsanne - C.C.P. Ass. Lyon 6564.15

15 Jul. 1974

Emile GILLABERT

**Saint Paul ou le colosse
aux pieds d'argile**

L'auteur, à partir de quelques éléments autobiographiques tirés des lettres de saint Paul et du récit des *Actes*, prétend pouvoir nous apporter une psychanalyse du saint. Le pauvre Paul aurait été privé dans sa petite enfance d'affection maternelle,

sans doute à cause de la mort de sa mère, sur laquelle d'ailleurs nous ne savons rien. Ce rien, ce manque total d'information, est, selon l'auteur, significatif (mais que savons-nous de la mère de Socrate ou de celle d'Epicète ?). Manquant de support maternel, l'enfant Paul a « manqué son Œdipe » et est ensuite resté angoissé devant les manifestations de la puissance paternelle, en particulier de la Loi. Il cherche à s'identifier à cette puissance mais ne peut y parvenir. La tension entre l'angoisse due au vide maternel et celle due à l'incapacité de s'identifier au père est caractéristique des tempéraments paranoïaques. Comme les paranoïaques, Paul essaie de guérir ses angoisses par des fantasmes. L'apparition du Christ sur le chemin de Damas est le plus spectaculaire de ces fantasmes et apporte au malheureux névrosé un soulagement de ses tensions. Elle lui permet en effet de s'identifier à un être sur-humain ayant eu le pouvoir de vaincre la mort. Une fois Paul identifié au Christ, il devient abominable de le critiquer, de s'attaquer à son action et même de vouloir simplement le régenter ou le conseiller. Sa christification donne à Paul une assurance que plus rien n'aura le pouvoir de détruire mais ne supprime pas complètement ses angoisses. D'où son agressivité continuelle contre les juéo-chrétiens, contre les autres apôtres, Pierre et Jacques en particulier. Paul mourra isolé, abandonné de ses meilleurs amis, mais sûr d'avoir mené jusqu'au bout le bon combat.

Tout n'est pas faux dans ce portrait psychologique de l'apôtre, bien qu'il repose sur des bases très minces. Par contre Gillabert devient tout à fait insuffisant lorsqu'il prétend fonder une condamnation du système théologique de Paul sur la mise en évidence de ses défauts de caractè-

re. On s'aperçoit, en lisant le dernier chapitre, que l'auteur était, dès le départ, guidé par une certaine métaphysique qui lui permet d'admettre quelques aspects de la doctrine de Jésus et de reconnaître sa grandeur et son génie, mais lui interdit de croire en sa résurrection et en sa nature divine. Jésus est un grand sage, mais ne peut être le Christ Fils du Dieu vivant. L'idée d'une incarnation de Dieu est absurde. Elle est l'invention d'un malheureux névrosé cherchant à se libérer de ses contradictions intérieures. Le christianisme est une invention de malade, et il est temps, selon l'auteur, de nous en libérer, pour revenir à la doctrine originale de Jésus, identique en son fond à celle de Bouddha et des autres sages de l'Orient. Une fois de plus on se trouve en présence d'un ouvrage qui veut vider la foi chrétienne de son contenu. Ce n'est ni le premier, ni le dernier. Heureusement, il ne semble pas avoir été écrit par un prêtre. Ce n'est du moins pas signalé dans la présentation. — Ph. A.

BULLETIN DU CERCLE ERNEST RENAN

3, Rue Récarnier - 7^e

Juin 1974

Emile GILLABERT : *Saint Paul, ou le colosse aux pieds d'argile* (éditions Metanoia, Marsanne, Drôme).

Peut-on faire la psychanalyse de l'apôtre Paul ? Oui, si l'on admet que tous les écrits qu'on lui prête sont de lui, et entièrement authentiques. L'auteur semble n'avoir jamais entendu parler de l'exégèse rationaliste, de la quasi-certitude que les épîtres aux Hébreux et les pastorales ne sont pas de Paul, des probabilités d'interpolations. Dans ces conditions, son projet s'effondre. Le « *vide immense que représente dans l'œuvre de Paul l'absence de la mère du Christ* » s'explique-t-il par une frustration maternelle ? La lettre à Philémon traduit-elle une « *homosexualité non affirmée, refoulée sans doute avec vigueur* » (p. 146) ? André Ragot avait proposé une hypothèse médicale (l'épilepsie), mais attachait plus d'importance aux relations avec l'essénisme. Emile Gillabert croit à l'authenticité de tout, même des « Actes des apôtres » ; c'est tout dire. C'est dommage, car il y a quelques idées. Mais vouloir démontrer le caractère purement hallucinatoire de la vision de Paul, c'est enfoncer une porte ouverte. L'expliquer par un complexe, au prétexte que « *le panaioaque rebâtit l'univers* » (p. 85), en coupant le visionnaire de son milieu, c'est réduire le christianisme à un fait individuel, donc ne rien expliquer.

G. F.

CAHIERS des AMIS de HAN RYNER
93 - PAVILLONS sous-BOIS

Juin 1974

Ecrits de Louis LECOIN. Pieusement, les continuateurs et les héritiers de Lecoin ont choisi parmi ses écrits de *Défense de l'Homme* et de *Liberté*, publications qu'il a fondées depuis la « Libération », des textes qui demeurent actuels, dans ses campagnes pour la suppression des armées, et le désarmement unilatéral, pour l'Objection de conscience, dont on sait que son long jeûne a réussi à décider l'octroi d'un statut, enfin, toujours pour une vie meilleure. Un beau volume, présenté par Bernard Clavel, de l'Académie Goncourt, et par notre bon camarade Robert Proix, dessins de Pierre Gérôme, Maurice Godard, Henri Monier, Moisan (Union Pacifiste, 4, rue Lazare-Hoche, 92100 Boulogne). D'un ton bien différent, les écrits de Léon TROTSKY sur *La Guerre et la Révolution* (Archives et documents, Ed. Tête de Feuilles, coll. dirigée par F. Teulé) 2 vol. traduction intégrale par André Oak, sous emboîtement, de cet ensemble groupé par l'auteur sur le naufrage de la II^e Internationale et le début de la III^e Internationale, inédit en français. Emile GILLABERT nous veut convaincre d'un détournement de message : *Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile* (Metanoia-Marsanne, Montélimar) où il tente de faire la psychanalyse de l'Apôtre, et de le découvrir paranoïaque. Cela aurait amusé Han Ryner, qui, sans doute aurait fait des objections exégétiques.

Émile Gillabert

Présentation d'Émile Gillabert par son épouse Monique pour la nouvelle édition de **Paroles de Jésus et pensée orientale**. L'ouvrage a été publié sous un nouveau titre **Paroles de Jésus et Sagesse orientale** afin d'être plus conforme à l'intention de l'auteur. Cette nouvelle édition bénéficie dans ses citations de la dernière traduction de l'Évangile selon Thomas réalisée par Émile Gillabert, Yves Haas et Pierre Bourgeois et publiée en 1979.

Pour avoir un bon aperçu de la vision gnostique d'Émile Gillabert lisez, dans la section "Documents", l'entretien qu'il a eu avec Anne Maroger et Darrell Newberg.

Ne manquez pas non plus (ici à gauche) les autres pages consacrées à Émile Gillabert. La première est la [bibliographie complète et détaillée](#) de ses oeuvres et la seconde est constituée de [textes divers](#) sur lui ou son oeuvre. Je suis à retravailler cette page. La quatrième page enfin reprend la version complète d'un article dont j'avis mis un extrait à la page (3). Cet article n'étant plus accessible sur le Net j'ai pensé lui garder vie [ici](#).

Émile Gillabert est né à Champéry (Valais) Suisse, le 5 mars 1914. Jusqu'à 17 ans, il mène une existence de trans-humant. Berger l'été dans les alpages, écolier l'hiver au village. Après le baccalauréat et une licence de lettres de l'Université de Dijon, il arrive à Paris en 1945.

Il délaisse alors l'Université pour prendre la direction d'une maison d'édition (Les éditions Labergerie) spécialisée dans les ouvrages religieux, poste qu'il occupera jusqu'à la fin des années 60.

Parallèlement à son activité professionnelle, il entreprend en 1966 une psychanalyse freudienne qui durera 3 ans.

Là, se situe le tournant de sa vie intellectuelle et de sa recherche personnelle avec la rencontre d'un maître, le Docteur Hubert Benoît, dont les ouvrages sur le Zen font autorité. Cinq années durant, il poursuit sous sa direction l'exploration de la pensée orientale. C'est alors que se produit l'événement majeur de sa vie: la lecture de ***l'Évangile selon Thomas***, manuscrit découvert en 1945 à Nag Hammadi en Haute-Égypte.

Retiré à Marsanne (Drôme) avec sa famille en 1970, il ne cessera de travailler ce texte dans lequel il retrouve la correspondance avec les



À 60 ans, il publie son premier ouvrage: **Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile**, psycho-biographie mettant en évidence les traits psychotiques de l'apôtre et la mainmise paulinienne sur les rédacteurs des Évangiles. La même année, il publie **Paroles de Jésus et pensée orientale** où il revient à la source du message originel de Jésus débarassé de l'influence paulinienne des évangiles canoniques. Ces paroles sont celles de **L'Évangile selon Thomas** qu'il édite la même année(sous le pseudonyme de Philippe de Suarès). En 1976, il publie: **Moïse et le monothéisme judéo-chrétien** dans lequel il finit de démonter le mythe judéo-chrétien.

Durant la décennie 80, il publie cinq ouvrages, avec en point d'orgue, son dernier: **Judas, traître ou initié**, dans lequel il réhabilite le traître pour en faire le seul initié capable de comprendre et de transmettre le message de son maître.

Parallèlement à la sortie de ses ouvrages, il crée en 1975 la revue trimestrielle **Les Cahiers Métanoïa*** où il poursuit la recherche entreprise dans ses livres, recherche centrées sur la non-dualité et sur la Gnose que la découverte de 1945 permet d'explorer. Les Cahiers approfondissent parallèlement la pensée orientale en dégagant des constantes universelles qui sont celles de la Gnose éternelle. Pendant plus de vingt ans, il animera cette revue et ce jusqu'à sa mort. Grâce aux textes inédits qu'il a laissés, la revue continue.

Il a consacré sa vie à approfondir et à mettre en valeur l'enseignement authentique de Jésus. Tous ses ouvrages sont autant d'introductions au livre parmi les livres: l'Évangile selon Thomas. Ce document capital, qui a été découvert avec une cinquantaine d'autres traités, gnostiques pour la plupart, nous rapporte les paroles authentiques de Jésus. Il s'agit d'un recueil antérieur aux évangiles canoniques comprenant 114 logia ou dits de Jésus.

Sur la fin de sa vie, tout en continuant, au travers des **Cahiers Métanoïa**, l'étude des logia de l'Évangile selon Thomas, il se consacre de plus en plus à une passion déjà ancienne: la poésie.

Émile Gillibert est décédé à Marsanne, le 6 juin 1995.

* **Les Cahiers Métanoïa** sont publiés par l'**Association Métanoïa**, 26740 Marsanne, France.

La photo ci-dessus est une gracieuseté de **Inner Directions Journal**:
<http://www.innerdir.org/>
(Elle est dans son format original dans l'album "Autres penseurs".)



OUVRAGES D'ÉMILE GILLABERT

Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile, Éditions Métanoïa, Paris, 1974.

Paroles de Jésus et pensée orientale, Éditions Métanoïa, Paris, 1974. Ré-édité sous le titre **Paroles de Jésus et Sagesse orientale** par les éditions **Dervy-Livres** (Paris, 1997) afin d'être plus conforme à l'intention de l'auteur.

Moïse et le phénomène judéo-chrétien, Éditions Métanoïa, Paris, 1976.

L'Évangile selon Thomas, publié en collaboration avec Yves Haas (coptologue) et Pierre Bourgeois (helléniste), Éditions Métanoïa, Paris, 1979, ré-édité par **Dervy Livres**, Paris, 1985. Contient la traduction littéraire, une table de concordance, les parallèles scripturaires et apocryphes, un commentaire ésotérique de chaque logion ainsi que le texte copte, verset par verset, suivi de la prononciation figurée et de la traduction mot-à-mot. (Cette dernière section a été omise dans la

dernière édition de 1997)

Jésus et la Gnose, préface de Paule Salvan, [Dervy Livres](#), Paris, 1981.

Le Procès de Jésus à la lumière de la Gnose, préface de Robert Oillet, Dervy Livres, Paris, 1986.

L'Évangile, voie de la Connaissance, Dervy Livres, Paris, 1987.

Judas, traître ou initié, Dervy Livres, Paris, 1989.

Émile Gillabert a de plus collaboré à tous les numéros des [Cahiers Métanoïa](#). Il y a publié des commentaires, des poèmes, et divers textes tout aussi intéressants les uns que les autres.

Aussi:

L'Évangile selon Thomas, Philippe de Suarès, Éditions Métanoïa, Paris, 1974. Les commentaires ne sont pas dans la vision non-duelle mais offrent un grand intérêt quand même..surtout avec ce qui suit:

Après avoir lu **L'Évangile - voie de la connaissance**, le 8 mars 1996, j'ai voulu entrer en contact avec Émile Gillabert. Son épouse m'a alors appris son décès le 6 juin de l'année précédente. J'ai par la suite échangé quelques lettres avec elle.

Suite à mon intérêt concernant cette première édition de **L'Évangile selon Thomas**, Monique Gillabert m'a écrit, dans une lettre du 21 février 1997: "Nous avons travaillé lors de la création de l'**Association Métanoïa** avec Philippe de Suarès, il était le bailleur de fonds et nous les éditeurs, auteurs etc. C'est mon mari qui avait écrit les commentaires et textes. Il (de Suarès) n'a pas continué et nous a lâché en 1976, c'est pourquoi nous sommes passés pour les livres par un éditeur parisien Dervy et nous avons continué les Cahiers, qui ont maintenant plus de 22 ans."

Le Chemin de Ronde ou la voie négative, Bérengère, Éditions de la Maisnie, Paris 1984. **Postface d'Émile Gillabert**. Probablement un pseudonyme de Paule Salvan qui avait préfacé **Jésus et la Gnose** et collaboré aux Cahiers Métanoïa.

Émile Gillabert a aussi collaboré à une nouvelle édition du **Manuel de Bouddhisme Zen** de D. T. Suzuki, traduit de l'anglais par Pierre Dupin, édition revue par Émile Gillabert, Éditions Dervy-Livres, Paris, 1991/1999. La première édition française datait de 1981.



FOI ET ÉVÉNEMENT

par René COSTE



DÉFENDRE SAINT PAUL

Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile : tel est le titre d'un livre lancé actuellement à grands renforts publicitaires. « La civilisation judéo-chrétienne touche à sa fin. Voici enfin un auteur qui ose le dire ». C'est, du moins ce que nous annonce l'éditeur, en prenant sans doute un peu trop les lecteurs pour des naïfs.

L'homme qui assassine saint Paul, titre journalistiquement Paris-Match en nous présentant l'auteur et son ouvrage. Emile Gillibert, nous assure-t-il, n'a rien d'un pamphlétaire. « Admirablement maître de lui », il « ressemble à un poète ». (On le croirait volontiers d'après la photographie de l'hebdomadaire). Cet ancien éditeur de livres catholiques habite actuellement avec sa femme et ses enfants, une ferme confortablement restaurée, à quelques kilomètres de Montélimar. Il a découvert le Christ grâce à l'hindouisme et au zen.

Pour lui, saint Paul a complètement dénaturé le christianisme. Il est essentiel de s'en rendre compte pour retrouver l'authenticité de l'Évangile.

Que lui reproche-t-il exactement ? Presque tout.

De n'avoir jamais apporté des preuves incontestables de l'authenticité de la mission apostolique qu'il prétendait avoir reçue directement de Jésus-Christ.

D'avoir fondé une Église — l'Église romaine — qui ne serait pas la communauté de foi que le Maître aurait voulue.

D'avoir fabriqué une morale répressive aux antipodes de la morale libératrice de l'Évangile.

D'avoir manifesté une misogynie caractérisée, alors que Jésus avait tant valorisé la condition féminine.

D'avoir culpabilisé l'amour...

Pour étayer ses accusations, E. Gillibert fait appel à la psychanalyse. (Il s'est soumis personnellement à une cure psychanalytique), la méthode qu'il utilise est la psychobiographie.

D'après lui, saint Paul serait un paranoïaque, un hypocondriaque. Tout s'expliquerait par son enfance traumatisante, notamment par un complexe d'Oedipe mal liquidé. C'est à cette particularité qu'il faudrait notamment rattacher à la fois sa misogynie et son homosexualité : une homosexualité non affirmée, précise-t-il d'ailleurs.

LE VRAI SAINT PAUL

Quoi qu'en dise la propagande publicitaire, ses accusations ne sont guère nouvelles. Il y a déjà longtemps qu'on a cherché à déboulonner « le colosse » et qu'on a cru y réussir : sans autre résultat, en réalité, que l'illusion d'un vain triomphe.

Nous respectons toutes les convictions, mais nous sommes bien obligé de penser et de dire qu'un réquisitoire comme celui dont nous venons de faire état est radicalement contraire à la vérité historique.

Peut-on ramener, en définitive, à de l'illusion la vision de saint Paul sur le chemin de Damas : cette vision qui a bouleversé sa vie et a fait de lui le témoin passionné et infatigable de Jésus-Christ ressuscité ? Cette intelligence prodigieuse, ce gé-

nie de la pensée et de l'action ne se serait-il jamais rendu compte de son erreur ? Et quel intérêt aurait-il eu à imaginer lui-même une telle supercherie ? Pourrait-on expliquer ainsi qu'il ait accepté lui-même si généreusement tant de fatigues, tant de persécutions et le martyre ? N'oublions pas que les autres apôtres ont reconnu l'authenticité de sa mission et l'ont traité d'égal à égal. N'étaient-ils pas bien mieux placés que nous pour se prononcer à ce sujet ?

Peut-on raisonnablement accuser saint Paul d'infidélité à Jésus-Christ ? D'abord, n'avait-il pas lui-même le souci de la fidélité la plus profonde à son égard ? Relisons, par exemple, ses interrogations passionnées aux Galates qui, eux, étaient infidèles à l'Évangile en se raccrochant aux usages périmés de la loi juive : « O Galates stupides, qui vous a envoûtés, alors que, sous vos yeux, a été exposé Jésus-Christ ressuscité ?... ». Ensuite, qu'on examine sa doctrine en la comparant à celle de Jésus-Christ, telle qu'on veut la découvrir par l'étude des textes évangéliques et l'on verra qu'il n'y a entre les deux aucune contradiction : simplement qu'il ne s'est pas contenté de mimétisme, mais qu'il a su faire preuve de la plus remarquable créativité pour penser les problèmes de l'implantation de l'Église dans le monde gréco-romain à la lumière de l'Évangile.

L'accusation de misogynie et de culpabilisation de l'amour serait-elle plus solide ? Certes, saint Paul a exalté le célibat pour le royaume de Dieu, mais n'était-il pas déjà préconisé par Jésus-Christ à titre de vocation spéciale ? Par ailleurs, n'a-t-il pas écrit de très beaux textes sur l'amour conjugal et les relations d'amour entre parents et enfants ? De plus, si tant de femmes ont collaboré avec un tel enthousiasme avec lui, n'était-ce pas qu'elles se sentaient comprises et estimées par lui ?

Qu'enfin, il ait eu sa propre histoire psychologique, que, comme chacun de nous il ait eu à conquérir son équilibre et à maîtriser son caractère, c'est évident. Mais la psychobiographie ne doit-elle pas être maniée avec la plus grande prudence ? Que la psychologie de saint Paul soit complexe, nous le reconnaissons volontiers ! Mais quelle richesse d'esprit et de cœur il nous révèle ! Quel équilibre supérieur ! Et quelle séduction ! Il faut vraiment le regarder avec des verres déformants pour ne pas s'en rendre compte.

Non. Pour nous, non seulement il n'a pas trahi la véritable pensée de Jésus-Christ, non seulement il a été le principal artisan de l'implantation de l'Église dans le monde gréco-romain, mais il est l'un des témoins de l'Église apostolique qui nous aident le mieux à découvrir le visage authentique du ressuscité. Plus encore, il nous enseigne à faire preuve de créativité dans le témoignage que nous sommes appelés à porter à notre foi chrétienne.

Notre époque a besoin de chrétiens et de chrétiennes ayant le dynamisme de sa foi et l'audace de sa pensée et de son action. Il est plus actuel que jamais et il éclate de la plus étonnante modernité, comme un Teilhard de Chardin l'a tant de fois souligné.

7. Oct. 1974

LIVRES ET REVUES

BACH et la machine orgue, par Pierre Vidal, STIL EDITION, 1973, 186 p.

Ce livre, sortant des sentiers battus, veut aiguïser la curiosité, susciter la controverse et les recherches. Les intentions de l'auteur sont claires « *mon but n'est pas de convaincre, mais d'induire en perplexité* ». Noyé dans un flot de digressions, un problème émerge entre les lignes. Comment jouer Bach ? Au fil des pages et des extrapolations, l'organiste trouvera des remarques judicieuses, audacieuses, des pensées percutantes que l'on voudrait davantage reliées. L'interprète devra « tout examiner et retenir ce qui est bon », dans ce feu d'artifices d'idées (cf. le tempo p. 96, la disposition des accords p. 123, les modes d'attaque p. 126). Le recul du temps dira si l'auteur a réussi à rendre Bach plus présent et plus actuel pour les organistes de notre temps.

doivent retrouver l'esprit vivant du Maître. En effet, Émile Gillibert considère que le grand malaise des chrétiens provient aujourd'hui de ce qu'ils sont enchaînés dans la trame d'une histoire que Paul a détournée à son profit. Dans la postface l'éditeur écrit : « Vous soulagez l'âme collective en l'invitant à abandonner, sans se culpabiliser, une forme d'oppression que plus rien désormais ne justifie de maintenir ».

On peut se demander si véritablement le christianisme de Jésus sort véritablement grandi en tout point de la démonstration faisant de Paul un paranoïaque. Il semble qu'il soit possible de retrouver l'esprit de l'Évangile en laissant à Paul sa place bien seconde par rapport à l'évangile. Ce livre sera sans doute profitable aux doctrinaires qui ont souvent cherché à faire du paulinisme un nouveau christianisme.

Émile **GILLIBERT** — *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*. Éditions Métanôia 1 volume 15/21, 220 pages, 36 F.

Voici quelqu'un qui semble ne pas aimer l'apôtre Paul. Ne connaissant pas l'auteur, je me demande quelles raisons sous-jacentes lui ont fait écrire ce livre, ce que cachent ces pages intéressantes certes et parfois étonnantes ; d'aucuns diraient « détonnantes » n'admettant pas (pourquoi d'ailleurs ?) une certaine recherche « psychobiographique ».

L'auteur reproche à Paul d'avoir cherché à supplanter Jésus, en tout cas de l'avoir accaparé de telle sorte que sa théologie personnelle soit perçue comme la juste traduction de message de Jésus. En somme, avec cet ouvrage on se trouve comme devant un tribunal cherchant à découvrir le vrai du faux, la part de subterfuge et celle de l'histoire.

C'est tout le christianisme pris dans cet écheveau et que veut démêler l'auteur. De là doit ressortir vivante la figure de Jésus. Et les chrétiens jusqu'ici bernés

DÉFENSE DE L'HOMME

06 - Golfe-Juan

Mai 1974

● Dans son livre « Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile », Emile Gillibert prétend démontrer que le grand personnage que fut Paul de Tarse présentait tous les traits psychotiques du paranoïaque. A cet effet, il entasse les arguments et la documentation.

Il entend ainsi prouver la malfaisance de la mainmise paulinienne sur les rédacteurs des Evangiles et dégager le prétendu message de Jésus des annexions et des interpolations qui ont obnubilé sa pureté originelle.

Mais l'auteur semble oublier qu'on ne peut démolir une colonne de l'édifice sans en ébranler la solidité. De violents coups de pioche dans les fondations ne mettent pas le toit à l'abri des tempêtes! (Un vol. 220 p., 37 F, franco: 39 F. Editions Méta-noïa, Marsanne, 26200 Montélimar.)

HUMANISME
JUILLET-AOÛT 1974
SAINT-PAUL

■ Une psychobiographie
de Paul de Tarse, fonda-
teur du christianisme.

Appuyé sur une vaste
documentation historique,
l'auteur démontre, à la
lumière de la psychana-
lyse, que l'Apôtre souffrait
d'un conflit œdipien



St Paul

pan

an

typique, cause première de toutes les déviations qu'il a fait subir à la doctrine du Maître et qui continuent, de nos jours, à la dénaturer. Tout semble établir, en effet, que Saint-Paul a été privé dans son enfance, pour des raisons qu'on ignore, de l'affection sécurisante d'une mère et que ce traumatisme infantile a déterminé une névrose paranoïde. D'où le comportement classique du persécuté persécuteur, constamment en lutte contre des rivaux, réels ou supposés, travestissant l'Évangile au gré de son humeur morbide. Cet Évangile, l'auteur le rétablit dans sa pureté première en le débarrassant des apports pauliniens. Il restitue au Christ sa vérité et sa grandeur.

Qu'il y ait, dans l'œuvre d'Émile Gillabert, une part d'hypothèse, ce n'est pas douteux. Quel historien n'en forge pas ! Mais celle qu'on nous propose est loin d'être gratuite.

F.K.

* *Emile Gillabert — « Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile » (Editions Metanoia).*

L'Évangile de Thomas n'a pas servi à la rédaction des 4 évangiles

Il y a quelques semaines, divers journaux, à la suite de l'hebdomadaire français « Paris Match », ont fait grand bruit autour de la traduction, avec introduction et commentaire, de l'Évangile de Thomas due à M. Philippe de Suarez. Cette publication était qualifiée de sensationnelle. Sensationnelle, elle le serait en effet si la thèse de l'auteur se révélait exacte. La voici : le seul véritable et authentique Évangile est celui de Thomas, découvert il y a trente ans à Nag Hammadi en Haute Égypte. Il est la source des évangiles canoniques, mais ceux-ci ont délibérément défiguré et trahi l'enseignement de Jésus. On laisse, en outre, entendre que les Églises chrétiennes ont volontairement caché au public cette découverte qui les disqualifie radicalement.

Que penser de telles affirmations fracassantes ? Nous avons demandé à un authentique spécialiste, le P. Refoulé, de faire le point sur le sujet.

En 1945 était découverte près de Nag Hammadi en Haute Égypte une bibliothèque entière que ses possesseurs avaient sans doute cachée dans des circonstances dramatiques. Elle comprenait une quarantaine d'écrits gnostiques (1) en langue copte. La découverte fit sensation. Jusque-là, en effet, nous ne connaissions pour ainsi dire la littérature gnostique qu'à travers les réfutations qu'en avaient données les Pères de l'Église. Or, voilà que nous avions maintenant les textes eux-mêmes ! Pour diverses raisons, dont certaines politiques, leur publication fut retardée. Celle-ci se trouve actuellement en cours aux éditions Brill sous le patronage de l'UNESCO et avance rapidement. Cette découverte a déjà donné lieu à une immense littérature. Un ouvrage vient de paraître donnant la bibliographie pour les

années 1948-1969. Il ne comprend pas moins de 2.400 titres.

Or, parmi ces écrits, M. Doresse repérait dès 1947 un *Évangile de Thomas*. Sans tarder davantage, il signalait sa découverte qui devait immédiatement susciter un intérêt exceptionnel dans le monde des savants. Peut-être est-ce pour cette raison que cet écrit fut privilégié : dès 1956 il était magnifiquement publié au Caire.

Jusqu'alors, l'on ne connaissait de cet évangile que le nom. Origène, Hippolyte, Cyrille de Jérusalem l'avaient, en effet, mentionné. « Je sais, écrit par exemple Origène, qu'il existe un évangile qu'on appelle « selon Thomas », un autre « selon Matthias ». Mais, en tout cela, nous n'approuvons rien sinon ce qu'approuve l'Église : on ne doit admettre que quatre évangiles. » Cyrille de Jérusalem l'attribue aux Manichéens ; Hippolyte assure que les Naaséniens l'utilisaient.

Le prétendu secret

Sans le savoir, pourtant, nous en possédions des fragments. En 1897, en effet, puis en 1922, une équipe d'archéologues anglais avaient découvert à Oxyrhynque, en Moyenne Égypte, des fragments, malheureusement assez mutilés, de papyrus grecs, donnant le texte d'un évangile inconnu. Malgré les efforts des savants, celui-ci n'avait pu être identifié. Ce n'est qu'après la publication de l'évangile copte de Thomas que M. Puech fut à même de reconnaître que cet évangile inconnu n'était autre que l'*Évangile de Thomas*.

« Chrétiens, on vous a caché la vérité ! » Avec une telle formule, on est sûr de retenir l'attention et de susciter la curiosité. En l'occurrence, toutefois, il est difficile de parler d'un « secret » tenu caché depuis trente ans. Dès la publication de l'*Évangile de*

Thomas, en 1956, la presse en avait signalé la découverte avec de gros titres ; certains journaux parlaient même alors d'un « cinquième Évangile », exagération qui avait amené M. Puech, professeur au Collège de France et un des meilleurs spécialistes de la gnose, à faire une mise au point. Dès 1958, cet évangile faisait l'objet de nombreuses traductions. En France, avant celle de M. de Suarez, il en existait déjà deux : celle de M. Doresse accompagnée d'un commentaire extrêmement riche, parue aux éditions Plon, et celle de MM. Puech et Guillaumont aux éditions Brill (qui vient d'être rééditée). La Synopse des Quatre Évangiles due aux Pères Benoit et Boismard en donne de très larges extraits. La Synopse grecque de Kurt Alland, diffusée à des milliers d'exemplaires dans le monde entier, en donne la traduction intégrale en latin, allemand et anglais. Quant à la littérature qu'on lui a consacré, elle est déjà extrêmement abondante : au moins trois cents ouvrages ou articles. Bornons-nous ici à signaler deux ouvrages en français d'accès facile : *Gnose et Nouveau Testament* de R. Wilson (Desclée, 1969) et *Paroles inconnues de Jésus* de J. Jeremias (Cerf, 1970). Le seul fait que ces ouvrages aient paru chez des éditeurs catholiques atteste suffisamment que les Églises n'ont pas cherché à faire le *black-out* sur cette découverte.

114 paroles de Jésus

Le titre « évangile » ne doit pas nous induire en erreur. L'*Évangile de Thomas* ne ressemble nullement aux évangiles canoniques. Il ne comporte en effet aucun élément narratif, aucun récit. Il se présente comme un recueil de 114 paroles introduites le plus souvent par la formule : « Jésus a dit ». Un bref prologue en indique d'ailleurs

clairement le genre littéraire : « *Voici les paroles secrètes que Jésus le Vivant a dites et qu'à écrites Didyme Jude Thomas.* »

Parmi ces 114 paroles, une trentaine n'ont aucun parallèle avec celles attribuées à Jésus par les évangiles canoniques et présentent un caractère manifestement ésotérique et gnostique. Un seul exemple, pour lequel la littérature gnostique donne de nombreux parallèles : « *Jésus à dit : S'ils vous disent : D'où êtes-vous nés ? dites-leur : Nous sommes nés de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même. S'ils vous disent : Qui êtes-vous ? dites : Nous sommes ses fils et nous sommes les élus du Père qui est vivant...* » (logion 50). Mais les quatre-vingts autres paroles présentent des ressemblances plus ou moins proches avec celles des évangiles synoptiques, notamment Matthieu et Luc. Ce sont ces ressemblances qui ont provoqué l'intérêt exceptionnel que le monde savant a accordé à cet évangile.

La question qui se pose, en effet, est celle-ci : l'auteur de l'*Evangile de Thomas* a-t-il emprunté ces paroles de Jésus aux évangiles synoptiques ou bien a-t-il utilisé un recueil indépendant, antérieur même aux évangiles canoniques ?

A partir de quelle source ?

Pourquoi la question se pose-t-elle ? Le manuscrit copte de Nag Hammadi est daté du IV^e siècle. Selon toute vraisemblance (quoi qu'en dise M. de Suarez), il n'est qu'une traduction d'un texte grec dont les fragments d'Oxyrhynque nous ont révélé trois recensions différentes. Ceux-ci sont datés de 250. Mais ils supposent un « original ». On s'accorde à dater celui-ci des années 140-150. L'*Evangile de Thomas* est donc postérieur aux évangiles canoniques. Mais la date de l'*Evangile* ne fixe pas celle des matériaux qu'il a utilisés. Or, à première lecture, quelques-unes des paroles qu'il transmet présentent un caractère plus archaïque, que celles transmises par les synoptiques. De même, plusieurs paraboles, avant tout celle des vigneronniers homicides et celle des invités au festin, ont un texte plus simple que celui de Matthieu. Or, on sait qu'au cours du développement de la



L'incrédulité de St Thomas (Philippe de Champaigne).
L'intérêt du document de Nag Hammadi : un caractère gnostique évident.

tradition, les paraboles ont tendance à se surcharger de traits nouveaux, à s'amplifier.

On comprend donc que certains savants, et parmi eux plusieurs dont on sait la conviction chrétienne, comme O. Cullmann, J. Jeremias, M.-E. Boismard, se sont demandé si l'auteur de l'*Evangile de Thomas* n'avait pas connu un recueil de paroles antérieur à la rédaction des évangiles synoptiques ou s'il n'avait pas eu connaissance de ceux-ci dans un état antérieur à celui de leur rédaction ultime (hypothèse du P. Boismard). A priori, une pareille hypothèse n'a rien d'in vraisemblable. Le prologue de l'*Evangile* de Luc laisse entrevoir l'existence de divers écrits sur Jésus, ou rapportant ses paroles, antérieurs à nos évangiles et les savants, depuis plus d'un siècle, admettent que Matthieu et Luc ont

utilisé, d'ailleurs indépendamment l'un de l'autre, un recueil de paroles de Jésus qui est conventionnellement désigné par le sigle Q (*Quelle* = Source des paroles).

Après vingt ans de recherches méticuleuses, la question reste débattue. Pour les uns, l'auteur de l'*Evangile de Thomas* n'a utilisé que les évangiles canoniques ; pour d'autres, il a utilisé un recueil antérieur. Toutefois, la première solution recueillie aujourd'hui la faveur du plus grand nombre des spécialistes. Mais peut-être faut-il renoncer à donner à ce problème une solution d'ensemble. Ainsi, J. Jeremias qui, dans son livre sur *Les Paraboles*, admet que l'*Evangile de Thomas* a utilisé pour certaines paraboles une tradition distincte de celle des évangiles, montre dans *Les Paraboles inconnues de Jésus* que l'auteur de l'*Evangile de Thomas* a, pour un grand

nombre de paroles, repris le texte des synoptiques en le modifiant, l'altérant, le complétant. R. Dehandschutter a de même montré que, pour plusieurs paraboles, notamment celle du trésor caché, l'auteur a retravaillé dans un sens gnostique le texte de Matthieu. Indice supplémentaire, l'auteur a combiné dans quelques cas des paroles qui, dans Matthieu et Luc, appartiennent à des contextes différents.

Un document gnostique

L'Évangile de Thomas est loin de nous avoir livré tous ses secrets. Voici pourtant ce qu'il est permis de dire dans l'état présent de la recherche. Pris comme un tout, l'Évangile de Thomas présente un caractère gnostique évident, même s'il n'expose aucun des grands mythes gnostiques classiques. Le prologue suffirait à attester ainsi que le fait d'avoir été découvert dans une bibliothèque gnostique et utilisé par les Manichéens et les Naaséniens. En ce qui concerne les paroles de Jésus similaires à celles des évangiles, il semble que, dans la majorité des cas, l'auteur s'est contenté de reprendre le texte d'un des évangiles synoptiques, au besoin en le retravaillant et le gauchissant pour l'adapter à la doctrine de la secte dont il était membre et faciliter une interprétation « gnostique ». Dans quelques cas, peu nombreux, il se peut que l'auteur ait utilisé un recueil distinct des évangiles canoniques, peut-être antérieur à ceux-ci, à moins qu'il n'ait emprunté ces paroles à l'Évangile des Hébreux ou à l'Évangile des Égyptiens.

Quoi qu'il en soit, il est radicalement exclu que l'Évangile de Thomas soit à l'origine des évangiles canoniques. A la déception des exégètes, il se révèle plus important pour notre connaissance des origines du gnosticisme que pour celle de la tradition évangélique.

François REFOULE ■

(1) La gnose est une doctrine des premiers siècles de l'ère chrétienne. Réservée à des initiés, elle leur proposait une voie vers le Salut par la connaissance de certaines vérités cachées sur Dieu, le monde, et l'homme. La gnose niait la réalité historique du Christ, refusait l'Ancien Testament et rejetait l'attente chrétienne de l'accomplissement de la fin des temps. (Note des ICI.)

4 Août 1974

Défendre saint

« Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile » : tel est le titre d'un livre lancé actuellement à grands renforts publicitaires. « La civilisation judéo-chrétienne touche à sa fin. Voici enfin un auteur qui ose le dire ». C'est, du moins, ce que nous annonce l'éditeur, en prenant sans doute un peu trop les lecteurs pour des naïfs.

L'homme qui assassine saint Paul, titre journalistiquement Paris-Match en nous présentant l'auteur et son ouvrage. Emile Gillibert, nous assure-t-il, n'a rien d'un pamphétaire. « Admirablement maître de lui », il « ressemble à un poète ». (On le croirait volontiers d'après la photographie de l'hebdomadaire). Cet ancien éditeur de livres catholiques habite actuellement, avec sa femme et ses enfants, une ferme confortablement restaurée, à quelques kilomètres de Montélimar. Il a découvert le Christ grâce à l'hindouisme et au zen.

Pour lui, saint Paul a complètement dénaturé le christianisme. Il est essentiel de s'en rendre compte pour retrouver l'authenticité de l'Evangile.

Que lui reproche-t-il exactement ? Presque tout.

De n'avoir jamais apporté des preuves incontestables de l'authenticité de la mission apostolique qu'il prétendait avoir reçue directement de Jésus-Christ.

D'avoir fondé une Eglise — l'Eglise romaine — qui ne serait pas la communauté de foi que le Maître aurait voulue.

D'avoir fabriqué une morale répressive aux antipodes de la morale libératrice de l'Evangile.

D'avoir manifesté une misogynie caractérisée, alors que Jésus avait tant valorisé la condition féminine.

D'avoir culpabilisé l'amour... Pour étayer ses accusations, E. Gillibert fait appel à la psychanalyse. (Il s'est soumis personnellement à une cure psychanalytique). La méthode qu'il utilise est la psychobiographie.

D'après lui, saint Paul serait un paranoïaque, un hypochondriaque. Tout s'expliquerait par son enfance traumatisante, notamment par un complexe d'Œdipe mal liquidé. C'est à cette particularité qu'il faudrait notamment rattacher à la fois sa misogynie et son homosexualité : une homosexualité non affirmée, précise-t-il d'ailleurs.

Le vrai saint Paul

Quoi qu'en dise la propagande publicitaire, ces accusations ne sont guère nouvelles. Il y a déjà longtemps qu'on a cherché à déboulonner « le colosse » et qu'on a cru y réussir : sans autre résultat, en réalité, que l'illusion d'un vain triomphe.

FOI ET EVENEMENT par R. Coste

Nous respectons toutes les convictions, mais nous sommes bien obligé de penser et de dire qu'un réquisitoire comme celui dont nous venons de faire état est radicalement contraire à la vérité historique.

Peut-on ramener, en définitive, à de l'illusion la vision de saint Paul sur le chemin de Damas : cette vision qui a bouleversé sa vie et a fait de lui le témoin passionné et infatigable de Jésus-Christ ressuscité ? Cette intelligence prodigieuse, ce génie de la pensée et de l'action ne se serait-il jamais rendu compte de son erreur ? Et quel intérêt aurait-il eu à imaginer lui-même si généreusement tant de fatigues, tant de persécutions et le martyre ? N'oublions pas que les autres Apôtres ont reconnu l'authenticité de sa mission et l'on traité d'égal à égal. N'étaient-ils pas bien mieux placés que nous pour se prononcer à ce sujet ?

Peut-on raisonnablement accuser saint Paul d'infidélité à Jésus-Christ ? D'abord, n'avait-il pas lui-même le souci de la fidélité la plus pro-

fonde à
sons, par
rogations
Galates
fidèles à
crochant
de la Lo
tes stupé
voûtés, a
yeux, a
Christ re
suite, qu'
trine en
de Jésus
peut la
des text
l'on verra
deux au
simpleme
contenté
qu'il a su
plus ren
pour pens
l'implanta
le monde
lumière d

L'accus
et de cu
mour sen
Certes, s
célibat p
Dieu, ma
préconisé
titre de
Par ailleu
de très
l'amour
tions d'a
et enfant
de femme
un tel en
n'était-ce
taient co
par lui ?
Qu'enfi

le journal **la croix** LES IDEES / LES HOMMES

VENDREDI 24 JANVIER 1975

Un nouvel évangile ?

par Jean POTIN

IL y a quelques jours, des journaux ont annoncé la publication d'un nouvel Évangile, l'Évangile selon Thomas, découvert en 1945 à Nag Hammadi, en Égypte, soulignant l'importance de ce document pour notre connaissance de la véritable personnalité de Jésus.

En réalité, ce document, écrit en copte, c'est-à-dire en égyptien ancien, avait déjà été rendu public en France depuis 1959 par deux traductions, la première de Jean Doresse, la seconde de Henri-Charles Puech. Elles n'avaient alors guère éveillé la curiosité du grand public, plutôt intéressé dans ce registre par les manuscrits de Qumran. Mais il est possible que la nouvelle édition qui en est faite par Philippe de Suarez (Edition Metanola) éveille cette fois l'opinion, puisque le nouveau traducteur et commentateur affirme que l'Évangile de Thomas contient le message authentique de Jésus. Il annonce par ailleurs la fondation d'une association, une nouvelle Église, qui se propose de mettre en valeur le véritable enseignement de Jésus tel qu'il est annoncé par cet Évangile.

Quel que soit le rayonnement futur de cette association, il est nécessaire de souligner l'impor-

tance de l'Évangile de Thomas. Elle repose d'abord sur l'ancienneté du document, car le manuscrit découvert est daté par les experts vers l'an 145. On peut en conclure que cent ans environ après la mort de Jésus, alors que l'Église s'implantait puissamment dans le monde gréco-romain, l'Évangile était aussi annoncé en Haute-Égypte et ceci dans la langue populaire du pays, le copte.

Cet Évangile n'est cependant pas complet en comparaison de ceux que l'Église a reconnus comme officiels. Il contient seulement une série de paroles de Jésus, 114 exactement, qui ne sont ni reliées entre elles, ni situées dans le déroulement de sa vie. Il n'est pas question de la naissance de Jésus, il n'est pas fait mention non plus de sa mort, ni de sa résurrection. Ainsi les Évangiles canoniques restent indispensables pour connaître la vie et l'action de Jésus.

L'existence d'un Évangile constitué uniquement de paroles de Jésus n'a rien de surprenant. S'appuyant sur le témoignage de Papias (ii^e siècle), les exégètes ont toujours pensé que Luc et Matthieu avaient intégré dans un Évangile plus ancien (peut-être celui de Marc), essentiellement composé de récits

d'événements, un recueil où ne figuraient que des paroles de Jésus. L'Évangile de Thomas représente ce qu'ont pu être ces recueils où les premières communautés chrétiennes conservaient avec respect et la plus grande fidélité possible l'enseignement du Christ.

L'intérêt de la découverte est également important parce que cet Évangile permet de faire des comparaisons entre deux courants de la tradition indépendants l'un de l'autre. Sur 114 paroles de Jésus que contient celui-ci, 80 nous étaient connues sous une forme plus ou moins différente par nos évangiles. Et l'on doit reconnaître que le texte copte les transmet parfois sous une forme plus archaïque, moins élaborée par la recherche littéraire ou l'approfondissement doctrinal de l'Église du i^{er} siècle. Les études exégétiques récentes tiennent compte, d'ailleurs de l'Évangile de Thomas pour essayer de reconstituer les « ipsissima verba », les paroles mêmes de Jésus, en tout cas la forme la plus ancienne que ces paroles ont reçue avant d'être intégrées dans les Évangiles.

Mais ces points de comparaison entre nos Évangiles et celui de Thomas ne doivent pas masquer les différences. Il reflète la foi d'une Église gnos-

tique du début du ii^e siècle, une de ces multiples Églises contre lesquelles saint Jean polémique déjà dans son Évangile et qui menaceront l'existence de l'Église officielle qui s'appuyait sur l'enseignement de Pierre et de Paul. La première place accordée à Thomas, par Jésus, dans cet Évangile, est significative de cette opposition.

Il est pour le moment difficile d'avoir une idée précise de la doctrine de cette communauté gnostique vivant dans le désert de Haute-Égypte tant que n'auront pas été publiés les autres manuscrits découverts avec l'Évangile de Thomas. Plusieurs traits dénotent très nettement le gnosticisme, la primauté donnée à la connaissance dans la recherche de Dieu, la poursuite de l'Un, le refus de la condition sexuelle de la femme... Mais il faut reconnaître que plusieurs paroles restent sibyllines, ce qui facilitera sans doute leur interprétation par l'association qui veut se bâtir autour de cet Évangile récemment arraché aux sables. Sa découverte présente un grand intérêt pour connaître l'histoire de la constitution des Évangiles et la foi des communautés chrétiennes gnostiques. Elle n'apporte rien de nouveau à notre connaissance de Jésus. Elle met davantage en valeur la richesse de nos Évangiles.

28 Jul. 1974

RELIGION ET SCIENCES S

La pensée pédagogique de Célestin Freinet

de Georges Piaton

Tous ceux qui s'intéressent à la pédagogie connaissent le nom de Freinet et l'effort inlassable qu'il a poursuivi pour libérer la culture des carcans universitaires qui menaçaient, pensait-il, le libre épanouissement des enfants. Il a fondé l'école moderne et, après beaucoup de difficultés, ses grandes intuitions éducatives mais aussi philosophiques ont aujourd'hui gagné de larges secteurs de l'enseignement primaire. L'imposante bibliographie que Platon a ajoutée à son étude montre que Freinet fut un travailleur acharné et un militant opiniâtre. Un beau témoignage sur l'école de demain. — (Ed. Privat.)

Péguy et le socialisme

d'Alexandre Marc

Le sujet n'est pas absolument nouveau, mais il est traité ici par un philosophe avisé qui, en un style nerveux, en fait une présentation originale. Et méritoire, car Péguy est un dialecticien, ses textes sont souvent ambigus et il n'est pas facile d'en extraire une doctrine composée. Le socialisme de Péguy est réaliste et libertaire, c'est-à-dire aussi éloigné de l'utopie que de l'étatisme, double défaut à ses yeux, et qui ôte de la crédibilité à bien des socialismes de notre époque. — (Presses d'Europe.)

La personne du toxicomane

de Jean-Michel Oughourlian

C'est une étude psycho-sociologique des toxicomanies actuelles de la jeunesse occidentale. L'ouvrage est très complet. Il reprend les classifications cliniques des drogues et des psychotropes, il explique avec une grande précision les modifica-

que savoir sur la culture hindoue. Cet ouvrage insiste sur les pouvoirs de l'esprit, enseigne les sept degrés de la connaissance, précise les techniques de respiration et de concentration qui permettent de trouver « le bonheur, la félicité et la paix ». Ce message, synthèse du yoga et du zen, a la richesse et les limites d'une expérience. — (Ed. Robert Lasserre.)

LE MESSAGE DES BATISSEURS DE CATHEDRALES

de C. Jacq et F. Brunier

Au visiteur occasionnel des sanctuaires sacrés qui fleurissent un peu partout sur notre sol, C. Jacq et F. Brunier offrent avec ce guide, enrichi d'un inventaire photographique unique, le moyen de restituer la cathédrale dans son contexte spirituel et fonctionnel.

Née aux XIIe et XIIIe siècles, période privilégiée dans l'art de bâtir généreusement, la cathédrale — édifice géant de 4.000 à 7.000 mètres carrés, pouvant recevoir des milliers de fidèles — ses chapiteaux, ses sculptures demeurent par la science et l'art des maîtres bâtisseurs des pierres vivantes dont le message est toujours à notre portée.

Scientifiques et philosophes, partis tous deux à la recherche de chapiteaux et de stalles, C. Jacq et F. Brunier ont redécouvert la signification oubliée de l'œuvre des maîtres et compagnons du devoir et, par là-même, l'importance du langage symbolique du moyen-âge : oiseaux, lions, basilic à tête de coq et à queue de serpent.

Ainsi Vézelay, Autun, Amiens, Laon livrent un à un leur secret.

En faisant parler les pierres, c'est tout l'idéal du moyen-âge actualisé, un pont entre le monde moderne et l'esprit médiéval.

(Editions Plon.)

Saint Paul

d'Émile Gillibert

La thèse de l'auteur est que le visage de Paul, « recouvert d'un masque hiératique par ses biographies », avait grand besoin d'être restitué dans sa vérité. Cette vérité, Gillibert la demande à la psychanalyse. C'est sous cet éclairage, utile mais incertain, que l'auteur décrit le comportement du « colosse aux pieds d'argile », « les traits psychologiques de l'apôtre », n'hésitant pas à faire de Paul « une victime de la loi ». Tout cela est assez bien inventé, un peu hâtif pourtant. Sur-tout les analyses utilisent quelques grilles pseudo-scientifiques, mais font preuve d'une absence totale de sens historique. Gillibert ne fait pas un portrait, il tente de justifier une thèse préétablie. Celle-ci a peu de chance de convaincre, du moins les connaisseurs sérieux de Paul de Tarse. — (Ed. Métanoia.)

ARTS * LETTRES * SPECTACLES

QUELQUES SUGGESTIONS POUR VOS LECTURES

• PHILOSOPHIE

SAINTE PAUL

par Emile Gillibert
(Edition Métanola)

Enfoncer des portes ouvertes est un procédé assez difficile de délectation insolite. Ce n'est certainement pas une méthode convaincante pour contre-dire efficacement des constructions intellectuelles élevées sur des données universelles.

On le sait depuis toujours et le personnage étudié s'est complu à l'avouer, à le souligner, à l'exagérer même peut-être par une sorte d'humilité orgueilleuse. Surtout Tarse fut un être inquiet, douloureux, agité, intranquille et intolérant. Il croyait en sa mission grandiose, ce qui n'est pas donné à tout le monde, et il peut être taxé de mégalomanie avec une certaine vraisemblance. Il n'est aucunement besoin de faire appel à une « science » aussi discutée que les balbutiements présents de la psychanalyse pour décoder en saint Paul les déficiences physiques dont il souffrait, les éléments plus ou moins précis d'une paranoïa surmontée. Mais enfin quel est l'homme supérieur qui a marqué son siècle qui, d'une façon ou d'une autre, n'apparaît comme anormal, hors série, avec des points de faiblesse qu'il doit précieusement vaincre afin de s'affirmer ?

Colosse aux pieds d'argile, l'Apôtre des Gentils le fut sûrement. L'homme en situation est aussi fragile, aussi exposé, aussi périssable que le plus humble d'entre les nombreux. Mais l'œuvre dépasse infiniment toujours, dans tous les domaines, qu'il s'agisse du prophète, du grand chef militaire, du conducteur d'hommes ou du savant solitaire, la petite chose inductible de chacun. Et il ne semble pas parfaitement légitime de conclure des caractères psychobiologiques plus ou moins correctement interprétés à la non-validité d'une doctrine ou d'une action.

Opposer catégoriquement saint Paul à l'enseignement du Christ relève probablement d'une polémique quelque peu simpliste et néglige délibérément le contexte historique d'une lutte âpre, originale, menée avec un courage qu'il serait injuste de renier. On peut expliquer l'illumination du chemin de Damas autrement que par un choix divin. Mais une fois engagé sur ce terrain mouvant, comment s'arrêter et ne pas apporter la même méthode d'investigation dans les témoignages de l'autre camp ? Que serait le christianisme des premiers temps, maintenu dans une étonnante mystique d'un royaume qui n'est pas de ce monde, si Paul n'avait fondé les communautés fraternelles où Juifs et non-Juifs se retrouvaient semblables, ces derniers participant à la Promesse sans être contraignés aux règles strictes imposées aux premiers ? C'est sur cette lancée que toute la littérature patristique peut développer l'unité qui fit le triomphe du thomisme dans une Eglise où la tradition fit toute la force.

On peut se détourner de cet enseignement, mais on ne saurait s'en remettre en même temps à une métaphysique de négation comme celle du brahmanisme primitif. Chaque civilisation secrète une doctrine et une métaphysique qui sont reflètes d'une conception générale de l'univers. On pourra sans doute admettre que l'effort aura été dans le dépassement du dualisme marseillais afin de faire saisir, en une réflexion enrichissante, en une révélation métrique, si l'on veut, l'unité de l'éternité d'être. A cette œuvre, Sully de Tarse, sans trahir aucune parole du Christ, a apporté des pierres solides. Et c'est ce qui doit compter.

P. A.

LA VIE SPIRITUELLE
29, Bd Latour-Maubourg - 7^e

Jul. 1974

Emile GILLABERT :
*Saint Paul ou le colosse
aux pieds d'argile.*
Montélimar, Metanoïa, 1974,
224 p., 36 F.

L'auteur ne cache pas son jeu. Selon toute apparence, il est membre de la communauté « gnostique » Metanoïa de Montélimar. Son projet est clair : il entend montrer que la *gnose* — dans laquelle il voit le salut de l'homme — remonte à Jésus lui-même, le grand Initié, l'Eveilleur. A titre secondaire, il se propose de réhabiliter les Cathares. Pour atteindre cet objectif, il lui faut, dans un premier temps, disqualifier l'enseignement de saint Paul qui, aujourd'hui encore, structure la doctrine des Eglises chrétiennes. Dans un second temps, il tente de montrer que la « vraie » doctrine de Jésus, étouffée dès le premier siècle par la Grande Eglise mais transmise souterrainement jusqu'à nos jours, était gnostique.

Pour atteindre le premier objectif, l'auteur ne s'attaque pas directement à l'enseignement paulinien, mais à l'homme. A partir des écrits de ce dernier et des Actes, il entreprend donc une sorte de psychanalyse de Paul. Tout s'explique alors à partir de la petite enfance de l'Apôtre des nations. En raison de la défaillance de sa mère,

Rubrique LIVRES



La chronique du
père LELONG

UN ÉVANGILE BIDON

POUR des raisons toutes personnelles qui, à vrai dire, comptent peu dans une telle affaire, il m'aurait été doux de faire l'économie de cette chronique et d'épargner à mes lecteurs ce qu'ils vont lire ici. Mais j'ai rencontré trop de gens troublés dans leur foi depuis que « Paris-Match » a publié deux grandes pages qui n'auraient mérité qu'un haussement d'épaules. Il s'agit d'un écrit attribué à l'apôtre qui voulait toucher, pour croire, les plaies du Ressuscité. Cette trouvaille remettait en question l'origine et l'orientation du christianisme. Tout simplement.

Un témoignage suffirait à m'empêcher de garder plus longtemps le silence : la lettre pressante d'un des exégètes les plus qualifiés de Jérusalem. Le papier n'avait pas de quoi retenir une minute son attention, mais il avait constaté, chez des lecteurs sans défense, les dégâts causés par ce qui n'était, pour lui, qu'une boule puante. Sous la plume de ce savant pacifique, uniquement adonné à des recherches bibliques, je lis : « Article ignare et malfaisant, d'une rare incompétence et d'une sottise sans nom. » Au nom des esprits perturbés par cette fausse alerte à la bombe, mon confrère appelait de ses vœux une mise au point, devant le grand public berné, de ce problème absurde.

Avant toute chose, qu'il soit bien entendu que par « évangile bidon », je ne vise aucunement le texte copte, découvert autrefois à Nag Hamadi, en Haute-Egypte, avec toute une bibliothèque gnostique. Il ne s'agit même pas de l'ouvrage dénué de tout intérêt autour duquel fut organisée cette parade de mauvais cirque, et dont je m'en voudrais de citer le titre et le fauteur. Son éditeur a d'ailleurs fait récemment un galop d'essai avec un « Saint Paul » faisandé qui n'a impressionné que les ignorants. D'autres publications du même goût sont annoncées. Tant pis ! Nous avons la liberté de la presse et nous allons en user.

Bourrage de crâne

Je ne m'en prends qu'à l'interprétation, pour ne pas dire l'exploitation, par l'hebdomadaire en question, d'un manuscrit connu depuis trente ans et qui a fait l'objet des études les plus sérieuses sans jamais soulever le moindre embarras théologique.

Au reste, voici comment se présente cet intolérable exposé.

DEUX MILLE ANS APRES, ST THOMAS L'INCREDULE PARLE... Sensationnelle découverte restée secrète pendant trente ans, révèle (sic) le texte d'un Evangile selon Thomas qui serait le plus ancien des Evangiles. Il remet en cause nos connaissances sur Jésus...

C'est le titre : autant de mots, autant d'énormités. De qui se moque-t-on ? De vous, cher grand public qui n'avez pas le moyen de mesurer l'inanité de cette proclamation.

Comment cela s'est-il produit ? C'est bien simple. En 1974, sous l'égide de l'Unesco et du département des antiquités de la République arabe unie, le fac-similé d'un texte formidable tenu sous le boisseau depuis trente ans (sic) est mis à la disposition des exégètes du monde entier. Un chercheur de quarante-deux ans, retiré dans une bergerie au fin fond de l'Ardèche, a vent de la chose et il se passionne pour cette découverte. Le document est écrit en copte : mettons-nous au copte ! En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, notre solitaire, je cite, « parvient à cette conclusion bouleversante : vingt siècles d'histoire se sont trompés sur la personne de Jésus. Et les quatre Evangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean donnent une image déformée de son enseignement. Cette découverte pourrait bien constituer l'un des plus grands événements depuis les origines de l'humanité, etc. ». N'en jetez plus !

Ce qu'il en est en réalité est fort simple.

La démystification

Ce qu'il en est en réalité est fort simple.

La démystification

Exhumé en 1945, le manuscrit de Nag Hamadi n'a pas attendu 1974 pour être répandu en fac-similé : dès 1956 une édition phototypique était publiée au Caire. D'autres éditions et traductions parurent en 1959, 1960, 1961 (cette dernière étant due à un groupe de spécialistes des études coptes et gnostiques). La « Synopse des Quatre Evangiles » des pères Benoît et Boismard (1965) mentionne tant de fois ce texte qu'on devrait l'y retrouver en majeure partie.

Il appartient au genre bien connu des « Apocryphes », évangiles dont l'authenticité n'est pas établie mais qui rapportent des on-dit, des légendes, colportés à une époque reculée, quoique toujours postérieure au Nouveau Testament : « Protévangile de Jacques », « Nativité de Marie », « Apocryphe de Joseph », un autre de Zacharie : « Evangile des Egyptiens », celui « des Hébreux » et tutti quanti.

Avec cet « Evangile de Thomas », nous sommes en présence d'une collection de 118 paroles attribuées à Jésus. Les unes sont reprises littéralement de nos évangiles canoniques, voire de saint Paul, d'autres les imitent avec plus ou moins de gaucherie. Il est alors facile de reconnaître nos évangiles, comme on voit l'image tremblée des arbres reflétée dans l'eau d'une rivière. Des paroles de Jésus sont rassemblées curieusement. Il arrive qu'une parabole chevauche sur une autre, qu'une image soit inversée : Jésus ne dit plus qu'on ne met pas une pièce neuve à un vieil habit, mais qu'il ne faut pas rapiécer du vieux sur du neuf. L'envers vaut l'endroit ! Les passages évangéliques ressemblent parfois à la médiocre copie que remettent les écoliers quand le maître a demandé de réécrire en prose une fable de La Fontaine. Il arrive aussi que des propos soient aussi inédits que saugrenus. J'ai glané quelques paroles au hasard.

Jésus a dit : « Un prophète n'est pas reçu dans son village, un médecin ne guérit pas ceux qui le connaissent. »
« Heureux ceux qui ont faim, car on emplira le ventre de qui le veut. »

« Heureux l'homme qui a souffert : il a trouvé la vie. »
« Ce que tu entendras dans ton oreille (et) dans l'autre oreille, proclamez-le sur vos toits. »

« Il n'est pas possible à l'homme de monter deux chevaux, de tirer deux arcs, et il n'est pas possible à un serviteur de servir deux maîtres. »

« Le royaume du père ressemble à un homme qui veut en tuer un autre et qui éprouve auparavant la solidité de son couteau. »

Voilà une demi-douzaine de « paroles secrètes », sur les cent dix-huit qui composent l'Evangile de Thomas. Elles sont antérieures, mais de peu, au début du III^e siècle. C'est, de toute évidence, l'« un des plus grands événements depuis les origines de l'humanité » !

Il y aurait de quoi rire si l'on ne songeait aux pauvres croyants dont la foi est ébranlée par de telles balivernes. Et puis, non ! On ne plaisante pas avec l'Evangile.

Maurice LELONG, o.p.



ST. PAUL

ou

**le colosse
aux pieds d'argile**

d'Emile Gillibert

La civilisation judéo-chrétienne touche à sa fin. Voici enfin un auteur qui ose le dire.

1 vol. 36 FF, franco 39 FF

**PAROLES DE JESUS
ET PENSEE ORIENTALE**

d'Emile Gillibert

Les paroles originelles de Jésus confrontées aux grands enseignements de l'Orient.

1 vol. 36 FF, franco 39 FF

**L'EVANGILE
SELON THOMAS**

traduit et présenté par
Phillippe de Suarez

Des exégètes voient dans les 114 logia, ou paroles de Jésus, découverts récemment en Haute-Egypte, le plus grand document spirituel de l'humanité.

1 vol. 47 FF, franco 50 FF
parution septembre 1974



THÉÂTRE

THÉÂTRE DE CAROUGE
15 : « Quatre jours à P...
Compagnie romande d'

THÉÂTRE MOBILE (Le
av. Sainte-Clotilde). —
« Comme il vous plaira
speare, adap. d'après F

CINÉMAS

Films pour tous (T)

CENTRAL (tél. 32 45 14).
« grants » avec Max Vor
vis., 12 ans), p. fr. à 15.0

HOLLYWOOD (tél. :
« Toute une vie » avec
ler (1re vis., 16 ans), à
20.30.

Films pour adultes (A)

ALHAMBRA (tél. 23 10 11)
land Express » avec (1
(1re vis., 16 ans), p. fr.
20.00 ; v. o. s.-t. à 18.00

BROADWAY (tél. 31 15 80
cord », de Federico Fel
16 ans), p. fr. à 14.15
21.00.

**CENTRE d'animation ciné
que** (tél. 44 94 44). —
Kurosawa : A 19.00 :
avec Mifune Toshiro,
21.00 : « Les salauds
bien », v. o. s.-t.

CITY (tél. 36 89 20). —
avec J.-P. Belmondo et
rey (16 ans), à 14.30, 20

CORSO (tél. 29 62 16).
prisonnier de Franken
et « Sartana arrive » (1
à 20.30.

COSMOS-MEYRIN (tél.
« Le rouge et le noir »
Phillipe et Danielle Dar
à 20.30.

L'ÉCRAN (tél. 29 01 35).
simo » avec Annie Gir
Yanne (16 ans), p. fr.
18.00, 20.00, 22.00.

NORD-SUD (tél. 33 19 00
ret » avec Liza Minnel
York (16 ans), v. o. s.-

PLAZA (tél. 32 57 00).
voyous » avec Cliff
vis., 16 ans), p. fr. à 18

RIALTO (perm., tél.
« Le grand duel » av
Cleef (1re vis., 16 ans),
16.00, 20.00 ; v. o. s.-t. à

Films réservés (R)

ABC (tél. 23 20 18). — «
ces » avec Monique Va
vis., 18 ans), p. fr. à 12.
20.00 ; v. o. s.-t. à 18.00

si vous ê

Pharmacies ouvertes
jusqu'à 21 heures, du
vendredi 23 juin : Gros
cours de Rive ; Dancet ;
Pharmacie des Bergues,
Bergues ; Populaire, 27,
vette ; Rieu Parc, 61, re
sant.

Service de nuit, just
samedi 22 au vendredi ;
macie des Bergues, 25,
gues ; Populaire, 27, ru
vette ; Rieu Parc, 61, re
sant.

Dès 23 heures, urgen
tél. 20 25 11 : surtaxe de

DEP Dépannage des
sanitaires jour et nuit.

5. Mai 1974

5 MAI 1974

Dans sa magnanerie de Marsanne, Emile Gillabert à psychanalysé et démystifié « Saint-Paul-le-Colosse aux pieds d'argiles » (1)

« Saint-Paul était un paranoïaque ». Ainsi parle Emile Gillabert pour justifier l'étude qu'il vient de publier sous le titre de « Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile ».

Voilà qui va sûrement faire un certain bruit dans les milieux de la théologie sur Chrétiens, mais qui, pour l'auteur, va dans le sens d'un retour de l'Eglise à la pureté originelle et donc du dépouillement de tous les artifices. Né dans le Valais en 1914, berger jusqu'à 17 ans Emile Gillabert, réussit à passer son bac et sa licence de lettres. Pendant vingt ans il dirige une maison d'édition spécialisée dans les ouvrages religieux et les ouvrages d'art. Attiré très jeune par la métaphysique et la psychanalyse, initié par le Dr Hubert Benoit à la pensée orientale, il découvre, à travers l'hindouisme et le zen que le « monde terrien constitue le fond anthropologique universel » et que « Jésus le Galléen n'est pas celui des commentateurs et des apologistes mais le Maître dont le message originel nous est reconstitué dans l'Evangile selon Saint-Thomas ».

Cet Evangile, découvert il y a quelques années seulement, est la base de départ de ce que Emile Gillabert qualifie de « démystification de Paul de Tarse » qu'il a en quelque sorte psychanalysé pour en découvrir les « traits psychotiques du paranoïaque ».

C'est dans sa maison de Marsanne (Drôme) où il s'est retiré depuis quatre ans qu'Emile Gillabert a écrit ce premier volume. Son entreprise, sans doute, a été confortée par la rencontre avec Philippe de Suarez, retiré lui, à



Vaisseaux (Ardèche) et qui a créé la maison d'édition « Métañoia » dont le « Saint-Paul » est le premier ouvrage.

Les deux hommes vont maintenant publier en collaboration des « Paroles de Jésus et Pensées Orientales », comparaison entre un enseignement dégagé d'une apologétique contestable et les grandes doctrines de l'orient.

Enfin, ils préparent ce fameux « Evangile Saint-Thomas » découverte qu'ils estiment « considérables », parce que paroles originelles du Christ qui ont servi à la rédaction des Evangiles canoniques.

« Le Judeo Christianisme, déclare en conclusion Emile Gillabert, a mené le monde à sa dé-

gradation. Le christianisme a été bâti sur une doctrine qui n'est pas l'enseignement de Jésus ».

Oeuvre importante, donc et qui va dans le sens d'une certaine redécouverte du christianisme, qui en confortera certains dans leurs convictions, mais ne manquera pas d'en troubler d'autres. Une démystification qui, en tout cas, mérite réflexion et ne peut être assimilée que par un esprit averti.

J.D.

Notre photo :

● Philippe de Suarez et Emile Gillabert : Vie intérieure, métaphysique

(1) Editions Menatoia, « la Magnanerie » 26200 Marsan.

UN JOURNALISTE NOMMÉ THOMAS _____ Par Jean DURAND

II. « L'ÉVANGILE SELON THOMAS REMET EN QUESTION L'ORIGINE ET L'ORIENTATION DU CHRISTIANISME » AFFIRME METANOIA

Partant du principe que l'Évangile selon Thomas - qu'il vient de traduire et de commenter est antérieur aux Évangiles canoniques de Matthieu, Luc, Marc et Jean, Philippe de Suarez conclut :

- C'est toute l'origine et l'orientation du Christianisme qui se trouvent fondamentalement remises en cause »

A quoi Emile Gillibert ajoute :

- De l'Évangile selon Thomas découle un enseignement rigoureux et d'une profondeur inégalable qui, comparé aux grands enseignements de l'Orient comme le Vedān des Upanishads à Bahavad-Hata, le Tao le Zen nous apparaît dans sa dimension universelle »

Du 2^e, le troisième volume publié par Métanoia (le second dans l'ordre chronologique entre - Saint-Paul le colosse aux pieds d'argile et - L'Évangile selon Thomas -) - Paroles de Jésus et Pensées orientales - d'Emile Gillibert, Gillibert tente d'y démontrer le caractère universel de l'enseignement de Jésus, par les concordances entre ses

paroles et les grands enseignements de l'Orient.

- LE RETOUR DE JÉSUS -

Voilà donc une trilogie qui risque de troubler les esprits cartésiens et les théologiens traditionnels, mais qui semble aller dans le sens d'un courant actuel de recherche en profondeur, d'un retour à la pureté originelle de l'Évangile, d'une sorte de réhabilitation d'un « Jésus universel », et de ce que de Suarez appelle « Le retour de Jésus », c'est-à-dire « le retour à l'authenticité d'un Jésus jusque-là accaparé et dénaturé, dans Son enseignement, par la civilisation judéo-chrétienne »

A en juger par la correspondance reçue par Métanoia, l'entreprise de Gillibert et de de Suarez répond à l'attente de ceux qui, « entre la voie du pessimisme qu'offre l'Asie du Christianisme et l'optimisme béat des fervents du progrès » cherchent « la sagesse et le réalisme dans la voie du milieu ».

C'est cette voie que Métanoia pense avoir trouvée.

Deux questions restent cependant posées :

En premier lieu, la thèse de de Suarez et Gillibert repose essentiellement sur l'antériorité de l'Évangile de Thomas par rapport aux textes canoniques. Or, malgré l'étude philologique, l'analyse littéraire et la comparaison avec les enseignements traditionnels, véritable « travail à la loupe » de Philippe de Suarez, cette antériorité ne peut être affirmée. Les Pères Benoit et Boisnard sont, eux-mêmes, beaucoup plus nuancés que Métanoia :

« Il semble (il - semble - et non pas « il est certain »), écrivent-ils dans la synopse des Quatre Évangiles, que l'Évangile selon Thomas nous permette d'atteindre une forme de la tradition évangélique antérieure à la rédaction des Évangiles canoniques » Son témoignage « serait » alors très important pour reconstituer l'histoire de

la transmission des paroles du Christ »

On notera la forme conditionnelle qui conclut sur un doute, en laissant néanmoins la porte ouverte à une possibilité de certitude, porte qu'a franchie de Suarez.

Quant à la concordance de la parole de Jésus rapportée par Thomas et les grands enseignements de l'Orient, elle peut, disent les théologiens traditionnels, trouver son explication dans le fait que Thomas est supposé avoir prêché aux Indes où il aurait pu, lui aussi, s'imprégner d'orientalisme (mais n'a-t-on pas dit que Jésus serait lui aussi allé aux Indes ?)

Et l'on serait alors tenté de faire un rapprochement entre les chemnements suivis par Thomas et son traducteur-interprète Philippe de Suarez qui, parti de la version canonique de la parole de Jésus, est venu à la version beaucoup plus dépouillée de Thomas, après son étude de l'orientalisme et son séjour dans un temple bouddhiste.

Hypothèse de pure forme peut-être, mais qui a néanmoins sa place dans cette étude.

DEUX MILLE ANS D'ERREUR CONSTANTE ?

Deuxième question encore sans réponse. Si la civilisation judéo-chrétienne a été, de bonne foi, basée sur un malentendu, est-il possible que l'on se soit trompé pendant deux mille ans et avec une telle constance ?

Le prochain ouvrage annoncé par Métanoia - Comment furent rédigés les Évangiles canoniques - dans lequel Philippe de Suarez tentera de démêler le véritable puzzle de la construction des textes de Matthieu, Luc, Marc et Jean, apportera-t-il une réponse à cette question ?

- Il ne faut pas attendre des révélations de cette étude qui a déjà été très dégrossie par l'École biblique de Jérusalem », dit prudemment de Suarez.

De son côté, Emile Gillibert pré-

pare un « Moïse » et Quand Jésus parle à Augustin ».

De plus, Métanoia (1) va sortir, à partir de cette année, une revue trimestrielle - Les cahiers Métanoia -, réservée aux membres de son association.

Outre le commentaire spirituel de quelques logias de l'Évangile selon Thomas, Emile Gillibert et Philippe de Suarez répondront aux questions posées.

Enfin, dans le courant de l'année, Métanoia ouvrira, près de la bergerie ardéchoise de Philippe de Suarez, un « monastère » de réflexion pour ceux de ses membres qui voudront y faire retraite.

- Mais nous aurons bien soin, disent Philippe de Suarez et Emile Gillibert, de ne pas en ouvrir la porte aux inévitables excités ».

FIN

J.D.

(1) - Association Métanoia, 26200 Marsanne.

Le Dauphiné Libéré 31.01.1975

LETTRES

Avec son « Moïse » Emile Gillibert poursuit « la démythification du judéo-christianisme »

Valence. — En affirmant que « Jésus a toujours enseigné que la réalisation intemporelle est une aventure à la fois individuelle et intérieure », Emile Gillibert va dans le sens d'une tendance qui, en rejetant de plus en plus le phénomène (« le mythe ») judéo-chrétien, découvre que « toute affirmation collective, fut-elle religieuse, est vouée à l'échec ».

Mais, ce n'est pas pour suivre le vent qu'Emile Gillibert vient de publier un « Moïse et le phénomène judéo-chrétien », appelé à un certain retentissement. Jeune berger dans les montagnes du Valais, il méditait déjà sur cette rupture avec le Réel » que fut, dès son origine le mythe judéo-chrétien.

Des études universitaires, la psychanalyse et la découverte de la Pensée orientale l'amènent à pousser toujours plus avant sa recherche : l'enseignement authentique de Jésus.

Après avoir dirigé pendant vingt ans une maison d'édition à Paris, retiré avec sa famille à Marsanne (Drôme), Emile Gillibert y fonde l'association « Méta-noïa », qui réunit des hommes et des femmes d'horizons différents autour de « l'Évangile selon Thomas (de Philippe de Suarez) qui, dit-il, est la seule parole authentique de Jésus ».

Emile Gillibert met alors noir sur blanc le fruit de ses réflexions et publie « Saint-Paul le colosse aux pieds d'argile », véritable démythification ». Puis, Paroles de Jésus et

Pensée orientale » lui permettent d'établir la correspondance entre le message de Jésus, tel qu'il est livré par Thomas et les grandes écoles de l'Orient.

Avec son « Moïse », c'est la poursuite d'une démythification, celle du judéo-christianisme, qui conditionne encore notre vie, bien que sur son déclin. Et le personnage central de l'Ancien Testament qui a conduit au phénomène juif, puis chrétien découlant du premier, c'est Moïse. Conflits inconscients du peuple qui a engendré son mythe, frustrations sources de violence :

« C'est une démythification inconfortable, certes, dit Emile Gillibert, mais salutaire, car « en remontant à l'origine de ce qui fut une rupture avec le Réel, elle libère la voie qui permet à l'Occident et à l'Orient de parler un langage commun ».

Et, constatant l'échec du judéo-christianisme, Emile Gillibert pose la question : N'avons-nous pas besoin de cet échec pour enfin comprendre ce que Jésus voulait véritablement nous enseigner : que la réalisation intemporelle est une aventure à la fois individuelle et intérieure ».

Son « Moïse » (1) apporte une réponse à cette question.

J.D

(1) « Moïse et le phénomène judéo-chrétien » d'Emile Gillibert, 210 pages, 45 francs. Éditions Méta-noïa, 26200 Marsanne.

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

N° 9305 - 11-10-1976

LE DAUPHINE LIBERE
38 - GRENOBLE

10.Mai 1974

LE PROGRÈS
69 - LYON

10.Mai 1974

★ **Autodidacte**

L'éditeur Philippe de Suarez (neveu du Comte d'Aulan, restaurateur du château familial près de Montbrun) qui habite Vesseaux (Ardèche) va publier en collaboration avec l'écrivain Emile Gilibert (Marsanne, Drôme) une traduction de « L'Évangile selon Saint-Thomas » découvert il y a quelques années seulement. Pour mener à bien son entreprise, Philippe de Suarez a dû apprendre le grec et le copte.

Bonne occasion pour savoir que le copte fut la langue officielle égyptienne à partir du III^e siècle et qu'elle a pour base l'alphabet grec.

LE DAUPHINÉ

Libéré

dimanche

1 F

0,70 F suisse

1 F

0,70 F suisse

A 07 A - B - C 26 - B 07 - D - E 26 - A - B - C - D - E - F - G H 38

MICHAËL BOON 07200 RUBENAS - T. 33 07 34

SAINT-PAUL a-t-il trahi JESUS ?

SAINT PAUL, je veux en finir avec ta morale répressive !
Je veux réhabiliter la femme que tu as méprisée !
Je veux magnifier l'amour que tu as culpabilisé !
A travers l'étude psychanalytique de la paranoïa de l'Apôtre, Emile GILLABERT opère une véritable démystification du Bâtitseur d'église.

BON D'EXAMEN GRATUIT P801
Veuillez m'envoyer pour examen gratuit et sans engagement de ma part - Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile - d'Emile Gillabert. Je vous le retournerai dans un délai de 8 jours, sans rien vous devoir, ou je vous réglerai le montant de 36 F le volume + port 3 F.

GRAPHIQUES

Nom _____ Prénom _____
Rue _____ N° _____ Signature _____
Code postal _____ Ville _____

ST. PAUL
OU
le colosse aux pieds d'argile

METANOIA EDITIONS
MARSANNE-26200 MONTELMAR

Le Monde
no 10 285
23-02-1978

LE CHRISTIANISME ET LE CORPS

par ÉMILE GILLABERT (*)

Deux articles de Stan Rougier et de Gabriel Matzneff dans « Le Monde » du 8 octobre 1977 sur le christianisme et le corps avaient provoqué, dans « Le Monde » du 9 novembre, une longue réponse d'Alfred Kastler, à qui répliqua, le 19 novembre, André Mandouze. Emile Gillabert reprend aujourd'hui le débat.

On ne peut pas refuser de constater, tout au long de l'histoire de l'Église, que le corps est un élément gênant dans l'aventure du salut. Quelle est l'origine de cette gêne ? La focaliser sur saint Augustin, c'est encore n'observer qu'un élément, certes important, d'un ensemble imposant. Cependant, c'est sur les fondations qu'on bâtit l'édifice : c'est sur les prémisses que se construit le discours.

Si le Christ est venu réaliser les prophéties, comme on nous l'a enseigné — l'Évangile de Matthieu tend constamment à démontrer que le Messie vient accomplir la Promesse, — il nous faut, sur cette question capitale du corps, interroger l'Ancien Testament, dont découle le Nouveau.

Le judaïsme, comme on le sait, fut la religion exclusive du Dieu mâle. On connaît les efforts déployés par Moïse pour évacuer la déesse mère, dont le culte réservait une large place à la sexualité et à la fécondité. L'évacuation de la déesse brisait l'unité du couple divin Ciel-Terre, unité que l'Orient a toujours préservée, que l'Égypte des pharaons a exaltée, qu'Hésiode a évoquée et qu'Eschyle a glorifiée. Le mariage du Ciel et de la Terre est un des leitmotivs de la mythologie universelle, le Ciel jouant le plus souvent le rôle de la divinité suprême tandis que la Terre

était représentée comme sa compagne. Or cette compagne est le symbole même de la vie.

La geste guerrière de Moïse s'inscrivait en faux contre les rythmes naturels auxquels la femme est accordée plus encore que l'homme. C'est ainsi que se creusa le fossé entre la loi et la nature, entre l'esprit de conquête et l'aspiration à la vie sédentaire. Le couple fut soumis à des purifications légales inhumainement contraignantes, mais ce fut surtout la femme qui fit les frais d'une opération typiquement masculine. Elle fut reléguée parce que ses intuitions et son instinct l'éloignaient des visées de domination de l'homme.

Comme on peut l'imaginer, les conséquences de la rupture du couple primordial et la dissociation de plus en plus tranchée de la Loi et de la Nature eurent des répercussions profondes sur l'équilibre humain. L'esprit de conquête de l'homme n'était plus pondéré ni contrebalancé par les forces naturelles, la femme étant désormais reléguée, sous-estimée, voire méprisée. La Bible fourmille d'exemples qui illustrent cette proscription, et des prophètes comme Isaïe, Jérémie et Ezéchiel ont écrit à cet égard des pages éloquentes.

Le rôle de Marie

Dans ces conditions, Marie, la mère du Christ, ne pouvait pas, pour enfanter Dieu, partager la condition de la femme juive ni être assimilée à la déesse réprouvée par le dieu de Moïse. Elle devait, au contraire, rétablir l'ordre initial perturbé par Eve, que la Genèse nous présente comme l'agent du mal déposant l'homme d'un bonheur sans fin. Il ne faut pas croire cependant que le culte marial se confonde avec les origines de l'Église. Aussi, on ne trouve pas trace dans les épîtres de saint Paul de la Mère du Crucifié. Elle ne l'intéresse pas, pas plus du reste que la vie humaine de Jésus : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (I Cor., II, 2). Pour saint Paul, l'œuvre du rachat ne passe pas par la Vierge Mère, elle ne peut être inaugurée que par le Christ ; tandis que Luc, qui tient à nous présenter d'une façon cohérente l'histoire de la Rédemption, a soin de nous relater les événements qui précèdent, entourent et suivent

la naissance de Jésus. Nous lui devons l'annonce à Marie — celle-ci figure aussi dans Matthieu mais d'une façon très succincte, — la Visitation, le Magnificat, la Nativité de Jésus, etc.

Ce n'est qu'au concile d'Ephèse (431) que Marie fut saluée comme « innocente et sans péché, immaculée, inviolée, sans tache, sainte d'âme et de corps, qui a fleuri comme un lys au milieu des épines, ignorante des mauvais penchants d'Eve ».

En Occident chrétien, les dévotions envers la Vierge sont relativement tardives. Il faut attendre le Moyen Âge pour voir se développer la piété et la théologie mariales. C'est pour lutter contre le culte de la Dame des cathares et des troubadours que l'Église instaure et répand les dévotions mariales. Ce serait donc une erreur de croire que le développement de la doctrine de l'Incarnation et de la Rédemption aille de pair avec celui du culte marial. Car c'est saint Paul qui, le premier, a établi les bases

d'un enseignement qui deviendra celui de l'Église. Il l'a établi en le fondant sur la Genèse et en montrant que la femme plus que l'homme est responsable de la chute qui devait rejettir sur toute la descendance du premier couple (I Cor., XI, 7-10 ; I Tim., II, 14). Notre corps n'est pas seulement le symbole du caractère périssable de notre condition, il devient le siège des passions et du péché. (Rom., VII, 14-25 ; II Cor., VII, 1 ; Gal., V, 13, etc.). La chair sert finalement à personifier le Mal (I Cor., II, 2).

Cette orientation, au lieu de tempérer les rigueurs du monothéisme, allait accentuer le divorce terrestre, chair-esprit, instinct-raison. L'angélisme, sous ses diverses formes, prit le pas sur les manifestations de la vie, à commencer par la sexualité.

Le culte de la Vierge Mère a atténué le caractère contraignant de la loi mais s'est montré inapte — et pour cause ! — à assumer la sexualité, la fécondité et la mort.

Dans la logique paulinienne, notre situation serait suicidaire, si nous n'étions rachetés par le sang du Christ mort en croix pour notre salut. C'est cette logique qu'André Mandouze fait sienne : « L'aboutissement en est, écrit-il, la résurrection, celle que le Christ a inaugurée pour tous les hommes, et cette résurrection implique la résurrection des corps solennellement affirmée dans le Credo. »

Cet enseignement, qui est le pur fruit du paulinisme, est-il aussi celui de l'Évangile ? Si oui, de quel Évangile ? Chacun sait qu'il y en a quatre et que chacun représente,

(*) Auteur notamment de *Paroles de Jésus et pensée orientale*, éditions Métaénoia.

au dire même d'exégètes catholiques comme les professeurs de l'École biblique de Jérusalem, l'aboutissement de versions successives marquées fortement par l'influence paulinienne et orientées vers le jugement dernier prononcé par les prophètes.

À une époque où la doctrine de la résurrection du Christ, au sens où l'entendait saint Paul, et celle de la résurrection des corps, recueillent de moins en moins d'adeptes — c'est un constat et non un procès d'intention, — il se trouve

que l'Évangile selon Thomas, découvert en 1945 en Haute-Égypte, répond à notre attente. Il réhabilite le corps et en fait l'instrument indispensable de notre réalisation ; la mort elle-même est assumée comme un accomplissement. Il nous enseigne que le Royaume n'est pas dans nos projections vers un futur et un ailleurs mais qu'il est le dedans de nous et le dehors de nous.

Y aurait-il une conjuration de la gent cléricale contre ce livre qui est l'événement de notre temps ?

préparation à la gestion au niveau le plus élevé pour jeunes cadres et jeunes diplômés

Formation en groupes rapprochant juristes, littéraires, économistes, architectes, vétérinaires, pharmaciens... et X, Agro, A & M, chimistes... ayant ou non une expérience pratique. Programmes professionnels personnalisés éventuellement en partie à l'étranger.

Sélection du type recrutement de collaborateurs basée sur aptitudes et motivation profonde, contrôlée ainsi que la délivrance du diplôme par le Secrétaire d'État aux Universités. Environ un admis sur dix candidats. Financement entièrement assuré par les allocations professionnelles, le budget formation des entreprises et un système de prêts très favorable.

Information facile auprès de 400 Anciens ISA.

isa INSTITUT SUPÉRIEUR DES AFFAIRES

78350 JOUY-EN-JOSAS. TÉL. LIGNE DIRECTE (1) 956.43.61
OU (1) 956.80.00 POSTES 430, 434, 488, 476
CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DE PARIS.

LE MONDE
No 9315
27-12-1974

par Henri Fesquet

L'Évangile selon Thomas redevient accessible au grand public

METANOÏA, qui est non seulement une maison d'édition mais un centre de recherches religieuses, précipite le rythme de ses livraisons. Après *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile* d'Emile Gillibert, qui a été l'objet de maintes controverses, bientôt suivi de *Paroles de Jésus et Pensée orientale* du même auteur, voici la pièce maîtresse de cette trilogie : *L'Évangile selon Thomas*, traduit, présenté et commenté par Philippe de Suarez (1).

Cette publication pourrait relancer les débats autour de cet Évangile non canonique qui a été découvert en 1945 en Haute-Egypte et dont on a de bonnes raisons de penser qu'il est antérieur aux quatre Évangiles.

Il est assez curieux que ce texte n'ait pas plus tôt éveillé l'attention de l'opinion publique. A ce jour et pour la France, *L'Évangile selon Thomas*, écrit en copte, a été traduit une première fois en 1959 par Jean Doresse (Éditions Plon) et une deuxième fois par Henri-Charles Puech, du Collège de France, avec en regard le texte copte (Presses universitaires de France, 1969). Une édition critique assortie de commentaires philologiques, historiques et exégétiques, annoncée la même année, n'a jamais vu le jour, l'équipe des chercheurs y travaillant s'étant « dispersée » (2).

Ces deux éditions étant épuisées, celle de Métanoïa prend le relais. Avec plus d'atouts semble-t-il. En effet, ce nouvel Évangile provoque des discussions chez les spécialistes. Les uns pensent qu'il s'agit d'un écrit apocryphe parmi d'autres, qu'il est fortement teinté de gnosticisme, sorte de philosophie religieuse dont les écrits, jugés hérétiques, ont été impitoyablement brûlés au cours des premiers siècles.

Pour que *L'Évangile selon Thomas* soit un amalgame de paroles de Jésus tirées tantôt des Évangiles canoniques, tantôt d'une tradition orthodoxe ou non qui les attribuait à Jésus, tantôt inventées à des fins catéchétiques.

« Un esprit vivant »

Ces jugements sont-ils fondés ou bien sont-ils le fruit d'une certaine pusillanimité devant un document qui remet en question pour une part la personnalité de Jésus telle qu'elle ressort d'écrits canoniques seuls retenus parmi d'autres plus ou moins sérieux ?

L'équipe de Métanoïa, pour sa part, choisit résolument l'option suivante : Les cent quatorze paroles de Jésus de *L'Évangile selon Thomas* constituent « la source à laquelle ont puisé les Évangiles synoptiques et saint Jean ». Selon MM. Doresse et Puech, *L'Évangile selon Thomas* remonterait aux années 140-150. Pour M. de Suarez, il pourrait remonter plus loin.

S'il était prouvé, estime M. de Suarez, que l'Évangile en question est aux sources des synoptiques « c'est toute l'origine et l'orientation du christianisme qui se trouvent fondamentalement remises en cause ».

Les initiés en jugeront en consultant les abondantes notes et commentaires qui accompagnent le texte traduit du copte, ainsi qu'une concordance et une synopse. Les autres liront avec intérêt ces phrases de Jésus plus ou moins connues ou même inédites.

Voici à titre d'exemple un « logion » de Jésus :

« Voici que j'attirerai Mariam afin de la rendre mûle pour qu'elle devienne aussi un esprit vivant semblable à vous, mûles. Car toute femme qui se fera mûle entrera dans le Royaume des Cieux ».

L'Évangile selon Thomas, plus encore que les autres, a, on le voit, besoin d'être expliqué.

(1) Éditions Métanoïa, Marianne, 26200 Montélimar, 320 pages, 72 F.

(2) Il existe d'autre part une synopse des quatre Évangiles du Père Benoit et de M. E. Boismard. Elle donne quatre-vingts logia de l'Évangile selon Thomas sur cent quatorze. Deux volumes, l'un à 65 F., l'autre à 73 F.

COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE

Saint Paul a-t-il gravement déformé le message de Jésus ?

Incisif, passionné, dominateur, s'identifiant à la cause qu'il défend, saint Paul ne laisse aucun de ses lecteurs indifférent. Non seulement parce que, cofondateur du christianisme, il a marqué la doctrine des Eglises d'une manière indélébile, mais parce qu'il écrit avec ses entrailles, qu'il nous livre ses états d'âme et qu'il s'attarde sur les péripéties de sa vie aventureuse. Jamais dans les Epîtres, l'homme ne s'efface devant le doctrinaire.

Saint Paul suscite certes l'admiration mais aussi parfois l'irritation ou même la haine, comme ce fut le cas chez Rosenberg, cet antisémite forcené. Sa misogynie lui aliène beaucoup de chrétiennes et, Dieu merci, de chrétiens... On lui a reproché ses arguties qui l'ont poussé à celles du Talmud. Nietzsche est allé jusqu'à écrire que Paul était un effroyable suborneur et qu'il avait systématiquement annulé le christianisme primitif, en opérant un choix arbitraire dans la vie de Jésus. Un dominicain publiait récemment un ouvrage nuancé intitulé : Règlement de comptes avec saint Paul (le Cert, 1969). Voici quelques jours, M. Alain Daniélou, orientaliste et musicologue (frère du défunt cardinal), déclarait dans une interview : « Saint Paul a été le premier charlatan du christianisme » (Elle, du 13 mai 1974). Emmanuel Berl estime, quant à lui, que l'ère paulinienne touche sans doute à sa fin ». Le cinéaste Pier Paolo Pasolini prépare un film sur le converti juif, dont on peut être assuré qu'il ne sera pas une hagiographie.

Paranoïa ?

Dernier en date et premier dans le genre, Emile Gillibert vient de publier une « psychobiographie » de saint Paul, qui ne risque pas de passer inaperçue. Elle provoquera vraisemblablement des polémiques en chaîne. Iconoclaste malgré lui, l'auteur ne cherche pourtant pas le scandale. C'est un homme paisible qui garda dans sa jeunesse les moutons de son père en Suisse, puis dirigea pendant une vingtaine d'années une maison d'édition catholique à Paris. Mais, s'étant intéressé à la psychanalyse — il a fait lui-même une cure pendant trois ans, — il a étudié saint Paul à partir de la grille freudienne. L'entreprise valait sans doute la peine d'être tentée. Les résultats surprendront, mais, même si on les refuse, ils donneront à réfléchir. Et après tout, pourquoi ne pas étudier les saints sous l'angle analytique ? Jean-François Six ne l'a-t-il pas déjà fait pour Thérèse de Lisieux ?

Le diagnostic d'Emile Gillibert est tout d'une pièce. Avec, dirait-on, une intime satisfaction, il assimile le saint à un paranoïaque et à un mégalomane qui n'a pas su assumer son

complexe d'Œdipe. Il l'accuse, par surcroît, d'avoir gravement déformé le message de Jésus, dont, remarque-t-il, il ne cite pratiquement aucune parole. La vie du Maître ne paraît pas avoir intéressé Paul si ce n'est la Cène, la mort rédemptrice et la Résurrection.

Démontant les « mécanismes inconscients » de l'apôtre, l'auteur accumule les notations négatives. Atteint d'une « carence fondamentale » (la privation de l'affection maternelle), Paul, selon l'auteur, n'était intéressé par les femmes que lorsqu'elles avaient atteint l'âge canonique, c'est-à-dire celui où elles deviennent incapables à être épouse et mère. Il ignore la Vierge Marie. Et voici l'accusation centrale et sans appel : « Ce n'est pas Jésus qui a tué en lui le vieil homme, mais la Loi.

L'illumination du Chemin de Damas serait à classer parmi les phénomènes hallucinatoires : une « régression », une « perception sans objet ». Tout au long de ses Epîtres, saint Paul se présenterait comme un personnage à « composante féminine prononcée », de tendance homosexuelle. Son discours, selon Emile Gillibert, est délirant, son jugement faux. L'auteur du livre estime dramatique que son héros ait eu le dessus dans son différend avec Pierre. Il l'apparente étroitement au maître de justice essénien campé par les manuscrits de la mer Morte et dont la philosophie dualiste lui semble des plus nocives.

Emile Gillibert attache la plus grande importance à l'Evangile de Thomas, découvert en Haute-Egypte vers 1945 : antérieur aux Evangiles de la Bible, ce texte restituerait à ses yeux beaucoup plus fidèlement la pensée de Jésus.

Dans un deuxième livre, Emile Gillibert traitera de l'enseignement de Jésus et le situera par rapport aux grands maîtres spirituels de l'Orient.

Ce coup de gong sur saint Paul aurait peut-être moins heurté s'il avait suivi et non précédé cette étude sur Jésus. Cela aurait, en effet, diminué le risque de se méprendre sur les intentions de l'auteur pour lequel contester saint Paul n'est pas une manière détournée de contester Jésus mais bien, au contraire, un moyen de mieux faire ressortir l'incomparable richesse du message du Galiléen.

Il reste à savoir si Emile Gillibert réussira à convaincre d'une part les psychologues de la justesse de sa psychobiographie et, d'autre part, les exégètes et les théologiens — catholiques et protestants — de la déviation qu'aurait fait subir Paul au christianisme. Déviation qui dure depuis quelque deux mille ans...

HENRI FESQUET.

★ Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile, par Emile Gillibert. Edit. Metanota, Marsanne, 26200 Montélimar, 224 p., 36 F., franco 39 F.

le Monde

11 Juin

21 Juin 1974

RELIGION

CORRESPONDANCE

Saint Paul et l'exégèse moderne

Dom C. Charlier, de Six-Fours (Var), nous exprime son désaccord avec le livre sur saint Paul, d'Emile Gillibert, que nous avons présenté dans le Monde du 11 juin. L'auteur, estime-t-il, ne fait que reprendre des thèses anciens plus ou moins modernistes et dépassées par les exégètes actuels :

Que saint Paul — comme tous les autres écrivains du Nouveau Testament, à l'exclusion des Évangiles, — s'intéresse avant tout, comme au nœud essentiel de la foi chrétienne, à la mort et à la résurrection du Christ, c'est bien évident, et tout à fait normal, car la toute première génération chrétienne n'avait pas d'autre moyen de justifier sa foi en un obscur prophète, supplicié pour s'être prétendu Fils de Dieu. Si, effectivement, les citations explicites sont rares, comme dans tout le Nouveau Testament, c'est parce qu'on ne cite mot à mot qu'un docteur lointain et canonique. L'enseignement du Jésus synoptique affleure, en fait, partout dans saint Paul : il transpire à chaque ligne comme la pensée encore toute vibrante et chaude d'un Maître vivant et présent au milieu de ses adeptes. Partout, d'ailleurs, on devine des réminiscences et l'évocation d'une catéchèse orale, bien connue de tous les adeptes.

Le Sacré-Cœur et la Commune

Nous avons reçu une lettre de M. Jean Lecuir à la suite de l'article publié dans le Monde du 25 mai, sous le titre « Un édifice controversé ». Nous y rappelions la précision apportée par Mgr Charles, recteur de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, selon laquelle le texte du vœu national pour l'érection de la basilique a été écrit trois mois avant la Commune de Paris.

Le lecteur de bonne foi, écrit M. Lecuir, en retiendra qu'il n'y a pas de rapport entre la construction de la basilique et la Commune de 1871. Or cette version des faits est fautive : les textes abondent, à qui veut les trouver, montrant que la construction de la basilique est aussi décidée pour expier les péchés de l'ennemi intérieur (entendez l'ennemi anticlérical, révolutionnaire (...)) et bientôt l'événement même de la Commune. *L'Histoire de la basilique du Sacré-Cœur*, pièces et documents réunis par M. H. Rohault de Fleury, en quatre tomes publiés à Paris entre 1903 et 1909, conclut M. Lecuir, fournit un matériel amplement suffisant pour contredire l'interprétation de Mgr Charles.

UN NOUVEAU LIVRE D'ÉMILE GILLABERT

De Moïse à Hitler

Emile Gillabert a de la suite dans les idées. Et comme ses idées sont loin d'être conformistes, la distance qui le sépare du commun des mortels va s'agrandissant jusqu'à risquer un point de rupture presque définitif. Déjà, on s'en souvient, saint Paul avait attiré ses foudres (le Monde du 11 juin 1976). A ce « paranoïaque » (sic), l'auteur reprochait d'avoir gravement déformé le message de Jésus, de tenir des propos délirants, d'avoir fait de la notion de rachat par le sang de Jésus la doctrine centrale du christianisme.

Voilà qu'aujourd'hui, après avoir affirmé que les rédacteurs évangéliques ont manipulé les propos de Jésus pour mieux démontrer qu'il venait réaliser les prophéties, Emile Gillabert, remontant plus haut dans le passé, nous donne son opinion sur Moïse et sur l'aventure religieuse du peuple juif de l'Ancien Testament.

« Le Moïse du mythe ne cherche pas la vérité : comme le paranoïaque (resic), il la possède [...]. L'absence de témoin entre Yahvé et Moïse ne permet pas d'arrêter le système délirant. » Moïse assume tous les pouvoirs : il évacue les dieux étrangers. Yahvé est particulariste et exclusif. Il ne souffre pas d'avoir près de lui une déesse comme en avaient les grands dieux d'Orient. Pour réussir, Moïse n'avait qu'une ressource : faire oublier par tous les moyens les divinités voisines, se faire considérer comme l'élu de Dieu. C'est en toute bonne foi qu'il vit son hallucination personnelle et celle de son peuple. Il est victime d'un « leurre ».

Le phénomène de l'hitlérisme a, aux yeux du psychanalyste, pris le contrepied du judaïsme. Il est une réponse marquée par la folie à « l'entreprise mégalomane » de la geste guerrière Yahvé-Moïse.

Gillabert énumère les « manifestations semblables » des deux phénomènes : surestimation pathologique, orgueil, intolérance, mépris, xénophobie, autoritarisme, incapacité de se remettre en cause, suspicion, crainte exagérée de l'agressivité d'autrui, persécution, logique reposant sur des prémisses fausses. Il conclut en disant : « Hitler est le seul exemple de l'histoire à avoir fourni un fanatisme racial à la mesure de celui d'Israël. Il répondait à une idéologie fondée sur le sang par une autre idéologie fondée sur le sang,

mais au prix de quelle effusion... de sang. L'exclusivité raciale en engendre d'autres (...). Les ordres de Yahvé sortant de la bouche de Moïse étaient le produit spécifique du rêve délirant d'un homme, rêve amplifié à souhait par l'âme collective durant une longue tradition orale. »

Plus loin, l'auteur évoque le drame poignant, même sur le plan humain, de Jésus « en proie à l'incompréhension, à la balourdise et à l'indigence de ses disciples ».

Enfin, après s'être référé à l'Évangile selon Thomas, Emile Gillabert estime que « seul l'observateur non concerné et qui a la hauteur de vue nécessaire peut porter une appréciation objective sur l'aventure messianique. Chercher une commune mesure, affirme-t-il, entre l'Ancien Testament et les paroles authentiques de Jésus est vain : les deux enseignements sont antinomiques ».

Psychose

Le mythe judéo-chrétien, croit constater l'auteur, est en train de se désagérer à une vitesse croissante. Aux visées « hégémoniques » d'Israël se sont ajoutées les visées hégémoniques du christianisme. Les disciples de Jésus ont coloré son enseignement de leurs rêves

messianiques. Or toute affirmation collective est une entreprise destructive vouée à l'échec. C'est le propre de l'homme immature que de projeter dans le devenir ce qu'il est incapable de vivre dans le présent et de chercher dans un encadrement social un moyen d'échapper à la solitude. « Le chrétien est, après le juif, sur le plan de la voie autolibératrice, dans une situation psychotique. »

Jésus nous a invités calmement à interioriser le Père et le Fils. Malheureusement « ce processus d'identification », décrit au Moyen Âge par maître Eckhart, a été condamné par Rome. Or, pour Emile Gillabert, tel est l'essentiel du message de Jésus, ainsi que Thomas l'avait si bien compris.

Telles sont quelques-unes des grandes lignes de cet ouvrage clair et séduisant mais dont l'irrévérence — l'auteur en a conscience — dépasse parfois les bornes. Le mot « foule » revient, dit-il, cent quarante-neuf fois dans les Évangiles canoniques, pour désigner en fait des groupuscules. Nous permettrons-nous de noter, pour notre part, que les mots de paranoïa, de délire, d'hallucination, de névrose, de psychose reviennent beaucoup plus de cent fois en moins de trois cents pages ? Le lecteur s'en trouve un peu aba-

sourdi et c'est dommage, car il sera tenté, même s'il est frotté de psychanalyse, de tout rejeter ce qu'il lit, au lieu de faire la part des choses.

Même si on ne le suit pas dans ses conclusions, cet ouvrage donne à réfléchir. En l'absence de documents exhaustifs et de première main, la foi du chrétien ne peut vivre que d'interprétations. L'homme sage se doit d'accueillir sans acrimonie les travaux des chercheurs.

Mais les meneurs d'hommes, les écrivains, les poètes, les artistes et les mystiques qui présentent un psychisme douteux ne sont-ils pas nombreux ? L'histoire, l'histoire des nations et des idées, l'histoire des religions et des arts, est peuplée de créateurs névrotiques sans lesquels la vie serait insupportable de fadeur. La frontière entre le normal et l'anormal est aussi difficile à établir que celle entre le bien et le mal, le vrai et le faux. A trop vouloir trier, on risque d'arracher le bon grain avec l'ivraie. A trop prouver on finit par émauser sa pointe.

HENRI FESQUET.

★ *Moïse et le phénomène judéo-chrétien*, par Emile Gillabert. Éditeur Métanoïa, Marianne, 26200 Montélimar. 238 pages, 45 F.

19 Jul. 1974

Gillibert



La tentation de Satan

JE lis dans le texte publicitaire d'un livre récemment paru (sur St-Paul) que la civilisation judéo-chrétienne est d'ores et déjà terminée. Un autre idéologue, dans une revue pour l'Intelligentzia, constate, à propos du scandale autour d'un mort illustre, que l'Eglise devrait changer de morale car « à des temps nouveaux correspondent des mœurs nouvelles ». Ceux qui sont impressionnés par les événements déclenchés durant le peu de temps qu'il leur est alloué de vivre, pensent toujours qu'ils sont témoins de « mutations » grandioses et déterminantes, pensée qui a l'avantage de rehausser leur propre existence routinière. Dans la perspective de l'histoire les événements paraissent sous un éclairage assez différent.

Ce qu'on appelle la crise de l'Eglise — et qui est incontestablement une crise — n'est pas nécessairement signe de la fin d'une civilisation. Même si elle l'était, la survie de l'Eglise — en elle-même assurée — serait suffisante pour la continuité de la civilisation dont la composante « judéo-chrétienne » agirait même à l'intérieur d'une civilisation nouvelle. Il est donc trop tôt pour parler de l'extinction de notre morale et de la fin d'un monde.

Il est, par contre, important de reconnaître ce qui se passe dans et autour de l'Eglise depuis un certain temps. Je sais que tout le monde en parle, mais c'est cela même qui rend les esprits confus car il est d'usage d'en parler en termes apocalyptiques ou du moins historicistes, ce qui finit par convaincre les fidèles qu'ils sont des attardés.

Au fond, il s'agit de l'explosion d'une tendance qui a toujours été vigoureuse dans l'Eglise, mais que l'Eglise a toujours pu surmonter grâce à son autorité propre et grâce aussi à l'autorité de l'Etat. De nos jours, ces deux autorités, comme l'a si bien vu Balzac en 1832, sont très affaiblies, ce qui permet à la tendance de toujours d'émerger et dans l'Eglise et dans la société, et de faire le même ravage dans les deux à la fois.

La « tendance » dont je parle, et qui est devenue au cours des siècles une « tradition parallèle » est, somme toute, la tentation du Seigneur par Satan. Je sais que dans notre siècle « éclairé » ce nom fait sourire, bien qu'un film qui popularise l'exorcisme fasse d'innombrables recettes. N'importe, j'entends par la tentation de Satan, l'incitation au Christ (et à son Eglise) d'user de leur force surnaturelle à des fins mondaines, à la transformation du monde en une cité idéale et qui, justement, pourra alors se passer de Dieu, de la Transcendance, du spirituel.

Le Christ a surmonté cette tentation, et l'Eglise également, sinon en ses membres, du moins en son corps. Mais c'est la tentation la plus difficile à surmonter, car il paraît à chaque époque, à chaque génération que l'énergie dépensée pour des choses spirituelles (le célibat du clergé, son apparente inoccupation, les frais d'entretien des lieux du culte, etc.) devrait être canalisée vers la construction de la société, du socialisme, de l'unité mondiale, d'une Eglise universelle et accommodante de toutes les vérités, celle-là même que l'abbé de Nantes appelle le Masdu.

Le phénomène est aussi ancien que l'Eglise, et il apparaît le plus souvent sous l'étiquette d'une hérésie. Mais pas toujours. L'accommodement peut prendre

des déguisements multiples : le prince-évêque du XII^e siècle accompagnant son roi à la chasse et banquetant avec les autres seigneurs dans une atmosphère morale plus qu'ambigüe, est un spectacle peu réjouissant pour l'âme du fidèle, et il est aujourd'hui stéréotypé comme le symbole de la politisation de l'Eglise à l'époque féodale. Bel et bien. Mais le prélat contemporain qui, au lieu de ces accoutrements de chasse, porte costume et cravate, succombe au monde tout autant que son ancêtre médiéval. L'un et l'autre conçoivent leur rôle de façon à effacer le domaine spirituel car, pensent-ils, cela divise l'individu, puis la société. Celle-ci n'a pas besoin du spirituel car, en l'état actuel des choses (on pense toujours que l'actuel est incomparable avec tout ce qui l'a précédé) les hommes sont assez mûrs pour créer à partir de leur propre fonds tout ce qui les fait vivre. C'était exactement le sens de la tentation de Satan : submerger le spirituel, le dissoudre dans le quotidien, faire du Christ le prince de ce monde.

Si cette tentation est devenue toute une tradition (dans laquelle s'inscrit une bonne partie de la philosophie occidentale) et si elle accompagne l'Eglise et cherche à se substituer à la tradition authentique, elle ne connaît son véritable succès que de nos jours. Voilà la « crise de l'Eglise ». Les raisons en sont aussi claires que possible. L'Etat a toujours collaboré avec l'Eglise dans la suppression de cette tentation, mortelle à la fois pour l'Eglise et pour l'Etat, car l'Etat est incapable d'exister, contrairement aux fausses idées établies, sans qu'il soit à son centre un noyau de spiritualité que ses symboles traduisent sans cesse en des symboles nationaux et sociaux. De nos jours, cependant, l'Etat est vidé de son sens et de ses symboles, à cause de l'agression idéologique d'une part, et à cause de la prévalence de la société sur l'Etat d'autre part. Cette agression double est promue par une partie de l'Eglise et, bien entendu, par les idéologues de la société totalitaire, de la cité idéale de l'humanité parvenue à sa « maturité ». Il y a donc à la fois crise de l'Eglise et crise de l'Etat ; ce qui est nouveau, c'est que l'Etat, subissant lui-même des attaques formidables, est incapable de venir en aide à l'Eglise. Celle-ci perd le sens de son double devoir : d'être le porteur du salut dont l'individu a toujours besoin précisément pour être bon citoyen, et de veiller à l'intégralité de l'Etat (par les moyens qui sont les siens : morale, civilisation, culture) sans quoi l'anarchie et le nihilisme dissolvent l'Etat en ce que Marcel de Corte appelle la « dissociété ».

Aujourd'hui, la Société, traversée de part en part par les tendances anti-spirituelles et anti-communautaires (avortement, pornographie, contestation systématique) aide à maintenir la crise à l'intérieur de l'Eglise. Mais il faut bien se dire que cette crise a été provoquée par Satan lui-même, qu'elle couve sans discontinuité à l'intérieur de l'Eglise. Ce qui montre d'une manière parfaite que l'Eglise, l'Etat et la Société font une unité merveilleuse et que la crise dans l'un se traduit immédiatement par une crise dans les deux autres. Il nous faudrait des prélats et des hommes d'Etat, sans parler des intellectuels, qui comprennent ces rapports intimes — sans confondre pour autant la fonction spécifique, divine ou humaine — de chacun.

Thomas Molnar.

Lecture du cinquième Évangile

Lorsqu'ils commencèrent de paraître, nous avons signalé les *Cahiers Méthanoïa* (3), qui appellent l'attention et la sympathie comme tout ce qui se tient à distance du conformisme et de l'orthodoxie traditionnelle, et qui constitue en outre une recherche totalement désintéressée. Et très ambitieuse, d'aucuns diront téméraire, puisque, par ses *Cahiers* (et ses édi-

tions), l'association Méthanoïa ne vise à rien de moins qu'à « faire connaître le véritable enseignement de Jésus ».

Ne soyons pas trop sceptique, nous qui croyons aux textes. Méthanoïa s'est vouée à l'illustration de l'Évangile de Thomas, source elle aussi jaillie de terre peu après celle d'Origène. Une certaine prudence considère cet Évangile comme apocryphe

teur, Emile Gillibert a consacré un ouvrage à cette restitution (5). Dans le mouvement des idées d'aujourd'hui, et avec l'insurrection des femmes, saint Paul risque d'être de plus en plus rendu à lui-même.

(1) Mars-avril. Retz édit., 114, avenue des Champs-Élysées. 25 F.

(2) Traduit et présenté par O. Guéraud et P. Nautin. Beauchesne édit. Paris 1979.

(3) N° 20. Marsanne. 26200 Montélimar. Voir *le Monde* daté 19-20 septembre 1976.

(4) (5) Editions Méthanoïa. Ibid.

Le Monde

idé

PAQUES

VUES ET REVUES

Un et un font un

Il est curieux qu'une époque qui secrète l'agnosticisme, et même un agnosticisme mou, soit spontanément et comme innocemment gnostique, à sa manière, en ce qu'elle croit à la connaissance absolue par la science et, surtout, en ce qu'elle est d'instinct profondément, voire frénétiquement, dualiste et donc manichéenne. Il est vrai que nous pouvons ignorer en toute tranquillité une contradiction qui réside principalement dans l'étymologie, laquelle n'est plus à la mode. Et tout est pour le mieux.

Autre contradiction, plus particulière mais qui n'est pas sans se rattacher à la première — ou ne serait-ce pas plutôt une compensation ? — le recours aux religions et philosophies orientales et l'engouement inquiétant pour les sectes, mages, gourous et chamans de toutes sortes. Contradiction encore, celle qui fait dénoncer tout ce qui ressemble à un « matin des magiciens », cependant qu'on ne se tient pas de quetter du coin de l'œil quelque lueur à l'Orient.

On se souvient de la revue *Planète* disparue du ciel, mais depuis a surgi *Question de*, qui doit provoquer un semblable attrait et les mêmes critiques. Après tout, si l'irrationnel d'aujourd'hui restera pour une large part irrationnel, il y a quelque chance que le rationnel de demain s'y tienne caché. En tout cas, la dernière *Question de* traite, dans la perspective la plus historique, d'un événement très actuel en ce qu'il va avoir deux mille ans, et qu'on le commémore comme chaque année en ce moment même : c'est Pâques (1). Il s'agit aussi d'une découverte qui, pour n'avoir, elle, que quarante ans, vient d'être publiée en français dans son texte.

En 1941, pour mettre à l'abri les trésors du musée du Caire chers à Malraux, on dut s'employer à dégager les profondes carrières d'où fut tirée la pierre des monuments pharaoniques, ce qui amena la mise au jour d'un autre trésor : des rouleaux de papyrus, parmi lesquels un traité d'Origène *Sur la Pâque* (2). Ce Père d'une Eglise pour laquelle il fut torturé et mourut peut passer aussi pour un précurseur, puisqu'il fut condamné à titre posthume, après trois siècles de réflexion, pour certains aspects de sa doctrine, touchant notamment au dogme de la Trinité, ce qui n'est pas sans quelque rapport avec telles vues de théologiens contestataires. Apport mince en

par YVES FLORENNE

volume à une œuvre qui comporte quelque deux mille ouvrages, le traité est de grande importance.

Par son commentaire, Jean Chevalier éclaire brièvement en quoi cet écrit « montre qu'une discussion sur une fête liturgique met en cause toute une doctrine religieuse ; bien plus, toute une vision de l'avenir humain ». C'est Origène qui non seulement prononce la rupture de la Pâque nouvelle avec la Pâque juive, mais surtout opère un déplacement chargé de sens : célébration, non plus de la Passion, mais de la Résurrection (sur ce point, il est d'une orthodoxie intégrale et n'annonce plus les théologiens auxquels nous faisons allusion). Enfin, il est unitaire : dans sa lecture des Ecritures, dans l'affirmation que ce qu'elles rapportent n'est pas de l'histoire ancienne, mais une histoire continue, vécue en chaque homme. Et son dualisme est fort réduit : au passage, à l'exil terrestre, à l'« alourdissement », pour un instant, des âmes pré-existantes, donc non pas seulement immortelles mais éternelles comme la matière même. C'est cette doctrine qui sera condamnée : pré-existence, éternité des âmes (mais non plus l'éternité des peines, de l'enfer) et éternité de cette matière particulière qu'est le corps, dans leur unicité, à un bref accident près.

En complément logique à cet exposé, Philippe Clémentot traite de la résurrection du Christ. Il évoque, bien entendu, le débat actuel à l'intérieur de l'Eglise, ou, plus exactement, les interprétations que rejette l'Eglise, sans pour autant rejeter ceux de ses membres qui les professent. L'auteur ne saurait prétendre, il va sans dire, à approfondir ce débat — il l'expose clairement à l'intention des lecteurs qui n'ont pas le loisir ou la capacité d'affronter directement les théologiens. Il renvoie d'ailleurs à des études plus développées bien que très accessibles, publiées récemment. On pourra retenir pour conclusion quelques lignes d'une portée plus générale : « Ce qui est sans doute pour notre époque particulièrement difficile, c'est d'accepter d'élargir notre champ d'investigation existentiel, donc aussi spirituel, au-delà des limites tracées par une certaine conception de la raison. »

(il est d'ailleurs des apocryphes, si l'on ose dire, fort authentiques). Toutefois, à propos de sa traduction et de son commentaire de ce cinquième Evangile, l'un des « pères » de l'« exégèse indépendante », Philippe de Suarez (4), pouvait citer le synopsis des quatre Evangiles, signé de P. Benoît et M.-E. Boissard, de l'Ecole biblique de Jérusalem ; ceux-ci écrivent, du texte attribué à Thomas : « Il semble qu'il permette d'atteindre une forme de la tradition antérieure à la rédaction des Evangiles canoniques. Son témoignage serait alors très important pour reconstituer l'histoire de la transmission des paroles du Christ. » Ce n'est pas rien.

Les Cahiers sont principalement une réflexion continue et spontanée sur cet Evangile. Je ne sais ce qu'en pense l'exégèse autorisée, mais elle a en tout cas le grand mérite de fixer l'attention sur un texte qu'elle distille de cahier en cahier. Or, le dernier se rapporte très précisément à notre propos. Ce logion 29 a, en outre, la beauté d'un poème en sept versets : « Jésus dit, dit l'évangéliste : Si la chair fut, à cause de l'esprit, c'est une merveille ; — mais si l'esprit fut à cause du corps, — c'est la merveille des merveilles. — Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse habite cette pauvreté. »

On peut bien lire que chair-corps et esprit, et que cette pauvreté et cette richesse, ne sont distingués ici que pour mieux ne faire qu'un.

Le texte et son commentaire multiple sont précédés d'un rappel historique et philosophique sur les notions de corps, chair, âme, esprit, de Platon à Plotin, et que les prochains Cahiers poursuivront dans le christianisme, à travers la Gnose, ou : du balancement de la dualité à l'un, en passant par le dualisme radical. On ne pouvait fermer le cahier sans donner la parole à M^{re} Eckhart, maître d'abord de la non-dualité, qui fut exemplaire, mais presque sans exemple, dans l'Occident chrétien.

Si on peut être les spécialistes, du moins les lecteurs apprécieront la simplicité de langage de ces Cahiers, qui ne sont d'ailleurs pas qu'austérité. On trouvera dans celui-ci un article sur l'humour mystique.

Toute recherche du « véritable enseignement » de Jésus ne pourra que s'imposer d'abord de rendre à Paul ce qui n'est qu'à Paul. *Métanoia* n'y saurait manquer, et son directeur, Emile Gillibert a consacré un ouvrage à cette restitution (5). Dans le mouvement des idées d'aujourd'hui, et avec l'insurrection des femmes, saint Paul réagit d'abord de

Lecture du cinquième Evangile

LES DERNIÈRES NOUVELLES
D'ALSACE
67 - STRASBOURG

6. Mai 1974

ET PUIS AUSSI...

A l'encontre du récit de Durrell, et si l'on est animé d'un scrupule exigeant envers les choses de l'Eglise, quelques nouveautés qui se veulent sérieusement documentées prétendent à une meilleure intelligence de l'histoire. Ici pas de justicier d'une légende. On retrouve la sécheresse du document.

● **Avec d'abord :**

LE DUC DE CASTRIES
(La conquête de la Terre sainte par les Croisés, Albin Michel édit.). — Trois siècles après celui de Charlemagne, l'Occident édifie ses cathédrales et part à la conquête des lieux saints. Une somme de textes, de cartes, de tableaux et de notes font de cette étude plus un monument de travail qu'un ouvrage de divertissement.

● **Et ensuite :**

BERNARD PLONGERON
(La vie quotidienne du clergé français au XVIII^e siècle - Hachette éditeur). — L'attitude du clergé avant, pendant et après la Révolution. Une recherche minutieuse bourrée de références à partir de recherches récentes.

● **Enfin :**

EMILE GILLABERT (Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile, Metanoia édit.). — Une contestation du paulinisme. Qui tente de rendre à Jésus ce qui appartient à Jésus. Et à Paul de Tarse un certain enseignement antagoniste au message du Christ. Aux spécialistes de juger. Les autres, s'abstenir.

THEODOR REIK (Le rituel - psychanalyse des rites religieux, Denoël édit.). — Avec un demi-siècle de retard, l'opinion d'un intime de Freud pour la première fois publiée en France. Devant les découvertes de la parapsychologie, les recherches archéologiques et ésotériques, une psychologie des religions un peu désuète.

MARTHE ROBERT
(D'Oedipe à Moïse, Calmann - Lévy édit.). — Freud encore. Athée, il veut se délivrer de ses origines religieuses. Le peuple élu connaît aujourd'hui les mêmes déchirements. Intelligent mais diablement scientifique.

ROBERT QUATREPOINT
(Moi, le serpent, Denoël édit.) Une interprétation fantaisiste du serpent originel, juché non plus sur l'arbre de la connaissance, mais sur celui du sexe. Une exploitation poétique nocive au plan des connaissances.

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Un document qui confirme l'enseignement de Jésus

par Robert Collinet, licencié en théologie

En 1945, en Haute-Egypte, des paysans exhumèrent une grande jarre de terre cuite, enfouie à un mètre dans le sable et qui contenait une douzaine de gros manuscrits recouverts d'une reliure en cuir souple. Ecrits sur papyrus, ces manuscrits admirablement conservés étaient rédigés en copte.

En 1947, au cours d'une mission archéologique, M. Jean Doresse¹ trouva ces manuscrits au musée copte du Caire. Il put identifier une quarantaine d'écrits jusqu'alors perdus ou peu connus.

M. Doresse fait connaître dans une série de publications les écrits gnostiques². Ces écrits souvent mal interprétés par les Pères de l'Eglise qui les réfutaient, nous révèlent à présent toute une littérature religieuse des débuts du christianisme. Le langage est secret, parce que très tôt ces gnostiques furent persécutés par l'Eglise.

Notre intention est de documenter le lecteur sur l'Evangile selon Thomas qui nous donne des paroles originales de Jésus-Christ. On entend par apocryphes, non des écrits faux, puisque les manuscrits sont authentiques, mais rédigés après la clôture de la collection des livres du Nouveau Testament. L'épreuve du carbone 14 donna la date de la première moitié du IV^e siècle pour la transcription de cette copie. Il est évident, quand on soumet le manuscrit à la critique interne, que la rédaction de ce manuscrit est plus ancienne et remonte au début de l'ère chrétienne. Les gnostiques se servaient de ces paroles de Jésus et les ci-

taient dans leurs écrits, tandis que l'Eglise employait les Evangiles canoniques.

Notre manuscrit était perdu et de simples allusions dans l'histoire des Pères de l'Eglise des premiers siècles nous donnaient à penser qu'il existait. Irénée, dans son livre contre les hérétiques (entre 140 et 180) le mentionne. Origène, vers 230, fait de même. En 326, Eusèbe, dans son *Histoire de l'Eglise*, en cite un passage. En 348, Cyrille de Jérusalem (catéchèses, IV, 36) affirmait que les Manichéens avaient écrit cet *Evangile selon Thomas* et il donnait ce conseil aux fidèles : « Que personne ne lise cet ouvrage qui ne provient pas de l'un des apôtres, mais d'un des trois disciples pervers de Manès ».

Au VII^e siècle, le ton haussa, le conseil devint défense de la part du pape Gélase qui condamna tous les apocryphes et en particulier l'Evangile selon Thomas, parce qu'il provenait d'un milieu gnostique.

★

Mais l'Evangile selon Thomas, d'après le manuscrit copte, ne contient que des paroles de Jésus, sans aucun commentaire de Thomas, ce qui, remarquez-le, n'est pas le cas pour Mathieu, Marc, Luc et Jean. Ainsi l'enseignement de Jésus seul fait autorité et les explications, les réflexions, les méditations de Jean, par exemple, sont de second ordre au point de vue spirituel.

Est-ce que nous sommes maintenant en présence des « logia », ou paroles de Jésus qui ont constitué une des sources dans la

composition des synoptiques ? Nous posons le problème.

A première lecture, on reconnaît la manière de s'exprimer de Jésus, ses images coutumières, ses mots inimitables, bref, son style.³

En 1897 déjà, Grenfell-Hunt⁴ avait fait connaître trois fragments de papyrus grecs, très mutilés, et il avait essayé de reconstituer les paroles de Jésus. Or, une comparaison entre ces quelques citations et le nouveau manuscrit découvert en Haute-Egypte montre une complète identité de termes. Exemples :

Manuscrit grec : « Voici les paroles adressées par Jésus le Vivant à Thomas : qui-conque écoutera ces paroles ne goûtera pas la mort ».

Manuscrit copte : « Voici les paroles cachées que Jésus le Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Jude Thomas. Et il a dit : « Celui qui parvient à la compréhension de ces paroles ne goûtera point la mort ».

Manuscrit grec : « Jésus dit : Que celui qui cherche ne cesse pas de chercher jusqu'à ce qu'il trouve, et quand il aura trouvé il se reposera ».

Manuscrit copte : « Jésus dit : Que celui qui cherche ne cesse point de chercher jusqu'à ce qu'il trouve : lorsqu'il trouvera, il sera ému ; et lorsqu'il sera ému, il admirera et il règnera sur l'univers ».

★

Qu'apprenons-nous dans ce manuscrit sur la figure de Thomas ?

Il aurait conservé certaines paroles de Jésus sur son ordre : (14) « Jésus dit à ses disciples : « Comparez-moi et dites-moi à qui je suis semblable ? Simon Pierre lui dit : Tu es semblable à un ange juste. Matthieu lui dit : Tu es semblable à un homme sage et philosophe. Thomas lui

dit : Maître, à qui tu es semblable, pour que je le dise, mon visage ne parvient absolument point à le saisir. Alors Jésus lui dit : Je ne suis point ton Maître ; car tu as bu : tu t'es enivré de la source bouillonnante qui est en moi et que j'ai répandue. Puis il le prit à l'écart et il lui dit trois mots. Et lorsque Thomas revint vers ses compagnons, ils le questionnèrent : Qu'est-ce que Jésus t'a dit ? — Thomas leur répondit : Si je vous dis une seule des paroles qu'il m'a dites, vous prendrez des pierres et me les jetterez, et un feu sortira des pierres et vous consumera. »

D'après les autres paroles de Jésus conservées dans ce manuscrit, on peut interpréter l'image de la source bouillonnante comme étant la réalité de l'Esprit divin. Dans les Synoptiques (Matthieu 16, 13-20 ; Marc 8, 27-30), c'est Pierre qui joue le beau rôle en déclarant : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Si on comprend que le Christ c'est l'Esprit divin en Jésus et que le Fils de Dieu c'est la même expression pour désigner celui qui a reçu l'Esprit, alors la réponse de Jésus s'éclaire : « C'est l'Esprit qui t'a révélé cela ». Thomas, d'abord prudent et agnostique, a aussi été saisi par cette énergie spirituelle et il s'abreuve à la source d'eau vive d'après le témoignage de Jésus.

★

Ces paroles de Jésus sont mises bout à bout, sans plan, avec un numéro d'ordre :

¹ Jean Doresse : « *Evangile selon Thomas, les Paroles de Jésus* » (1959).

² Idem, « *Les Livres des Gnostiques d'Egypte* ». En outre, la présence de sémittismes (expressions d'origine hébraïque) en maints passages d'un aussi riche écrit ajoute à son intérêt. Trop de ces « paroles de Jésus » supposent un substrat hébreu ou araméen pour que la question puisse être éludée, ainsi que l'écrivent MM. A. Guillaumont, H.-Ch. Puech, G. Ouspéy, W. Till et Yassah'Abd Al-Masih, dans leur publication commune : « *L'Evangile selon Thomas* » (Presses Universitaires de France, 1959).

³ Grenfell-Hunt : « *Oxyrynchos Papyri* », London, 1897-1922.

a) beaucoup d'entre elles sont aussi communes aux Synoptiques. Des variantes sont fort intéressantes pour raviver le sens de paroles trop répétées, pour donner du relief à la pensée de Jésus. Le problème des sources reste ouvert ; les Synoptiques ont-ils développé ces paroles, ces Logia, en leur donnant un cadre narratif ? Ou bien, les gnostiques ont-ils résumé les paroles de Jésus telles qu'elles se trouvaient dans les Evangiles, en y ajoutant leurs idées ?

b) Quoi qu'il en soit, les paroles de Jésus, nouvelles pour nous, ont une grande importance.

Nous essaierons de les grouper autour de quatre thèmes qui semblent résumer la prédication de Jésus : la connaissance — le Saint-Esprit — le Royaume de Dieu — la vie intérieure.

I

L'initiation n'est pas d'ordre intellectuel, comme si les savants seuls pouvaient comprendre la pensée de Jésus. N'oublions pas que le terme *gnostique* (*gnosis* = connaissance) est un mot de mépris, comme celui d'hérétique donné par les adversaires cléricaux.

(3) « Lorsque vous vous connaîtrez, alors on vous connaîtra et vous saurez que c'est vous les fils du Père qui est vivant. Mais si vous ne vous connaissez pas, alors vous serez dans le dénuement et c'est vous le dénuement ». Cette connaissance de soi est la découverte de l'Esprit divin en soi.

Encore une autre parole sur ce même sujet :

(19) « Les disciples disent à Jésus : Dis-nous comment notre fin sera. Jésus répondit : Avez-vous donc dévoilé le commencement, pour que vous questionniez sur la fin ? Car là où est le commencement, là

sera la fin. Bienheureux est celui qui atteindra le commencement : il connaîtra la fin, et il ne goûtera point la mort ».

II

Le Saint-Esprit n'est pas souvent désigné sous ce vocable courant de la théologie. Mais il est sous-jacent à toutes les paroles de Jésus. Rien ne se comprend sans lui. C'est bien lui qui nous conduit dans toute la vérité. Une seule fois, nous trouvons ce mot : le Saint-Esprit, quand Jésus parle du péché qui consiste à résister à l'esprit divin :

(49) « Qui a blasphémé contre le Père, on lui pardonnera, et qui a blasphémé contre le Fils, on lui pardonnera, Mais celui qui a blasphémé contre l'Esprit-Saint, on ne lui pardonnera point, ni sur terre, ni dans le ciel » (comparez Matthieu 12, 31-32 ; Luc 12, 8-10 ; Marc 3, 28-29).

Jésus sait que son existence terrestre est limitée ; aussi, il conseille à ses disciples de se placer sous la conduite du Saint-Esprit :

(13) « Les disciples disent à Jésus : nous savons que tu nous quitteras : qui, parmi nous sera le plus grand ? Jésus répond : Là où vous irez, vous vous rendrez vers Jacques le Juste, celui à cause duquel le ciel ainsi que la terre ont été produits ».

Comme il a dit : « Je vous enverrai le Consolateur », il emploie l'expression : « Jacques le Juste ». Il ne s'agit pas d'une personne qui aurait présidé à la création de l'univers, mais bien de l'esprit divin.

Même pensée :

(16) « Quand vous voyez celui qui n'a pas été engendré de la femme, prosternez-vous, visage contre terre, et adorez-le : Celui-ci est votre père ! »

(18) « Je vous donnerai ce que jamais œil n'a vu et ce que jamais oreille n'a entendu, et ce que jamais main n'a atteint, et cela qui n'est jamais monté au cœur de l'homme. »

Nous retrouvons ensuite les images coutumières aux Evangiles : le feu sur la terre qui amène des discordes. Soulignons le mot qui revient souvent : « Vous serez des solitaires ! » Ceux qui vivent de l'esprit connaissent cette expérience. L'image de la source (14, 112), la lumière (29, 38). Une image originale est celle du repos :

(56) « Ses disciples lui dirent : Quel jour le repos de ceux qui sont morts se produira-t-il, et quel jour sera-ce que le monde nouveau viendra ? » Il leur dit : « Ce repos que vous attendez est déjà venu et vous ne l'avez point reconnu. »

III

A côté de toutes les paraboles bien connues et qui sont reproduites dans le manuscrit en question, nous nous bornerons à citer quelques paroles nouvelles.

(2) « Jésus dit : Si ceux qui vous entraînent vous disent : Voici le Royaume est dans le ciel !, alors les oiseaux du ciel y seront avant vous. S'ils vous disent : Il est dans la mer ! alors, les poissons y seront avant vous. Mais le Royaume est au-dedans de vous et il est au-dehors de vous ! »

Cette opposition montre que la source de l'Esprit est en Dieu et que cette puissance peut descendre en nous.

(42) « Ses disciples lui dirent : Quel jour nous apparaîtras-tu, et quel jour te verrons-nous ? Jésus dit : Lorsque vous vous dépouillerez sans que vous ayez honte, que vous ôterez vos vêtements et les déposerez

à vos pieds à la manière des petits enfants, et que vous les piétinerez ! Alors vous deviendrez les fils de Celui qui est vivant et vous n'aurez plus de crainte. »

IV

La vie intérieure est souvent opposée aux pratiques extérieures de la religion : culte, prière, jeûne, aumône. Cependant, le manuscrit rappelle le principe de la solidarité entre ceux qui se comprennent spirituellement :

(35) « Là où deux ou trois sont groupés, je suis avec eux. »

L'amour fraternel est rappelé :

(30) « Aime ton frère comme ton âme : veille sur lui comme sur la prune de ton œil. »

La douceur et la non-violence se retrouvent dans les béatitudes, puis dans ces mots :

(6) « Ne dites point de mensonges. N'amassez pas la haine dans votre cœur, car toutes ces choses sont manifestes à la face du ciel ; rien de ce qui est caché ne manquera d'être révélé et rien de ce qui est dissimulé ne tardera à être publié. »

Enfin cette règle de vie morale :

(15) « Ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera point, mais ce qui sort de votre bouche, c'est cela qui vous souillera ! » (Comparez Matthieu 15, 11).

★

Point besoin de commentaires savants, de polémiques des théologiens autour de ces paroles. Nous leur disons : taisez-vous ! Nous reconnaissons la voix de notre Maître, nous saisissons avec notre sens spirituel sa portée et sa valeur.

Robert Collinet.

L'Essor. L. 2 février 1975
La Chaix de Fonds

L'apôtre Paul et la femme

A la suite de l'article consacré à l'ouvrage d'Emile Gillabert, dans l'Essor de novembre 1974, un abonné genevois nous écrit:

Je ne pense pas que l'attitude de Paul diverge de celle de Jésus en ce qui concerne la femme, pas davantage en ce qui concerne l'ici-bas et l'au-delà.

La parole « Femmes, soyez soumises à vos maris » n'est pas de Paul. Elle est une citation arrachée de son contexte et malheureusement tronquée de I Pierre 3:1.

Voici le verset dans son entier: « Femmes, soyez de même soumises à vos maris, afin que, si quelques-uns n'obéissent point à la parole, ils soient gagnés sans parole par la conduite de leurs femmes... »

Ce n'est pas une soumission parce que la femme serait un être inférieur, mais afin que les désobéissants à la parole (de Dieu) soient gagnés.

Les mots de même renvoient à un contexte plus vaste où la soumission est prêchée à tout le monde parce que c'est le Seigneur Jésus qui en a donné l'exemple. C'est la non-violence.

... Ce matin, je relis encore votre article « Parole de Vie ». Vous y parlez de l'unité du couple. Ignorez-vous que cette parole: « ... Il n'y a plus ni homme, ni femme, car vous êtes un en Jésus-Christ » est de Paul? (Galates 3:28.)

Il me semble qu'il est difficile de dire plus ou moins de mots.

Je vous accorde que l'on trouve dans les épîtres de Paul des paroles qui semblent placer la femme au second rang. Ce sont surtout des exhortations au silence. Interrogé sur ce sujet, le sadou Sundar Sing, sauf erreur, répondit: « Il y en a qui parlent trop! »

Je pense qu'il n'y a pas lieu de chercher plus loin les raisons des exhortations de Paul, et que sa pensée fondamentale est

bien celle exprimée si vigoureusement aux Galates 3:28.

Il est 7 h. du matin. Dans deux heures, je présiderai à Gy un culte. Le sujet de ma prédication est cette parole de Paul: « ... Nous amenons toute pensée captive à l'obéissance de Christ » (II Cor. 10:5).

Il n'y a aucune divergence entre le Christ et celui qui a pu écrire sans mentir: « ... Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi... » (Galates 2:20).

Fred Brocher

La lettre de M. Brocher me donne l'occasion de rappeler brièvement les raisons pour lesquelles j'ai tenu à présenter, dans l'Essor de novembre dernier, l'ouvrage d'Emile Gillabert: « Paroles de Jésus et Pensée orientale » (Editions Métaoia, Marsanne, 26200 Montélimar).

L'auteur de ce livre souligne trois choses que me paraissent capitales:

1° le fait qu'au cœur de l'enseignement de Jésus se trouve la notion du « royaume des cieux », une réalité qui échappe aux définitions logiques (bien qu'elle ne s'oppose pas à la raison) et dont il appartient à chacun de faire personnellement la découverte — une « présence divine » en nous, ici et maintenant, qui est la chose essentielle à réaliser;

2° le fait que l'enseignement de Jésus rejoint la pensée religieuse de l'Orient: il y a des gens que cela laisse indifférents, il y en a d'autres que cela intéresse beaucoup et ces derniers trouveront grand profit à lire l'ouvrage d'Emile Gillabert;

3° le fait que la pensée de Jésus, telle qu'elle s'exprime surtout dans l'Evangile selon Thomas, rompt avec le préjugé de la supériorité masculine. Et, sur ce point, je suis en désaccord avec M. Brocher. S'il est bien vrai que Paul a écrit: « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni

esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme » (de même qu'il a écrit ces mots libérateurs que bien peu de chrétiens ont jamais acceptés de prendre au sérieux: « Tout est permis, mais tout n'édifie pas »); cette déclaration purement théologique n'a guère eu d'effets pratiques et l'enseignement des Eglises, fondé sur celui de Paul avant tout, a bel et bien maintenu la femme en état de soumission — et même de double soumission puisque, tout en étant soumise à son mari, elle devait l'être aussi — comme tout le monde! — aux autorités. Pour sortir de là, une pensée toute nouvelle doit s'exprimer et, pour le faire, trouver des mots nouveaux car « on met le vin nouveau dans des outres neuves ». Ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, en relation avec l'ouvrage d'Emile Gillabert, c'est de constater que l'enseignement de Jésus ne maintient pas l'esprit dans l'ornière du dogme et de la tradition, mais l'encourage à s'en libérer pour découvrir l'essentiel.

E. D.

L'ESSOR

Comité de rédaction

Le Dr Max-Henri Béguin, le pasteur Willy Béguin, René Bovard, André Chédel, Eric Descoudres, Luc Francey, Robert Junod, Mme Marg. Loutan, l'abbé Lugon, Mlle Hélène Monastier, Silvius Rusu.

Secrétariat de rédaction

Mlle Sara Brocher, Abbaye de Presinge
1249 Presinge (GE)

Administration

Mlle F. Baur, Numa-Droz 197, 2300 La Chaix-de-Fonds. Tél. (039) 26 90 56.

Compte de chèques postaux 12-2620 Genève.

L'abonnement annuel: en Suisse, 15 fr.; à l'étranger, 18 fr. suisses; abonnement de soutien: 20 fr.

L'HOMME LIBRE
42 - Saint-Etienne

№ 60.

« **SAINT PAUL** » ou le colosse aux pieds d'argile. Un ouvrage de Emile GILLABERT, préface de Jacques Brosse, postface de Philippe de Suarez. Aux Editions Métanoïa, MARSANNE 26200 MONTELMAR. Un très beau livre sur PAUL, le persécuteur fanatique des premiers chrétiens, et sur lequel repose presque tout le christianisme. « Les exploiters de la misère veulent se charger de notre salut en nous offrant l'asile d'une secte. Les fervents du progrès parlent de lendemains meilleurs. Les faits nous montrent la sagesse et le réalisme de la voie du milieu. Ne pas obéir à des réflexes de peur, ne pas céder à la tentation de fuite en avant, mais se prendre en main. La psychologie, l'histoire et la critique textuelle attestent aujourd'hui que l'Occident chrétien vit depuis deux mille ans sur de graves malentendus. Nous sommes en présence de deux enseignements antagonistes, celui de saint Paul et celui de Jésus, le premier ayant annexé le second. Rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu et à Jésus ce qui lui revient, telle est la tâche que se propose l'Association METANOÏA qui a créé pour atteindre ses objectifs les Editions METANOÏA ». Un ouvrage qui intéresse nos amis de « L'Homme Libre » et du C.E.P.



humanisme

SAINT-PAUL

■ Une psychobiographie de Paul de Tarse, fondateur du christianisme. Appuyé sur une vaste documentation historique, l'auteur démontre, à la lumière de la psychanalyse, que l'Apôtre souffrait d'un conflit œdipien



53

typique, cause première de toutes les déviations qu'il a fait subir à la doctrine du Maître et qui continuent, de nos jours, à la dénaturer. Tout semble établir, en effet, que Saint-Paul a été privé dans son enfance, pour des raisons qu'on ignore, de l'affection sécurisante d'une mère et que ce traumatisme infantile a déterminé une névrose paranoïde. D'où le comportement classique du persécuté persécuteur, constamment en lutte contre des rivaux, réels ou supposés, travestissant l'Évangile au gré de son humeur morbide. Cet Évangile, l'auteur le rétablit dans sa pureté première en le débarrassant des apports pauliniens. Il restitue au Christ sa vérité et sa grandeur.

Qu'il y ait, dans l'œuvre d'Emile Gillibert, une part d'hypothèse, ce n'est pas douteux. Quel historien n'en forge pas ! Mais celle qu'on nous propose est loin d'être gratuite.

F.K.

* *Emile Gillibert — « Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile » (Editions Metanoia).*

24. Jul. 1974

VIENT DE PARAÎTRE

DISQUES

● Aux Editions Barclay, deux disques de 45 t. : Claude Yebal dans « Il faut bien que j'en profite » et « En harmonie » ; et Guil Slavine dans « Nana » et « J'effacerais ta voix » (deux chanteurs qui concourent à la « Rose d'or » 1974).

● Aux Editions Zapa, un 45 t. de Marc Shelley (qui participe à la « Rose d'or »), dans « Toi qui chantaient » et « Seul ».

● Aux Editions « Flèche », un 45 t. de « The Baronet » dans « Le téléphone » et « Crocodile dance », et un autre de « Mimi » dans « Mais surtout attends-moi » et « Tout va bien à la maison ».

ROMANS

● Aux éditions Eurédif (2 bis, rue de la Baume, Paris VIII^e), dans la collection « Toubib », « Les Mercenaires de la Charité », par Antoine Maloroso.

● « L'Empire des Gaules », par Philippe Tournai, aux éditions de La Pensée Universelle. Cet ouvrage retrace la romantique épopée qui n'aurait pas dû finir au charnier d'Alise-la-Sainte, pour peu que les dieux immortels eussent donné la présence sur le génie à la vertu.

GUIDES

● « Tout savoir sur la Bourse », par Jean Goudal, aux Editions Filipacchi, 65, avenue des Champs-Élysées, 75500 Paris, un guide pratique très clair sur le mécanisme de la Bourse.

ESSAI

« Mes aïeux de Saint-Malo », étude historique et psychologique, par Gine Favières, aux Nouvelles Editions Debresse. Ce livre est un livre vrai, qui sent bon la mer, le goémon, le vent du large..., l'histoire d'une famille malouine, incarnant à elle seule l'esprit breton et tout le romantisme du XVIII^e et du XIX^e siècles.

SOCIOLOGIE

● Chez Stock, « La crise », par Siccò Mansholt s'entretenant avec un journaliste, de Janine Delaunay.

Les agriculteurs de toute l'Europe n'ont pas oublié les débats qu'a soulevés entre 1968 et 1972 le rapport Mansholt sur les réformes des structures sociales du monde agricole. Pour la première fois un homme politique parle de projet de société sans croissance économique, de plan, de programme, de bonheur.

TÉLÉVISION

● Chez Solar, « Saint écran », une analyse de la télévision par câble, par Henri Pigeat.

Une nouvelle télévision vient de naître. Acheminée par le câble, elle bouleverse radicalement tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'audiovisuel. Mais, pour cette ère qui commence de l'image omniprésente, saurons-nous maîtriser les possibilités fantastiques des plus récentes techniques ?

PSYCHOBIOGRAPHIE

● « Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile », par Emile Gillabert, aux Editions Métanols, Marsanne, 26200 Montélimar.

Arriver à montrer que saint Paul est un paranoïaque et que depuis bientôt 2000 ans l'Occident chrétien vit sous l'emprise de la pensée d'un mégalomane peut sembler une gageure. C'est pourtant l'entreprise qu'Emile Gillabert a menée à bien dans la psychobiographie aussi fouillée que rigoureuse qu'il nous donne de Paul de Tarse.

CUISINE

Vous connaissez les kits ? Ils sont très à la mode et permettent à partir d'éléments variés mais vendus sous un conditionnement unique de fabriquer les choses les plus diverses, depuis la pizza jusqu'au clavecin !

« Cuisine et vins de France » (1) de juillet vous propose des menus-types et pleins de petits trucs de transport et d'exécution.

(1) « Cuisine et vins de France » (6, avenue du Coq, 75009 Paris) adressera gracieusement un spécimen à tous ceux de nos lecteurs qui en feront la demande en se recommandant de notre journal.

MARIE CLAIRE

MAI 1975

Non, le Christ n'était pas misogyne.

Quatre passages d'un Évangile plus ancien que les Évangiles officiels le prouvent. C'est l'Évangile selon Thomas dont une nouvelle traduction révèle le caractère révolutionnaire. Promotion de la femme, droit à la contraception, réhabilitation de la chair, valorisation de la féminité, on peut, avec nos yeux du 20^{ème} siècle, y lire plusieurs annonces étonnantes. Par Janine Alaux.

ΠΕΤΡΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΠΕΤΡΟΝ
ΜΑΡΙΑΜ ΕΒΟΛΗΝ ΤΗ
ΖΗΝΤΙΟΝ ΜΕΤΑ ΤΗΝ ΠΩΝΗΝ
ΠΕΤΡΟΣ
ΕΙΣ ΤΗΝ ΤΕΛΟΣ ΤΗΣ ΚΑΙΝΗΣ
ΣΚΛΑΣΕΙΝ ΑΛΛΑ ΤΟ ΟΥΤ
ΥΠΑΣΤΑΝ ΤΩ ΠΕΤΡΩ ΟΥ ΠΛΕΟΝ
ΕΣΤΙΝ ΕΝ ΜΩ ΤΗΝ ΟΥΤ
ΣΕΣΤΙΜΕΝ ΙΜ' ΕΣΤΑΝ ΤΟ ΟΥΤ
ΣΗΛΩΚ' ΕΣΤΙΝ ΕΝ ΤΗ ΤΕΡΟΝ ΤΗΝ Ε

Simon Pierre leur dit :
que Mariam sorte de parmi nous
parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie.
Jésus dit :
voici que je l'attirerai
afin de la rendre mâle,

ΠΕΤΡΟΣ
ΕΣΤΙΝ ΤΑΤΑ ΣΑΡΞ ΤΩ ΠΕΣΤΕ ΒΕ ΠΝ
ΟΥ ΠΗΡΕΤΕ
ΕΣΤΙΝ ΠΛΕΟΝ ΕΣΤ ΒΕ ΠΩΜΑ
ΟΥ ΠΗΡΕ ΠΗΡΕΤΕ
ΑΛΛΑ ΤΟ Κ' ΤΡΩ ΠΗΡΕ ΠΛΕΙΣΤΕ
ΠΩΣ ΤΕ ΣΙΝ Ο Β Μ Μ Τ Ρ Η Λ Ο
Λ Ο Υ Ω Ζ Ζ Η Τ Ε Ι Μ Η Τ Ζ Η Κ Ε

Jésus a dit :
si la chair s'est produite à cause de l'esprit,
c'est une merveille ;
mais si l'esprit s'est produit à cause du corps,
c'est une merveille de merveille.

Non, le Christ n'était pas misogyne.

(Suite de la p. 187) nécessité de ne pas procréer aveuglément.

Le quatrième (à droite) donne à Salomé la clef de la connaissance, et elle comprend. Elle se déclare disciple à part entière, prête à recevoir l'initiation et capable d'assumer ce que l'on attend d'elle. Au moment où l'Église bouge et manifeste sa vitalité par une augmentation de vocations sacerdotales de 30% en 1974, ces écrits transmis par Thomas contribueront peut-être à en chasser la vieille tradition de méfiance envers les femmes.

Philippe de Suarez (ci-dessous) qui nous livre ces paroles de Thomas écrites au II^e siècle de notre ère a 42 ans. Il n'est ni un illuminé, ni un charlatan, ni un naïf.

En 1963, il a quitté le monde des affaires familiales et décidé de s'occuper de l'essentiel qu'il nomme avec

pudeur « ses jardins secrets ».

La culture de ses jardins l'a conduit par les sentiers du Zen, au Japon dans un monastère et par d'autres voies droit au manuscrit de Thomas.

Ce texte avait été traduit en 1959 mais le traducteur avait buté sur des manques et livré un texte qui paraissait suivre docilement ceux des cano- niques.

Or, en 1965, lors de l'édition confron- tée des quatre Évangiles (Ed. du Cerf), M. Boismard, mentionnant les textes de Thomas, écrivait : « Ils semblent nous permettre d'atteindre une forme de la tradition évangélique antérieure à la rédaction des Évangiles cano- niques. Le témoignage de Thomas serait alors très important pour re- constituer l'histoire de la transmission des paroles du Christ. »

Donc, si véritablement les paroles de Thomas étaient antérieures aux

réécrits des canoniques, il est douteux que certaines influences de Paul, sa défiance vis-à-vis de la chair et des femmes, aient pu y laisser des traces.

Pour en avoir le cœur net, Philippe de Suarez apprend le copte, recherche en Angleterre, en Hollande et ailleurs des dictionnaires, livres, documents et effectue en deux ans une nouvelle traduction.

Il rencontre Emile Gillibert, son voisin dans la Drôme, auteur d'un manuscrit : « Saint Paul, ou le colosse aux pieds d'argile » et qui travaille à un essai sur « Jésus et la pensée orientale ».

La rencontre est fructueuse les deux hommes fondent les Éditions Métañoia (du grec, changement de mentalité), publient les trois livres et commencent à faire face aussi bien aux réactions scandalisées des tradi- tionnalistes qu'aux élans de ceux

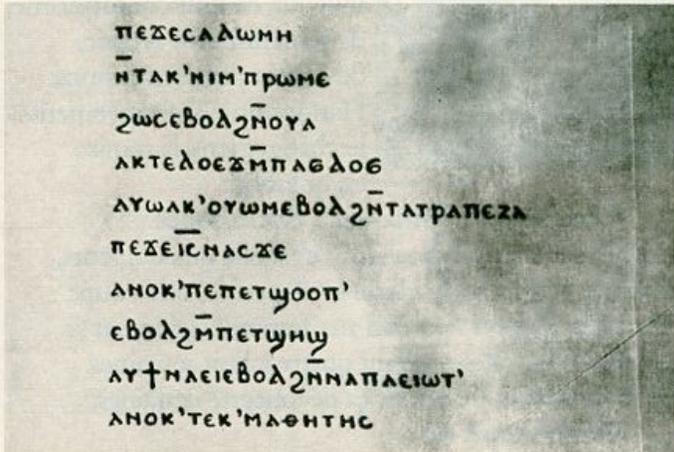
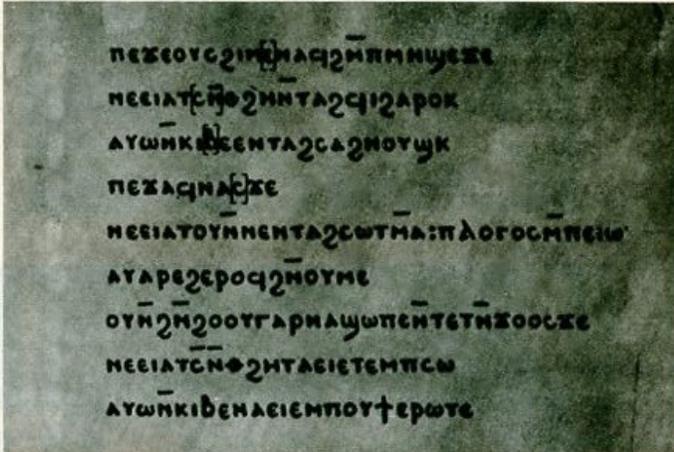
qui ont découvert à travers leurs ouvrages un nouvel esprit.

Nous avons demandé au traducteur de Thomas d'expliquer l'importance de ce cinquième Évangile.

— *Qui est ce Thomas? Pour les chré- tiens, Thomas est l'apôtre qui doute, le sceptique, qui demande à voir et à toucher. Les Évangiles canoniques nous disent qu'il le fit...*

— Peut-être ce Thomas est-il le même... il est possible d'en douter. Le texte que j'ai traduit avait été recopié par des moines et enfoui sous d'autres textes de moindre intérêt.

Il commence par ces mots « Voici les paroles cachées que Jésus le Vi- vant a dites et qu'a transcrites Didyme- Judas-Thomas ». Didyme et Thomas signifient jumeau respectivement en grec et en araméen. Thomas est-il Judas? Je ne me permettrai pas en- core de trancher mais nous —>



Une femme dans la foule lui dit :
bienheureux le ventre qui t'a porté
et les seins qui t'ont nourri!

Il lui dit :

bienheureuses celles qui ont entendu la Parole du Père

Salomé dit :

qui es-tu, homme?

Est-ce en tant qu'issu de l'Un

que tu es monté sur mon lit,

et que tu as mangé à ma table?

ΗΣΙΔΤΕ ΦΩΖΗΝΤΑ ΖΩΑ ΖΑΡΟΚ
 ΛΥΩΝ ΚΙ ΒΕΝΤΑ ΖΣΑ ΖΗΟΥ ΨΚ
 ΠΕΣΑ ΣΗ ΜΑΡΤΕ
 ΗΣΙΑ ΤΟΥ ΗΝΕΝΤΑ ΖΣΩΤΗ ΜΑ: ΠΛΟΓΟΣ Η ΠΕΙΩ
 ΛΥΑΡΕ ΖΕΡΟ Φ ΖΗΟΥ ΜΕ
 ΟΥ Η ΖΗ ΖΟΟΤ ΓΑΡ Η ΨΩ ΠΕ Η ΤΕ ΤΗ ΣΟΟΣ ΧΕ
 ΗΣΙΑ ΤΣ Ν Φ ΖΗΤΑ ΒΙ ΕΤ Μ Π Σ Ψ
 ΛΥΩ Η ΚΙ ΒΕΝ ΛΕΙ Ε Μ ΠΟΥ Τ ΕΡΩ Τ Ε

Η Τ Α Κ ' Η Μ ' Π Ρ Ω Μ Ε
 Ζ Ω Σ Β Ο Λ Ζ Η Ο Υ Λ
 Α Κ Τ Ε Λ Ο Ε Ξ Η Π Λ Ο Β Ο Β
 Λ Υ Ω Λ Κ ' Ο Υ Ω Μ Ε Β Ο Λ Ζ Η Τ Α Τ Ρ Α Π Ε Σ Ζ Α
 Π Ε Ζ Ε Ι Σ Η Σ Χ Ε
 Α Ν Ο Κ ' Π Ε Π Ε Τ Ψ Ο Ο Π '
 Ε Β Ο Λ Ζ Η Π Ε Τ Ψ Η Ψ
 Λ Υ Τ Η Λ Ε Ι Ε Β Ο Λ Ζ Η Η Α Π Λ Α Σ Ι Ω Τ '
 Α Ν Ο Κ ' Τ Ε Κ ' Μ Λ Θ Η Τ Η Σ

Une femme dans la foule lui dit :
 bienheureux le ventre qui t'a porté
 et les seins qui t'ont nourri!

Il lui dit :
 bienheureuses celles qui ont entendu le Verbe du Père
 l'ont observé en Vérité!
 Car il y aura des jours où vous direz :
 bienheureux le ventre qui n'a pas conçu
 et les seins qui n'ont pas donné de lait.

Salomé dit :
 qui es-tu, homme?
 Est-ce en tant qu'issu de l'Un
 que tu es monté sur mon lit,
 et que tu as mangé à ma table?
 Jésus lui dit :
 je suis celui qui est,
 issu de celui qui est égal ;
 il m'a été donné ce qui vient de mon Père.
 — Je suis ta disciple.

L'homme qui re-traduit l'Évangile
 de Thomas explique « Ces paroles
 de Jésus paraissent d'une impor-
 tance capitale pour les femmes. Elles
 s'élèvent contre le mépris catégorique
 qu'on leur vouait à l'époque. J'ignorais,
 en les traduisant, qu'elles paraîtraient
 au cours de l'Année de la Femme... ».



Non, le Christ n'était pas misogyne.

(Suite de la page 189) sommes nombreux à nous être interrogés sur ce Judas-Thomas.

Dans l'Évangile canonique selon Jean, il nous apparaît que Jean rend à Thomas la première place celle du disciple que Jésus aimait.

Jean conclut son Évangile de la façon suivante (Jn., 21, 20, 24) : « Pierre s'étant retourné aperçoit le disciple que Jésus aimait et qui suivait celui qui, durant le repas, s'était penché sur sa poitrine et avait dit : Seigneur quel est celui qui te transmet (qui livre ton enseignement à la postérité) ? C'est ce disciple (Didyme) qui témoigne de ces choses et qui les a transcrites et nous savons que véridique est son témoignage. »

Le verbe grec de la fin du verset 20 signifie succéder, transmettre, livrer à la postérité. Il a généralement été rendu par « trahir », « livrer ».

On comprend mieux la réaction de chacun des disciples lors de la Cène, quand ils demandent : « Est-ce moi ? » Sinon cette interrogation qui rend perplexes les commentateurs signifierait que les disciples s'offrent à jouer les traîtres, ce qui apparemment serait paradoxal.

— *Comment expliquez-vous la durée de ce malentendu ?*

— Par cette technique journalistique que vous appelez le « rewriting ». Il y a des journalistes qui écrivent à partir d'événements que d'autres ont vus et leur ont racontés. Ainsi les termes écoutés sont parfois déformés, interprétés.

Ensuite les autres recopient les déviations. Officiellement l'Église a refusé de considérer les écrits autres que ceux qu'elle a retenus. Il a fallu dans un premier temps que l'exégèse indépendante (l'étude des textes) révèle les documents qui avaient été volontairement ignorés.

— *Comment pouvez-vous affirmer que l'Évangile « livré » par Judas-Thomas est de première main ?*

Par une série de faits qui prouvent que cet Évangile circulait comme base de connaissance. Ainsi Paul, qui n'avait pas rencontré le Christ, devait l'avoir sous les yeux comme documentation. Il y fait souvent référence dans ses lettres. Il cite des phrases entières de Thomas qui ne figurent pas dans les canoniques.

Cela permet évidemment de dater le texte transcrit par Thomas, les lettres de Paul ayant été écrites peu de temps après la mort de Jésus.

Et puis, il y a une cohérence interne dans ce texte.

Or, et d'autres personnes que nous y ont été sensibles, s'il y avait eu cinq minutes d'écart entre la parole et la retranscription, on pourrait déceler de petits flottements.

Ceux-ci seraient plus importants s'il y avait eu un jour, encore plus un an, voire dix, vingt, trente ans.

Or, pas un instant il n'y a de flottement. Tout se tient, se répond et s'éclaire suivant une structure absolument cohérente.

Tout cela fait que pour nous, après nous être imprégnés de ce texte pendant quatre ans, nous pouvons soutenir la thèse que c'est Jésus qui a dicté

ses paroles.

— *Pour vous, Thomas a pris sous la dictée directe de Jésus ?*

— Oui.

— *Comment expliquez-vous que ce texte s'arrête brusquement et ne fasse pas mention de ce que fut l'histoire de Jésus ?*

— Parce que l'essentiel du message est ici. Vous connaissez la phrase : « Au commencement était le Verbe. » Eh bien, le verbe est la source de ces 114 paroles.

— *Vous avez évoqué saint Paul utilisant dans ses lettres les paroles transcrites par Thomas. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'a guère retenu l'esprit des paroles qui s'adressent aux femmes...*

— Evidemment, la misogynie de Paul est notoire et les femmes ne lui pardonnent pas de leur avoir interdit de parler à l'Église, de montrer leurs cheveux et autres balivernes qui sont révélatrices de la grande peur « paullienne », celle de la chair.

On s'en aperçoit à la manière dont il tronque certaines paroles.

Ainsi cette parole transcrite par Thomas : « Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que la main n'a pas touché et ce qui n'est pas montré au cœur de l'homme... » est devenue dans une lettre de Paul aux Corinthiens : « Comme il est écrit, nous annonçons ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas montré au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime... »

Voilà bien le coup de patte de Paul. Il a fait sauter ce qui a trait à la chair et « ce que la main n'a pas touché » a disparu.

Pour comprendre Paul il faut plonger à l'aide de la psychanalyse dans les profondeurs. Émile Gillibert l'a fait. C'est pourquoi son livre porte le beau titre de « Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile ».

Heureusement, le colosse n'a pas réécrit l'Évangile de Thomas et les paroles consacrées aux femmes restent un son nouveau pour nous.

La première, qui est en fait la dernière du livre, me paraît d'une importance capitale pour les femmes. Je dois dire qu'en la traduisant j'ignorais dans mon Ardèche qu'il y aurait une année de la Femme. Il faut croire qu'elle vient en son temps.

Simon-Pierre, à l'image des Juifs de l'époque, témoigne d'un mépris catégorique pour les femmes :

« Que Mariam sorte de parmi nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie... », tout simplement. Et Jésus qui tout au long du livre s'efforce de dissiper le malentendu et de redresser une situation déjà fort compromise dans le judaïsme, répond

« Voici que je l'attirerai afin de la rendre mâle. Pour qu'elle devienne aussi esprit vivant. Semblable à vous mâles, car toute femme qui se fera mâle entrera dans le royaume des cieux. »

— *Ne pensez-vous pas que certains esprits vont voir dans cette phrase, soit un constat de l'infériorité des femmes, soit une promesse seule- →*

Non, le Christ n'était pas misogyne.

(Suite de la page 192) *ment tenue après la mort, quand la femme sera délivrée de son enveloppe et ne sera plus qu'un esprit?*

— « Voici que je l'attirerai. » Pour moi, c'est le mot clef. Il signifie à la fois qu'après avoir fustigé les disciples hommes, il termine par une note d'espoir... Vous hommes qui n'avez rien compris, voici que j'en appellerai aux femmes, et qu'elles comprendront.

Qu'on ne vienne pas nous parler du sexe des anges dans cette osmose masculin-féminin.

Cet esprit mâle qui animera la femme doit s'entendre sur le plan de l'entité propre de l'homme et de la femme; de leur propre spécificité. Nous-mêmes, ne sommes-nous pas symboles de ce masculin-féminin. Une femme n'a-t-elle pas, plus ou moins avant la naissance 48 % de masculin et 52 % de féminin...

Au commencement, nous sommes « un » n'est-ce pas? Un comme les deux yeux d'un même regard. Le développement de l'être se fait par une différenciation toujours plus grande, mais lorsque cet être s'est bien affirmé, il doit retourner à son principe, se récupérer dans sa totalité.

Pensez qu'à l'époque où ces paroles ont été formulées, la femme était écartée de cette possibilité d'accomplissement. Autrement dit, la moitié de l'humanité était considérée comme un sous-produit de l'espèce humaine.

Par cette parole Jésus lui offre une réhabilitation magistrale, d'autant plus magistrale que cette réhabilitation est adressée aussi bien à l'homme qu'à la femme. Il faut faire le mâle et le féminin en un seul. C'est à ce moment là que nous prendrons possession du royaume.

— Certains pères de l'Eglise ont exprimé leurs réticences devant cet évangile de Thomas. Ils le rangent dans les écrits « gnostiques »... Que répondez-vous?

— Il en est du terme GNOSE ce qu'il en est d'apocryphe. On en a faussé le sens.

La gnose est un mot venu du grec qui signifie connaissance. Sous prétexte que l'Eglise des premiers temps voulait se structurer, et avec quelle fermeté, autour des évangiles canoniques, tous les autres écrits ne se situant pas exactement dans la ligne officielle ont été chassés, détruits et condamnés pêle-mêle sous le terme générique d'écrits gnostiques.

Et toujours selon le principe de déviation des mots, gnose est devenu dans l'esprit des gens synonyme d'écrits farfelus fondés sur un dualisme outrancier de l'âme et du corps. Pourquoi traiter le texte de Thomas de « gnostique »...? C'est tout le contraire. Écoutez la parole suivante : « Si la chair s'est produite à cause de l'esprit, c'est une merveille, mais si l'esprit s'est produit à cause du corps, c'est une merveille de merveille. Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté? »

La voilà bien la réhabilitation magnifique du corps.

Jésus veut montrer que le corps est,

pour employer un mot un peu savant, l'épiphane du divin, c'est-à-dire sa manifestation.

Et voyez-vous, en une ligne vous retrouvez l'essence d'une certaine pensée orientale. Vous avez tout le ZA-ZEN qui est la méditation assise (voir dans ce numéro p. 61) et toutes les « ascèses », toutes les disciplines et gymnastiques, enfin, disons tous les exercices du hathayoga « Si l'esprit se produit avec le corps, à cause du corps. »

Par exemple, quand j'étais au Japon, la vie du monastère se déroulait autour de cette ligne-là.

La simple assise corporelle était considérée comme très importante.

Cependant il existe une autre école Zen au Japon actuellement très vivante. Ses adeptes accompagnent la posture assise par ce qu'ils appellent un « Ko-Han ». C'est-à-dire une proposition irrationnelle sur laquelle on médite des jours et des jours.

Et je ne peux m'empêcher d'établir une relation entre ces Ko-Han et certaines paroles cachées, à découvrir et à résoudre avec son esprit et son corps, qui sont dans Thomas.

— On vous a reproché d'attirer Jésus vers les philosophies orientales; d'ailleurs, lorsque vous parlez de lui, vous dites toujours Jésus et non le Christ.

— Laissons le Christ à l'histoire, voulez-vous? Le christianisme a mis l'accent sur la doctrine paulinienne de la prise en charge, puisque nous sommes rachetés par le sang du Christ mort.

Tandis que, dans Thomas, Jésus met l'accent sur la vie. Il est du reste appelé « Jésus le Vivant ». Il insiste sur la recherche personnelle, solitaire et vivante.

Cherchant à percevoir la vérité, on s'aperçoit finalement que ce n'est pas nous qui la découvrons mais elle qui vient à nous. La recherche consiste donc à atteindre la transparence pour la percevoir. Comment ne pas penser au soufisme où l'on dit : « L'homme est le regard dans lequel Dieu se contemple. »

Les Juifs ont refusé l'enseignement de Jésus. Ils n'ont pas reconnu en Jésus le Messie tel que les prophètes l'avaient dépeint.

Je pense que les chrétiens, on devrait dire judéo-chrétiens, ont voulu récupérer Jésus en lui faisant réaliser ce qu'avaient dit les prophètes.

Dans Thomas, il s'en défend. Ses disciples lui disent « 24 prophètes ont parlé en Israël et tous se sont exprimés par toi. »

Il répond : « Vous avez rejeté celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts. » Or Jésus refuse d'être la pièce neuve sur un vieux tissu, le vin nouveau dans la vieille outre. C'est un homme neuf.

Les chrétiens pensent toujours que le Christ reviendra au son des trompettes dans un bouleversement apocalyptique; or, nous sommes dans les temps de l'Apocalypse. Jésus revient mais d'une façon déroutante pour ceux qui attendent un événement extérieur. Il est là, en Égypte, entre ces papyrus d'écrits gnostiques. Ceux qui veulent méconnaître cet →

Non, le Christ n'était pas misogyne.

(Suite de la page 194) événement ressemblent aux Pharisiens que Jésus stigmatise dans l'Évangile selon Thomas. Ils cachent les clefs de la connaissance et empêchent les autres d'entrer...

Lisez Luc, lui aussi parle des légistes : « Malheur à vous, les légistes!... »

Moi je pense que ce sont eux ces chrétiens pharisiens légistes qui nous empêchent, en cachant les clefs de la connaissance de nous abreuver aux vraies paroles.

— *Vous ne craignez pas de vous faire traiter de faux prophète?*

— Peut-on l'être en livrant un texte où il est dit que le Royaume est une réalité intérieure et extérieure en même temps, qui vous est donnée dès maintenant si vous avez les dispositions d'accueil requises.

— *Salomé est-elle en disposition d'accueil lorsqu'elle dit : « Qui es-tu homme? Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit et que tu as mangé à ma table? »*

— Jésus lui répond : « Je suis celui qui est issu de celui qui est égal. Il m'a été donné ce qui vient de mon Père. » Je suis ta disciple, dit Salomé.

Je peux vous assurer, et on ne peut me contredire, que le terme est bien « lit », et non pas le banc sur lequel on s'allonge à la romaine. C'est la couche.

Beaucoup se récrieront, parce qu'on ne peut imaginer Jésus rejoignant Salomé dans un lit. L'image est insoutenable après des millénaires d'ostracisme et de tabous sexuels.

D'ailleurs, l'interprétation est laissée à chacun. Vous pouvez simplement penser que Jésus, semi nomade, arrivant fourbu chez des amis avait besoin de se reposer.

Salomé lui a cédé sa couche. Et ceux qui sont choqués ont diablement envie de l'être n'est-ce pas?

De toute façon, l'important vient ensuite : Salomé va poser la question avec toute son intuition et son acuité féminine créant la minute de vérité. « Qui es-tu homme? » Jésus homme dans toute l'acception du terme va devoir s'expliquer.

Et il le fait : il lui donne en quelque sorte ses lettres de créance.

« Je peux être ton maître, ton initiateur. Fais-moi confiance. »

Alors, comme un coup de foudre surgit la révélation qui motive l'adhésion inconditionnelle. Salomé dit avec dignité : « Je suis ta disciple. » A partir de cette minute, qui décide du sort de la moitié du genre humain, le message cesse d'être une affaire d'homme

— Jésus considère que Salomé est réellement sa disciple — C'est à elle qu'il donne la clef majeure car il n'y a plus en elle obstacle à la transparence « quand le disciple est désert, il est rempli de lumière. »

Il lui enseigne la disponibilité, l'ouverture, et lui donne le sens de la réalisation, sur tous les plans, pas seulement sur le plan charnel, sur le plan du couple (faire le deux en un), et sur le plan spirituel, où lui, issu de « l'Un » lui apporte la complémentarité qui l'illuminera. Salomé rayonne de la lumière du Maître : elle est unifiée par

celui qui est issu de l'Un — la dualité Action — Contemplation n'existe plus. Ici le prosélytisme n'est plus de mise.

« Il y a de la lumière en dedans d'un être lumineux et il illumine le monde entier... » L'efficacité de l'être lumineux est alors plus grande que celle de tous les hommes d'action réunis, ceux-ci n'ont du reste réussi qu'à malmener la planète.

Et là, on sent la vanité du missionarisme, de son esprit de conquête. Nous rejoignons la parapsychologie diront certains. Pourquoi pas? On aurait tort de la nier. Les êtres bénéfiques émettent des ondes bénéfiques qui font du bien, non seulement à l'interlocuteur proche, mais à des êtres à des kilomètres d'ici.

Dans l'Évangile selon Thomas les paroles sont nombreuses qui mettent l'accent sur la recherche intérieure, cette course en solitaire qui vous met en harmonie avec le monde et qui n'a rien de comparable avec l'aventure collective qui s'effiloche stérilement.

— *Et où est passé le « Aimez-vous les uns les autres »?*

— Thomas transcrit : « Aime ton frère »... Oui, ton frère choisi, élu par toi. Mais, il faut en convenir, Jésus semble en effet avoir ressenti tous les pièges que comportait le mot amour j'aime ma patrie, j'aime les carottes, ces pièges du « dieu Amour » qui ont justifié des conquêtes et des massacres sans nombre.

Ici, l'amour est précisé : aime ton frère, aime celui que tu choisis et « veille sur lui comme sur la prunelle de ton œil ». Ce mot frère est très beau. C'est l'être unique. Une femme peut être mon frère.

— *On n'en est pas encore à dire qu'un homme peut être ma sœur. Mais puisque Thomas n'a pas gommé les femmes de l'Évangile, verriez-vous une habilitation de la contraception dans ce passage : « Bienheureux le ventre qui n'a pas conçu, et les seins qui n'ont pas donné de lait... »*

— Mais sans doute. Jésus répond à la femme de la foule qui l'a interpellé : « Bienheureux le ventre qui t'a porté, et les seins qui t'ont nourri. »

Jésus dévoile à cette femme les dangers du règne de la quantité en annonçant les menaces de la croissance démographique et il invite les femmes à entendre la voix qui vient du plus profond d'elles-mêmes. Il prend le contre-pied des injonctions de Moïse :

« Soyez féconds, multipliez, pullulez sur la terre, et la dominez. » (Genèse, 9, 7).

Cette mise en garde de Jésus rejoint celle des ethnologues et des écologistes. Konrad Lorenz, Prix Nobel 1973, n'a pas hésité à proclamer que la surpopulation était le premier péché capital de notre civilisation.

Les écologistes n'affirment-ils pas que la population terrestre ne devrait pas dépasser un milliard cinq cents millions d'individus, pour que le monde végétal, le monde animal et le monde des humains soient en bon équilibre.

Il y a, répondant, prolongeant et expliquant cette parole capitale, une autre phrase et ce sera la dernière que je voudrais citer : (Suite page 200)

Non, le Christ n'était pas misogyne.

(Suite de la page 196) « Ma mère m'a engendré, mais ma véritable Mère m'a donné la vie. »

Au rythme où on l'épuise, la Mère Nature aura du mal bientôt à donner la vie et, si le logion 114 termine l'Évangile sur l'espoir fondé sur les femmes, c'est parce qu'elles ont, dans leur royaume intérieur, la vocation de

sauver la vraie nature, celle qui donne la vie, comme elles.

Quoi qu'en pensent les Simon-Pierre, elles sont la vie même. Et c'est en cela que l'Évangile selon Thomas « annonce » l'ère nouvelle de la femme et par elle, celle du monde de demain.

Interview de Janine Alaux.

Les mystiques de la prière

(Suite de la page 148)

Jeudi 20 h 30. Un soir comme les autres, à la crypte de l'église St-Sulpice. Réunion de prière du Renouveau. L'assemblée ? 300 personnes de tous âges. Autant d'hommes que de femmes, des très jeunes, des moins jeunes et deux barbes blanches. Signe particulier : il n'y a pas d'enfants mais trois très jeunes guitaristes au premier rang.

Florence prend la parole : « Frères et Sœurs, nous sommes réunis et Dieu nous parle, et Dieu nous écoute ». Elle répète plusieurs fois la même phrase de façon différente. L'assistance se met alors à chanter en français les bras levés en semi-extension.

Quand le chant s'arrête, une voix s'élève : « Seigneur, merci de chercher mon regard... » Les chants reprennent à nouveau. Tantôt une voix récite trois ou quatre phrases extraites de la Bible, tantôt une autre demande que l'on prie pour un jeune homme de 19 ans qui s'est suicidé la veille. Là, le silence devient dense, la voix s'étrangle.

Les prières montent et, tout d'un coup, le ton change, le murmure devient bourdonnement aigu. Etrange musique. Par instants on croirait le bruissement d'éléments métalliques agités par le vent, à d'autres cela ressemblerait aux vrombissements des pylones téléphoniques en bois. Sons ou paroles ? C'est difficile à dire... Certains ont même reconnu dans ce phénomène le plainchant du Moyen Age. Près de moi, et donc, hors du vrombissement qui a surgi à l'autre extrémité de la crypte, un homme tranquille, la quarantaine posée, costume trois pièces et lunettes de cadre, articule calmement les paroles inintelligibles bourrées de A et de consonnes.

Brusquement, sans un signe apparent, le silence revient. Profond. Une voix s'élève pour remercier Dieu d'avoir parlé. L'assistance debout, se prend les mains, les dresse et chante « Notre Père » et Marana Tha (le seigneur vient en Araméen). Il y aura ensuite une messe avec célébration eucharistique. Seule différence avec la messe de l'étage au-dessus, l'appellation « Frères et Sœurs » remplace le classique « Mes très chers Frères ». La communion est donnée sous les deux espèces. Pain et Vin. Après la messe un petit groupe de dix personnes se réunira dans une pièce et priera longuement avec ferveur, avec une intention précise.

« Pourquoi j'y vais tous les jeudis ? m'a dit une fidèle... Parce que ça me fait du bien. Je perdais pied. Je me sentais dans un état d'angoisse douloureux. La première fois où j'ai entendu ma voisine demander que l'on prie pour moi, j'ai éclaté en sanglots. »

« Pendant plusieurs séances je ne savais que pleurer... 6 mois après : je vais mieux. Si je n'arrive toujours pas à prier comme eux à haute voix, je ne m'étonne plus en les entendant. Ce que j'ai appris grâce à eux ? Accepter. Une fois par semaine, je me sens portée... Par quoi ? Je ne sais pas ! Leur foi est si forte et si simplette, bref très loin de ma tiédeur

et de mon scepticisme. Et pourtant, c'est vrai, je me sens mieux avec eux. Quand je rate un jeudi, il me manque vraiment quelque chose. »

Mais d'où vient ce Renouveau ? Pourquoi, comment se manifeste cet Esprit Saint révélateur ou dispensateur de dons ?

Le Renouveau Charismatique est apparu en France il y a cinq ans. A la base de ce Renouveau : l'expérience de la Pentecôte. Ainsi qu'il est dit dans les Actes des Apôtres : « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous » (Act. 8). Forts de cette présence, les apôtres doués du don des langues partirent annoncer l'Evangile, etc.

On a vu ces dons de l'Esprit Saint (Charismata) se manifester spectaculairement au début du siècle. C'était à Topeka (USA) où des miracles eurent lieu, où l'on entendit des personnes parler spontanément et inconsciemment en langues étrangères. Depuis, ces dons ne cessent de s'exprimer dans tous les pays.

Ce courant de Renouveau est considéré par beaucoup comme une chance pour l'Eglise. C'est ce qu'a dit Paul VI en accueillant les 10 000 congressistes venus de 60 pays différents en 1975.

Quels sont ces dons ? Prophétie, guérison et glossolalie (le parler en langues étrangères). Certains disent avoir reconnu dans ce parler l'araméen, le sanskrit, d'autres des dialectes contemporains du Christ. Le parleur lui-même ignore ce qu'il dit.

A Rome en 1975 au cours d'une messe célébrée par le Pape Paul VI ce phénomène de glossolalie se manifeste au moment de l'élévation. Quand le dominicain Francis Mac Nutt (six pieds 4 pouces : presque 2 mètres) quitte l'Eglise, une femme l'arrête. C'est une ancienne danseuse qui après un accident peut à peine marcher. Elle supplie le père de prier pour elle. Il accepte et lui impose les mains. Elle sent d'abord une intense souffrance puis un soulagement. Elle pleure. Elle se sent guérie, elle l'est.

Contrairement à ce que beaucoup pensent, l'Eglise est d'une grande discrétion sur ces guérisons que certains appellent miracles. Elle préfère mettre l'accent sur ce « courant » porteur de Paix, plutôt que « sur des phénomènes spectaculaires mais secondaires ».

A noter à la fois l'œcuménisme de ce « courant », les dons se manifestent chez toutes les confessions chrétiennes, mais également chez ceux qui n'ont pas encore rencontré le Christ.

Comme le dit Jacky Parmentier, ancien professeur de yoga qui dirige les 600 membres de la communauté de la Sainte-Croix à Grenoble : « Avant, il fallait être moine, religieux ou prêtre pour être un chrétien parfait. Maintenant Dieu nous offre un autre chemin à l'intérieur de nos communautés. »

Ces communautés sont de plus en plus nombreuses. Outre, la Sainte-Croix de Grenoble, se sont ouvertes la « Communauté du Chemin-Neuf, à Lyon (il y a quatre ans), la Théophanie à Montpellier, la Fraternité de

→

DIEU

(Suite de la page 95)

Jésus à Paris ». Ajoutons, protestantes à l'origine, la communauté de Charmes, de Gagnières et celle de la Porte Ouverte à Mâcon. Enfin le centre Emmanuel à Paris coordonne l'activité de beaucoup de groupes.

Le propre de ces « Renouveau » est de rester fidèles à leurs églises respectives. Ils ne veulent absolument pas s'en détacher. « Nous ne sommes pas un mouvement, il n'y a pas de fondateur. Nous sommes un courant, celui d'une « grâce » qui vient réveiller une force divine plus ou moins endormie en nous. » On compte en France plus de 100 000 membres.

Au Canada, en juin dernier, plus de 60 000 se rassemblèrent au stade de Montréal.

En URSS, ils seraient 500 000 qui invoquent les accords d'Helsinki pour émigrer.

D'après Jean Krauze (agence France-Presse), les premiers documents qu'ils avaient essayé de transmettre il y a 10 ans à l'ONU pour expliquer leur situation difficile auraient été saisis par le KGB et les responsables condamnés à des peines de prison.

La « Maison des Prières » installée dans un appartement privé aurait été détruite à coups de hache.

Les voyageurs de la Bible

(Suite de la page 149)

ces grandes réunions, pour poursuivre les réflexions en comité réduit (les grandes réunions réunissent jusqu'à 200 personnes).

A Angoulême, les rencontres de formation biblique sont mensuelles.

A Lyon, le Centre St-Dominique organise des stages d'hiver (11 semaines) et publie des cahiers pour l'initiation théologique à distance. A Tulle des « ateliers » se sont constitués pour travailler sur la Bible et saint Paul. Et puis, il y a les solitaires qui poursuivent dans leur coin leurs recherches bibliques, tel ce « Jean-François », mystérieux chercheur s'abritant derrière un pseudonyme masculin, auteur de la Genèse à l'Apocalypse (Ed. La Table ronde). Etre femme et non religieuse, c'était un défi à la voie officielle. Mieux valait se cacher. Ce qu'elle a trouvé dans la Bible ? Non seulement une cohérence symbolique mais aussi un guide de vie « intelligent ». Comme le dit Marie-Thérèse Voisin : « Pourquoi nous les chrétiens ne ferions-nous pas notre Révolution Culturelle pour mettre nos connaissances religieuses au niveau de nos connaissances profanes ». Après tout, ceux que l'on cite habituellement comme des Pères de l'Eglise n'étaient pas « clercs » du tout quand ils ont « publié » leurs commentaires. Ainsi ce vieux Gaulois de Claudien Mamert au IV^e siècle, et même le fameux Père Origène qui n'avait pas reçu la tonsure quand il commença à commenter les Ecritures.

Quant à Clément d'Alexandrie que l'on cite toujours en référence pour la misogynie de l'Eglise : « Toute femme devrait être accablée de honte à la pensée qu'elle est femme... eh bien, il n'avait pas reçu la cléricature ! On comprend pourquoi certains pensent qu'il est intellectuellement sain de reprendre à la lettre les Ecritures et de « juger par soi-même » (Luc XII 7) à la source.

D'autres chercheurs se regroupent autour d'un texte copte, l'évangile de Thomas, 114 paroles (logia) de Jésus, découvertes, en 1945, dans les sables de Haute-Egypte.

A la suite d'une nouvelle traduction parue il y a 4 ans, des lecteurs passionnés se sont regroupés et une association a été créée « Metanoïa » (changement de mentalité). Dans des cahiers publiés tous les trois mois, les associés confrontent leurs expériences, leur intelligence des « logia » et leur recher-

che. Une fois par an, les metanoïas se réunissent à Marsanne, chez Emile Gillibert. Directeur des Cahiers (auteur également de « Jésus et la pensée orientale » et « Moïse le phénomène Judéo-Christien »).

Pendant une dizaine de jours ils vont approfondir le sens d'un (ou plusieurs) logion dans un climat de recherche studieuse et détendue...

Emile Gillibert très patriarcale, ancien berger, directeur d'édition, écrivain, vit aujourd'hui en famille dans la Drôme et se défend comme un diable de jouer un instant le Gourou ou même le Maître. « Je suis un aîné, c'est tout. »

Il veille à ce que ces réunions d'été ne versent ni dans l'intellect desséchant ni dans le psychodrame de groupe. « Notre démarche est vitale, dit-il, ce texte nous indique la voie de Jésus-le-vivant. Avec cet évangile, il ne s'agit plus de se faire prendre en charge en vue d'un salut spatio-temporel mais de se prendre en main en vue d'une réalisation intemporelle.

» Cette réalisation n'est pas de l'ordre de la croyance mais de la connaissance. Jésus nous invite à chercher sans cesse. Son enseignement est d'une cohésion rigoureuse et d'une profondeur confondante. Comparé aux grands enseignements de l'Orient, il nous apparaît dans sa dimension universelle. Tout y est orienté vers le royaume intérieur.

» Le Maître n'est pas un Dieu inaccessible et unique. Il est celui auquel nous sommes invités à nous identifier : « Celui qui boit de ma bouche deviendra comme moi ; moi aussi, je deviendrai lui, et ce qui est caché lui sera révélé. » (Log. 108). Personnellement, je me sens très loin de ceux qui croient et font profession de foi ; peut-être suis-je moins loin de ceux qui ne croient pas.

» Pour croire en un Dieu distinct de l'homme protecteur et sauveur, justicier et vengeur, il faut demeurer, me semble-t-il, dans un état de dépendance pré-œdipien. Pour regimber et rejeter la tutelle il faut être en crise d'adolescence. La maturité, au sens le plus large consiste à trouver la réponse à l'interrogation fondamentale de ce qui, en nous, se refuse à mourir... Le secret c'est l'éveil de cet élément divin en l'homme. Nous sommes déjà 300 à mener cette quête patiente et fervente pour ce « dedans de nous » : le Royaume, qui est en tout homme. ■

MIDI LIBRE
34 - MONTPELLIER

17 Avr. 1974

LES LIVRES

POLITIQUE. HISTOIRE CONTEMPORAINE

● **DIALOGUES AVEC UN GENERAL**, par André Zeiler (éd. Presses de la Cité) : ancien chef d'état-major général, et ancien membre avec Salan, Challe et Jouhaud, du « quarteron » de généraux putschistes d'Alger en avril 1961, l'auteur livre sans passion sinon sans parti-pris ses réflexions sur la période 1955-1962. Document instructif sur une époque, sur l'état d'esprit de l'armée et de la nation.

● **ACTES ET ECRITS** (éd. Flammarion) : recueillis et présentés par son avocat Me Jacques Isorni, le texte des discours ou proclamations de Philippe Pétain, de Verdun à l'île d'Yeu. Quelle que soit l'opinion du lecteur, un document historique important, souvent révélateur.

● **HISTOIRE DES JUIFS DE FRANCE**, par Philippe Bourdrel (éd. Albin Michel) : ouvrage capital sur un sujet majeur, 600 pages d'une grande densité, bien écrites, fruit d'une énorme documentation. De la Gaule romanisée à l'arrivée des Pieds-Noirs, les heurs et malheurs des communautés israé-

lites françaises, avec, hélas ! l'antisémitisme, les pogroms et l'abominable génocide hitlérien.

● **QUINZE ANS APRES**, par Guy Mollet (éd. Albin Michel) : la Constitution de 1958, son esprit originel, son interprétation, ses déviations, analysée par l'ancien président du Conseil qui fut l'un de ses artisans.

DOCUMENTS HUMAINS TEMOIGNAGES

● **LES SURVIVANTS**, par Piers Paul Read (éd. Grasset) : le 13 octobre 1972, un avion uruguayen s'écrasait dans les Andes à plus de 4.000 mètres d'altitude ; grâce à leur foi, à leur courage et à leurs morts — qu'ils mangèrent — quinze d'entre eux furent miraculeusement sauvés. La veille de Noël...

● **LE KIEF**, par Max Olivier-Lacamp (éd. Grasset) : sous forme romancée, le grand reporter du « Figaro », écrivain chevronné et semi-Gardois puisqu'il possède une résidence à Monoblet, nous livre une peinture saisissante de l'Inde, celle des maharadjas et de la drogue, des aventuriers et des cobras sacrés, de Delhi baignant dans le sang d'une turbulente indépendance.

ECONOMIE, PHILOSOPHIE

● **L'HOMME-PLUS**, par Lucien Lammers (éd. Robert Morel, Forcalquier) : présentés par M. Michel Poniatowski, un effort nouveau, une approche teilhardienne des questions posées pour la progression constante de l'homme et de la société dans le Savoir. D'où la proposition d'une éthique industrielle, sociale et humaine pour promouvoir un renouveau des structures économiques et politiques.

● **SAINT PAUL OU LE COLLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE**, par Emile Gillibert (éd. Métanoia, Montélimar) : l'Occident chrétien vit-il depuis deux mille ans sous l'emprise de la pensée d'un mégalomane, pour ne pas dire d'un paranoïaque ? La psychobiographie de l'apôtre, dont la doctrine est trop souvent confondue avec celle de Jésus, tendrait à le démontrer. Or, seul le Christ est grand...

● **LE PETROLE DANS LA STRATEGIE MONDIALE**, par Jean-Jacques Berreby (éd. Casterman) : l'un des plus puissants enjeux des rivalités politiques.

● **REPENSER LA VIE**, par Gordon Rattray-Taylor (éd. Calmann-Lévy) : contre la dévorante civilisation industrielle, bâtir une société paraprimitive, conservant les acquis essentiels.

MONDE ET VIE
4 bis, rue Antoine Bourdelle 15°

21 Juin 1974

DIEU EST UN MYTHE

L'Union des Athées (5.000 adhérents en France) Albert Beaughon, président-fondateur, 03330 Bellenaves) qui a tenu le 2 juin à Lausanne son troisième congrès n'y va pas avec le dos de la cuillère. Il paraît évident à l'Union que les croyants — quels qu'ils soient — sont des êtres non adultes et des malades mentaux. Cette Union qui se définit comme « hygiéniste » analogue à ce que pourrait être une ligue anti-alcoolique affirme dans sa charte constitutive : « Dieu est un mythe au même titre que les fantômes et les fées ».

SAINT PAUL CE CHARLATAN

La démolition de l'Eglise se poursuit de plus belle. M. Alain Daniélou, orientaliste et musicologue (frère du défunt cardinal) déclarait dans une interview : « Saint Paul a été le premier charlatan du christianisme ». Déjà Nietzsche¹ était allé jusqu'à écrire que Paul était un effroyable suborneur. Mais voilà que vient

de paraître un livre « Saint Paul ou le colosse au pied d'argile » (Editions Métanoïa Marsanne, 26200 Montclimar) où l'auteur, un certain Emile Gillibert, qui dirigea pendant une vingtaine d'années une maison d'édition catholique à Paris, accuse Saint Paul, co-fondateur du christianisme d'avoir déformé le message de Jésus.

RELIGION



Culver Pictures

Saint Thomas: Was he the source?

The Fifth Gospel?

Biblical scholars are not usually in a hurry. When they do draw conclusions, it is after years of study and thought. But when French scholar Philippe de Suarez, an eccentric 42-year-old heir to the Piper-Heidsieck champagne fortune, first read the Coptic gospel of Saint Thomas, he was immediately convinced that he had stumbled on a "planetary event." The Thomas text, he concluded, was the "Fifth Gospel," the supposed source of the four New Testament Gospels and a possible nexus between Oriental and Christian philosophy as well.

A fifth gospel has always been an elusive and fascinating prospect for Biblical scholars. De Suarez, the most recent of a long line of claimants to the discovery, has financed a cottage industry to publicize his theory about the Thomas manuscript, which was found in an Egyptian cemetery in 1945 and chronicles Christ's last years according to "doubting Thomas," the disciple who would not believe in the Resurrection until he had felt Jesus' Crucifixion wounds. Based in a remodeled shepherd's house in a remote section of central France, de Suarez has established a publishing house devoted to the study of Thomas and built a 30-cell retreat for Thomasites. Called *Metanoia* ("change of mind" in Greek), de

Suarez's press has produced his own translation of the Thomas gospel (he learned Coptic for the task) and two studies on Thomas by Emile Gillibert, a fellow Thomas scholar.

Despite all this output, de Suarez has no standard academic credentials to bolster his claims. Raised in the famous champagne family, he went to business school and worked for several years in the firm before quitting in 1963 to "cultivate my secret garden." Always interested in the occult, mysticism and Oriental religions, de Suarez followed the teachings of Zen master Jiddu Krishnamurti and of Russian mystic George Gurdjieff and studied Zen in a Japanese monastery. Not surprisingly, the Jesus in de Suarez's interpretation of the Thomas gospel is an inspired teacher rather than the son of God, more like the Zen mystics than the Judeo-Christian Messiah.

Scoff: In France, the de Suarez theory has been excitedly announced in the flashy *Paris-Match* and the sobersided *Le Monde*. But Gallimard, one of the largest publishers in France, turned down one of Gillibert's manuscripts because they found his scholarship thin and unreliable. Biblical scholars in the U.S. scoff at the thesis that the Thomas gospel was written before the Gospels of Matthew, Mark, Luke and John. Theology professor Robert Grant at the University of Chicago says it's "pure nonsense—you can't possibly prove that it's true."

Two scholarly works, the first translation of the Thomas gospel in 1959 and a 1965 study by French scholars at the Biblical School of Jerusalem, offer some support for de Suarez's contention that the New Testament Gospels could have been based on the Thomas text. But de Suarez's chief argument for Thomas's primacy is the gospel's modest simplicity (its entire vocabulary is under 800 words) as against the more elaborate, didactic tone of the traditional Gospels.

In parable after parable, Thomas tells his story without comment, while the traditional Gospels use the parables to emphasize the Second Coming and the importance of belief. In one parable that seems to be making a straightforward point about common sense, for instance, Jesus nets a big fish in a school of little fish and throws the little fish back. "He threw all the little fish back into the depths of the sea," Thomas writes. "He chose the big fish without difficulty. Let him who has ears to hear, hear." The Gospel according to Matthew tells the same story, but instead of big and little fish there are good and bad fish in the net. "So shall it be at the end of the world," Matthew piously concludes. "The angels shall come forth and sever the wicked from among the just."

"If I had to explain the new gospel in just one sentence," de Suarez concludes, "I would say that the Christ of the canonical Gospels appeals to faith, and the Jesus of Thomas appeals to knowledge."

—SUSAN CHEEVER COWLEY with SCOTT SULLIVAN in Paris

NOUVELLES LITTÉRAIRES - (H)
54, rue René Boulanger 10°

20.Mai 1974

SPIRITUALITÉ

L'enseignement de Mâ ânanda Moyi (traduit par Josette Herbert) (Albin-Michel) — *L'espérance chrétienne aujourd'hui*, auteurs groupés (Ed. Ouvrières) — *L'impertinence biblique*, de André Paul (Desclée) — *Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile*, de Emile Gillibert (Métanoïa) — *La culpabilité*, de Marc Oraison (Le Seuil) — *L'hindouisme*, de R.C. Zaehner (Desclée de Brouwer).

TÉMOIGNAGE

Journal d'un condamné à mort, de Edouard Kouznetsov (Gallimard).

DIVERS

Dictionnaire de l'Opéra, de Harold Rosenthal et John Warrack (Fayard).

RÉÉDITIONS

De la Chine, de Maria-Antonietta Macciocchi (Actuels/Le Seuil) — *Fleuve profond sombre rivière*, de Marguerite Yourcenar (Gallimard, poésie) — *Le musée noir*, de Pieyre de Mandiargues (folio) — *L'île*, de Robert Merle (folio) — *La pitié de Dieu*, de Jean Cau (folio) — *La dame de pique*, de Pouchkine (folio) — *La nuit de Mongins*, de Vrigny (folio/Gallimard) — *Les gens de la nuit*, de Michel Deon (folio/La Table ronde) — *Tous les hommes sont mortels*, de Beauvoir (folio/Gallimard) — *Chacal*, de Frédérick Forsyth (folio/Gallimard) — *La jeune parque*, de Paul Valéry (Poésie/Gallimard).

Le Monde

idé

PAQUES

VUES ET REVUES

Un et un font un

Il est curieux qu'une époque qui secrète l'agnosticisme, et même un agnosticisme mou, soit spontanément et comme innocemment gnostique, à sa manière, en ce qu'elle croit à la connaissance absolue par la science et, surtout, en ce qu'elle est d'instinct profondément, voire frénétiquement, dualiste et donc manichéenne. Il est vrai que nous pouvons ignorer en toute tranquillité une contradiction qui réside principalement dans l'étymologie, laquelle n'est plus à la mode. Et tout est pour le mieux.

Autre contradiction, plus particulière mais qui n'est pas sans se rattacher à la première — ou ne serait-ce pas plutôt une compensation ? — le recours aux religions et philosophies orientales et l'engouement inquiétant pour les sectes, mages, gourous et chamans de toutes sortes. Contradiction encore, celle qui fait dénoncer tout ce qui ressemble à un « matin des magiciens », cependant qu'on ne se tient pas de quetter du coin de l'œil quelque lueur à l'Orient.

On se souvient de la revue *Planète* disparue du ciel, mais depuis a surgi *Question de*, qui doit provoquer un semblable attrait et les mêmes critiques. Après tout, si l'irrationnel d'aujourd'hui restera pour une large part irrationnel, il y a quelque chance que le rationnel de demain s'y tienne caché. En tout cas, la dernière *Question de* traite, dans la perspective la plus historique, d'un événement très actuel en ce qu'il va avoir deux mille ans, et qu'on le commémore comme chaque année en ce moment même : c'est Pâques (1). Il s'agit aussi d'une découverte qui, pour n'avoir, elle, que quarante ans, vient d'être publiée en français dans son texte.

En 1941, pour mettre à l'abri les trésors du musée du Caire chers à Malraux, on dut s'employer à dégager les profondes carrières d'où fut tirée la pierre des monuments pharaoniques, ce qui amena la mise au jour d'un autre trésor : des rouleaux de papyrus, parmi lesquels un traité d'Origène *Sur la Pâque* (2). Ce Père d'une Eglise pour laquelle il fut torturé et mourut peut passer aussi pour un précurseur, puisqu'il fut condamné à titre posthume, après trois siècles de réflexion, pour certains aspects de sa doctrine, touchant notamment au dogme de la Trinité, ce qui n'est pas sans quelque rapport avec telles vues de théologiens contestataires. Apport mince en

par YVES FLORENNE

volume à une œuvre qui comporte quelque deux mille ouvrages, le traité est de grande importance.

Par son commentaire, Jean Chevallier éclaire brièvement en quoi cet écrit « montre qu'une discussion sur une fête liturgique met en cause toute une doctrine religieuse ; bien plus, toute une vision de l'avenir humain ». C'est Origène qui non seulement prononce la rupture de la Pâque nouvelle avec la Pâque juive, mais surtout opère un déplacement chargé de sens : célébration, non plus de la Passion, mais de la Résurrection (sur ce point, il est d'une orthodoxie intégrale et n'annonce plus les théologiens auxquels nous faisons allusion). Enfin, il est unitaire : dans sa lecture des Ecritures, dans l'affirmation que ce qu'elles rapportent n'est pas de l'histoire ancienne, mais une histoire continue, vécue en chaque homme. Et son dualisme est fort réduit : au passage, à l'exil terrestre, à l'« alourdissement », pour un instant, des âmes pré-existantes, donc non pas seulement immortelles mais éternelles comme la matière même. C'est cette doctrine qui sera condamnée : pré-existence, éternité des âmes (mais non plus l'éternité des peines, de l'enfer) et éternité de cette matière particulière qu'est le corps, dans leur unicité, à un bref accident près.

En complément logique à cet exposé, Philippe Clémentot traite de la résurrection du Christ. Il évoque, bien entendu, le débat actuel à l'intérieur de l'Eglise, ou, plus exactement, les interprétations que rejette l'Eglise, sans pour autant rejeter ceux de ses membres qui les professent. L'auteur ne saurait prétendre, il va sans dire, à approfondir ce débat — il l'expose clairement à l'intention des lecteurs qui n'ont pas le loisir ou la capacité d'affronter directement les théologiens. Il renvoie d'ailleurs à des études plus développées bien que très accessibles, publiées récemment. On pourra retenir pour conclusion quelques lignes d'une portée plus générale : « Ce qui est sans doute pour notre époque particulièrement difficile, c'est d'accepter d'élargir notre champ d'investigation existentiel, donc aussi spirituel, au-delà des limites tracées par une certaine conception de la raison. »

(il est d'ailleurs des apocryphes, si l'on ose dire, fort authentiques). Toutefois, à propos de sa traduction et de son commentaire de ce cinquième Evangile, l'un des « pères » de l'exégèse indépendante, Philippe de Suarez (4), pouvait citer le synopsis des quatre Evangiles, signé de P. Benoît et M.-E. Boissard, de l'Ecole biblique de Jérusalem ; ceux-ci écrivent, du texte attribué à Thomas : « Il semble qu'il permette d'atteindre une forme de la tradition antérieure à la rédaction des Evangiles canoniques. Son témoignage serait alors très important pour reconstituer l'histoire de la transmission des paroles du Christ. » Ce n'est pas rien.

Les Cahiers sont principalement une réflexion continue et spontanée sur cet Evangile. Je ne sais ce qu'en pense l'exégèse autorisée, mais elle a en tout cas le grand mérite de fixer l'attention sur un texte qu'elle distille de cahier en cahier. Or, le dernier se rapporte très précisément à notre propos. Ce logion 29 a, en outre, la beauté d'un poème en sept versets : « Jésus dit, dit l'évangéliste : Si la chair fut, à cause de l'esprit, c'est une merveille ; — mais si l'esprit fut à cause du corps, — c'est la merveille des merveilles. — Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse habite cette pauvreté. »

On peut bien lire que chair-corps et esprit, et que cette pauvreté et cette richesse, ne sont distingués ici que pour mieux ne faire qu'un.

Le texte et son commentaire multiple sont précédés d'un rappel historique et philosophique sur les notions de corps, chair, âme, esprit, de Platon à Plotin, et que les prochains Cahiers poursuivront dans le christianisme, à travers la Gnose, ou : du balancement de la dualité à l'un, en passant par le dualisme radical. On ne pouvait fermer le cahier sans donner la parole à M^{re} Eckhart, maître d'abord de la non-dualité, qui fut exemplaire, mais presque sans exemple, dans l'Occident chrétien.

Si on peut être les spécialistes, du moins les lecteurs apprécieront la simplicité de langage de ces Cahiers, qui ne sont d'ailleurs pas qu'austérité. On trouvera dans celui-ci un article sur l'humour mystique.

Toute recherche du « véritable enseignement » de Jésus ne pourra que s'imposer d'abord de rendre à Paul ce qui n'est qu'à Paul. *Métanoia* n'y saurait manquer, et son directeur, Emile Gillibert a consacré un ouvrage à cette restitution (5). Dans le mouvement des idées d'aujourd'hui, et avec l'insurrection des femmes, saint Paul réagit d'abord de

Lecture du cinquième Evangile

Lecture du cinquième Évangile

Lorsqu'ils commencèrent de paraître, nous avons signalé les *Cahiers Méthanoïa* (3), qui appellent l'attention et la sympathie comme tout ce qui se tient à distance du conformisme et de l'orthodoxie traditionnelle, et qui constitue en outre une recherche totalement désintéressée. Et très ambitieuse, d'aucuns diront téméraire, puisque, par ses *Cahiers* (et ses édi-

tions), l'association Méthanoïa ne vise à rien de moins qu'à « faire connaître le véritable enseignement de Jésus ».

Ne soyons pas trop sceptique, nous qui croyons aux textes. Méthanoïa s'est vouée à l'illustration de l'Évangile de Thomas, source elle aussi jaillie de terre peu après celle d'Origène. Une certaine prudence considère cet Évangile comme apocryphe

teur, Emile Gillibert a consacré un ouvrage à cette restitution (5). Dans le mouvement des idées d'aujourd'hui, et avec l'insurrection des femmes, saint Paul risque d'être de plus en plus rendu à lui-même.

(1) Mars-avril. Retz édit., 114, avenue des Champs-Élysées. 25 F.

(2) Traduit et présenté par O. Guéraud et P. Nautin. Beauchesne édit. Paris 1979.

(3) N° 20. Marsanne. 26200 Montélimar. Voir *le Monde* daté 19-20 septembre 1976.

(4) (5) Editions Méthanoïa. Ibid.

les parallèles des ch. 22 et 26, procède en deux étapes. Des analyses de critique littéraire et de critique des formes cherchent d'abord à sortir de la tradition que Luc utilise. (Un fascicule dépliable à la fin du livre — dans un sens qui n'en facilite malheureusement pas la lecture — présente une synopse des trois versions de la tradition concernant Saul et une comparaison, en colonnes, des données de Ga 1, 13-14 et parall. avec la présentation lucanienne des mêmes éléments.) Après avoir établi la dépendance entre les trois versions, l'auteur dégage une forme originelle (8, 3; 9, 1-12, 17-19a), relève des éléments d'une rédaction pré-lucanienne, étudie la conclusion et ses diverses formes rédactionnelles; il compare aussi Ac 9, 1-22 avec Ga 1, 13-14, 23-24. Il s'interroge sur la structure de cette tradition, ses éléments thématiques, sa place dans les genres littéraires néotestamentaires et la transformation qu'elle avait déjà subie au stade de la rédaction pré-lucanienne (de « Nouvelle » devenant « Légende »). La seconde partie étudie la manière dont Luc a compris cette tradition et l'a utilisée. En historien un peu naïf, il aurait considéré cette « Légende » comme « Bericht » et en aurait ainsi modifié le sens. Il joignit au thème de la conversion celui de la vocation, projeta dans le passé historique de Paul les traits hostiles de la tradition attribuant au persécuteur des chrétiens, souligna le caractère officiel et généralisé de cette persécution ainsi que la soudaineté du retournement de Paul. Les récits de Ac 22 et 26 mettraient de leur côté bien en lumière le double rôle que Luc fait jouer à Paul, en exaltant d'une part sa vocation, sa position-clé dans le plan de Dieu, son rôle de témoin, pour les juifs comme pour les païens, dans l'intelligence de la promesse, en soulignant d'autre part la continuité de sa nouvelle vie avec son passé juif et en liant le zèle du persécuteur à son ignorance. Cette perspective permettrait de reconnaître la véritable question à laquelle Luc veut donner une réponse : celle de la légitimité d'un pagano-christianisme post-paulinien détaché du peuple historique de la promesse. De l'un à l'autre la continuité serait affirmée tant par la figure des Douze que par celle de Paul, et cela, non dans le cadre d'un dialogue entre juifs et chrétiens, mais pour répondre à une communauté chrétienne déjà séparée du judaïsme et même d'un certain judéo-christianisme. On voit la prudence avec laquelle il faudrait, dans ce cas, utiliser les données d'un écrit qui ne concernerait ni Paul lui-même, ni le problème des rapports entre les juifs et les chrétiens, mais une situation postérieure. L'ouvrage n'aborde pas directement cette question de l'historicité (les distinctions entre « Nouvelle », « Légende », « Bericht » l'auraient cependant rendu souhaitable, sinon nécessaire). On notera néanmoins que dans le complément où sont relevés les principales différences entre l'auteur et Burchard dans l'appréciation de la tradition sous-jacente à Ac 9, le dernier se voit reprocher son trop grand scepticisme en ce domaine. Les travaux à venir confirmeront-ils l'analyse et l'interprétation proposées ? Pour que les conclusions générales qu'en tire l'auteur puissent être acceptées, il faudrait en tout cas qu'elles permettent de donner de l'ensemble du livre une interprétation cohérente. Un commentaire de Ac présenterait de ce point de vue le plus grand intérêt. — X. Jacques, S.J.

E. GILLBERT. — *Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile*. Montélimar, Ed. Métanoïa, 1974, 21 × 15, 224 p., 36 FF.

Le « colosse aux pieds d'argile », c'est « l'énorme édifice paulinien que les véritables paroles de Jésus, telles la pierre de la vision, vont réduire en miettes » (p. 131). L'opposition mise par l'auteur entre l'« édifice paulinien » et les « paroles de Jésus » est essentielle à la compréhension de son travail. L'« édifice paulinien », c'est en fait le christianisme, tel qu'il existe depuis deux mille ans, tel aussi qu'il est destiné à « subir le sort des productions délirantes de l'esprit humain » (p. 135). Les « paroles de Jésus », ce ne sont pas celles — ou du moins pas toutes celles — que nous rapportent les évangiles, car ceux-ci ont été contaminés par la doctrine paulinienne et les disciples eux-mêmes ont souvent « matérialisé » le message de Jésus « en voulant le communiquer » (cf. p. 177); les vraies « paroles de Jésus », ce sont celles

que nous a conservées, « sous leur forme la plus fidèle » (p. 178), *l'Évangile selon Thomas*, un écrit copte, découvert en Égypte il y a une trentaine d'années et qui représente, au dire même des « professeurs de l'École biblique de Jérusalem, auteurs de la Synopse », « une tradition plus archaïque que nos évangiles actuels » (cf. *ibid.*). Ces « paroles de Jésus » transmettent un enseignement qui trouve, dans son identité avec « celui des grandes écoles initiatiques de l'Hindouisme, du Tch'an et du Soufisme... » (p. 181), la garantie de sa valeur. C'est en effet « la métaphysique, véritable connaissance de la révélation dans son unicité et son universalité, qui est la vérification par excellence » (p. 17). Elle « nous enseigne que la vérité est une; révélée à diverses reprises au cours de l'histoire, dans des pays divers, sous des formes d'expression variées, cette vérité a toujours été la même » (p. 16). Cette vérité, c'est que « l'Absolu dissout dans son essence toutes les formes du monde relatif » (p. 181). Bien loin donc de vouloir « s'imposer à l'Absolu comme entité séparée » (*ibid.*), le relatif doit rechercher « l'identification à l'Un qui délivre le moi de sa prétendue identité » (p. 43); il doit désirer, non la communion (*Agapè*), mais l'union (*Eros*), « la fusion de l'individu dans la Dété » (p. 156), car c'est « le retour à la Dété qui engendre l'être divin à la fois amour, amant et aimé » (p. 157). Dans cette ligne, l'auteur nous annonce d'autres travaux; ils « auront pour tâche essentielle la réhabilitation des cathares devant l'histoire; celle-ci s'imposera bientôt comme une nécessité de la conscience humaine » (p. 164).

Nous voilà apparemment loin de saint Paul, mais il n'était pas inutile, avant d'aborder l'objet propre de ce livre, qui consiste dans une investigation psychanalytique de la personnalité de l'Apôtre, d'en replacer le projet dans le cadre de la pensée et des convictions de l'auteur. On sait — ou on apprendra — que la psychanalyse « a l'incomparable avantage d'étudier le comportement des êtres, fussent-ils de grands saints, non pas avec la vénération béate, et la révérence puérile des siècles passés, mais avec le souci de remonter aux sources et de démystifier les constructions idéalistes qui font bon marché de l'expérience déterminante des premières années de la vie » (p. 13). Que nous révèle donc la « psychobiographie » de Paul ? D'abord une « carence affective fondamentale » (p. 36). Paul, si sensible, si porté à la confiance, ne parle pas de sa mère. Il en a donc été privé dès sa plus tendre enfance. Victime d'une « perturbation primaire de la relation libidinale à la réalité... il sera dans l'impossibilité de nouer des relations normales avec le monde extérieur » (*ibid.*). L'absence chez lui du sentiment de la nature, le caractère hostile de la mer, l'identification de la nuit aux ténèbres, autant de signes qui confirment ce diagnostic. Ce manque initial a pour conséquence, au niveau de la relation secondaire, de rendre l'enfant incapable d'« entrer dans le monde tri-dimensionnel qui s'édifie sur les rapports oedipiens » (p. 51). Un résultat possible de cette double frustration est le comportement paranoïaque (surestimation pathologique du moi, fausseté du jugement, méfiance, inadaptabilité sociale), dont deux traits apparaissent avec évidence chez Paul : il « ne peut discourir qu'au nom de la Vérité » et « il attend de nous, sans discrétion, que nous la reconnaissons » (p. 61). Son obéissance scrupuleuse à la Loi, avant sa conversion, ne lui fournit pas le refuge sécurisant qu'il avait espéré y trouver. L'agressivité qu'il manifestait contre les chrétiens engendrait en lui une culpabilité, inconsciente certes, mais réelle et de plus en plus forte, au point que, après le martyre d'Étienne, « le psychobiographe peut affirmer sans craindre la contradiction sur son terrain que sans l'événement du chemin de Damas, Paul eût été réduit à une situation suicidaire » (p. 78). Le « vieil homme » devait mourir. C'est « l'éruption explosive des forces aliénantes de la Loi » (p. 88) qui le terrassa sur le chemin de Damas. Ce qu'il savait d'une Bonne Nouvelle déjà mal comprise par les premiers disciples s'imposa à lui dans une hallucination qui le libérait de la Loi inhumaine : sur la croix, le Crucifié lui ouvrait les bras. Il ne s'agit là que d'une « tentative de régression au niveau pré-oedipien » (p. 91). « L'insécurité de la mère défaillante qui l'a conduit à l'insécurité de la Loi, est balayée par la sécurité de la foi au Crucifié » (p. 92). Mais l'image que se fait Paul du Christ n'est en réalité que la sienne : en l'absence du tiers témoin, rien ne s'oppose au rêve délirant du paranoïaque. L'hypocondrie de l'Apôtre, l'habileté avec laquelle il joue

sur l'ambiguïté persécuteur-persécuté, l'univers « maternel » dont il s'entoure, ses ruptures avec Pierre, Barnabé et Marc, sa mégalomanie, son attitude négative envers la sexualité complètent le portrait et dénoncent « une organisation pathologique de la personnalité et de l'affectivité relevant incontestablement de la psychiatrie » (p. 191). Aucun espoir donc de trouver chez lui « un enseignement conduisant à la Réalisation intemporelle » (*ibid.*). Pour cela, nous l'avons vu, il faut nous tourner vers celui de Jésus et des autres initiés, qu'authentifie la « métaphysique » d'Emile Gillibert.

L'idée d'une « psychobiographie » de saint Paul ne manque pas d'intérêt. Il n'y a rien d'irrévérencieux — que l'auteur se rassure — à s'attarder aux aspects humains d'un génie comme saint Paul, ni même à tenter une approche psychanalytique de sa personnalité (cf. p. 12). Mais l'entreprise requiert sérieux et compétence. Postuler une double carence fondamentale pour la seule raison que Paul, dans les quelques lettres que nous avons conservées, ne parle pas de sa mère, c'est, dès le départ, manquer de l'un et de l'autre. Relever dans le comportement de l'Apôtre, comme traits typiques de la paranoïa, sa conviction de parler au nom de la Vérité et son désir que les autres la reconnaissent pour telle, est très imprudent (on pourrait être tenté d'appliquer le critère à d'autres qu'à Paul). L'interprétation proposée de l'événement de Damas comme résolution d'une tension inconsciente, reprend, en la rendant moins croyable encore, une hypothèse déjà ancienne, que les textes ne justifient pas et qui, pour cette raison, n'a guère été suivie. Quant au portrait de l'Apôtre, s'il retient quelques éléments qui, analysés avec soin, auraient pu fournir des indications intéressantes et ouvrir certaines perspectives, il est, dans l'ensemble, trop tendancieux pour convaincre quiconque connaît un peu l'original par ses lettres. En réalité, ce que recherche l'auteur, c'est bien, semble-t-il, de se donner le droit de rejeter l'enseignement de Paul et, avec lui, tout le christianisme, sous prétexte qu'il émane d'une personnalité pathologique, coupée de la réalité et incapable de s'y référer. L'exaltation concomitante de la personne de Jésus ne doit pas faire illusion. C'est à un Jésus entièrement revu et corrigé que nous renvoie l'auteur, qui ne retient dans les évangiles, et surtout dans l'*Évangile selon Thomas*, que ce qui peut, isolé du contexte, cadrer avec sa propre « métaphysique ». En lisant les « professeurs de l'École biblique de Jérusalem », E. Gillibert aurait dû se montrer plus attentif. S'ils reconnaissent que dans certains cas cet écrit nous permet « d'atteindre une forme de la tradition évangélique antérieure à la rédaction des évangiles canoniques » (*Synopse*, I, p. XI), ils s'empressent d'ajouter que, pour utiliser son témoignage, « il faut évidemment tenir compte du fait qu'il réinterprète souvent ces paroles dans une optique gnostique » (*ibid.*). M.-E. Boismard cite 5 exemples de cas où il lui a semblé que « l'évangile de Thomas, malgré des traits secondaires, suivait une tradition plus archaïque que nos évangiles actuels » (*Synopse*, II, p. 56). De ces 5 exemples, E. Gillibert n'en retient qu'un (p. 186, *logion* 57 ; cf. *Mt* 13, 24-30) et encore ne le cite-t-il pas pour ce qui le différencie du texte de *Mt*. Il utilise par contre 21 autres *logia* de ce même évangile de Thomas, dont le caractère gnostique est souvent apparent et aurait dû, s'il avait suivi jusqu'au bout les leçons de ses « professeurs », le faire conclure à une réinterprétation. Le « colosse aux pieds d'argile » n'est pas celui qu'on pense... Dans une postface, Philippe de Suarez, l'éditeur du livre, invite les lecteurs à une retraite au Monastère de la Méta-noïa, dont la solitude « est peuplée de tout ce qui en nous demande à naître et à croître à la faveur du silence que la vie moderne rend de plus en plus difficile » (p. 218). La jaquette annonçait : « la genèse d'un monde paranoïaque ». — X. Jacques, S.J.

S. ZEDDA, S.I. — *Prima lettura di san Paolo*. Coll. Biblioteca Teologica, 10. Breseia, Paideia, 5^e édit., 1973, 22 × 15, 841 p., 9.000 lire.

Cette « Première lecture de saint Paul » en est à sa 5^e édition. Elle avait d'abord paru en trois volumes séparés (cf. *NRT*, 1960, 308). Pour la 4^e édition, ils furent réunis en un seul, en même temps qu'étaient introduites des addi-

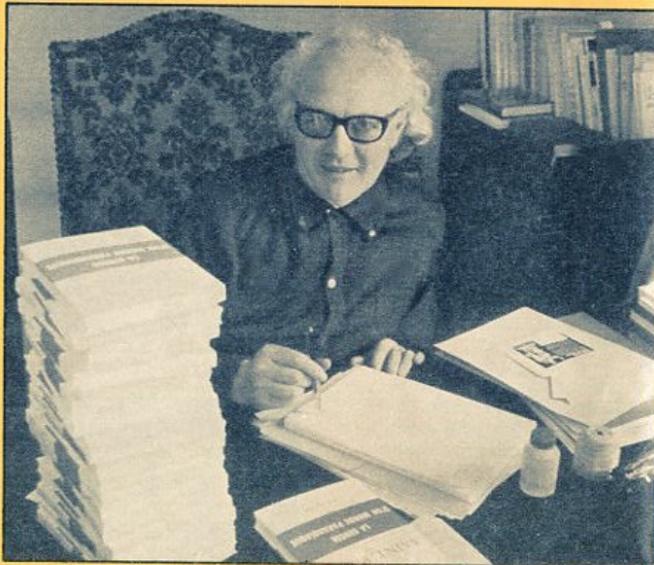
● Décidément, il n'y a plus rien de sacré. Et la contestation dans l'Eglise romaine semble sans limite. Voici que cette fois elle se déchaîne contre le pilier du christianisme, pour ne pas dire son second fondateur, l'inventeur de la théologie, Saül de Tarse, autrement dit, saint Paul. Le premier, peut-être le plus grand des mystiques. Un missionnaire au zèle dévorant, qui a converti au christianisme le monde gréco-romain, et que la chrétienté entière appelle l'Apôtre des nations. En lui les penseurs du christianisme, mais aussi les hérétiques, à commencer par Luther, ont cherché leur inspiration. Prototype de la sainteté, modèle et exemple, objet de vénération pour tous ceux que séduit la doctrine de Jésus de Nazareth, bref un monument que personne, croyait-on, n'oserait attaquer.

Cette statue, savamment sculptée par des siècles de théologie et d'exégèse, un homme, nouvel iconoclaste, ne craint pas de la jeter violemment à terre avec une impiété inattendue. Dans son livre, « Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile » (Metanoïa Ed.), Emile Gillibert accuse de trahison envers Jésus — pas moins — celui qui, dans ses Epîtres, s'est proclamé sans humilité aucune « apôtre de Jésus par la volonté divine ».

Certains, déjà, avaient pu élever quelques doutes à propos de la fidélité de l'enseignement de Paul envers Jésus. L'Evangile, c'est la simplicité même. Sa limpidité est telle et la pensée de Paul si riche — au point que saint Pierre dans sa deuxième épître avoue avoir du mal à en pénétrer les arcanes — que cer-

L'HOMME QUI ASSASSINE SAINT PAUL

Du fond de la Drôme, un Suisse tranquille accuse le fondateur de l'Eglise romaine d'avoir inventé un christianisme que n'avait pas voulu le Christ.



Pour Gillibert, saint Paul n'est qu'un mégalomane qui a trahi le Christ.

allé de main morte en accusant saint Paul d'être « le premier charlatan du christianisme ».

où il vit avec sa femme et ses cinq enfants, que cet ancien éditeur de livres catholiques a dres-

nu le personnage de Paul, Gillibert, qui a subi lui-même pendant trois ans l'inconfort du divan, fait appel évidemment à la psychanalyse. Sa méthode à lui s'appelle la psychobiographie. Le portrait qui se dégage de ses investigations est tout à fait inquiétant. Sa conclusion est sans pitié : Paul, affirme-t-il en substance, n'a pas connu Jésus vivant. La mission qu'il se donne, il affirme qu'elle lui fut confiée par le Christ ressuscité, mais personne n'a pu contrôler ses dires : force est donc de le croire sur parole. De plus, il n'est autre qu'un paranoïaque, un hypochondriaque, autrement dit un homme triste et capricieux qui a faussé tout ce qu'il touche par le truchement d'une morale suspecte.

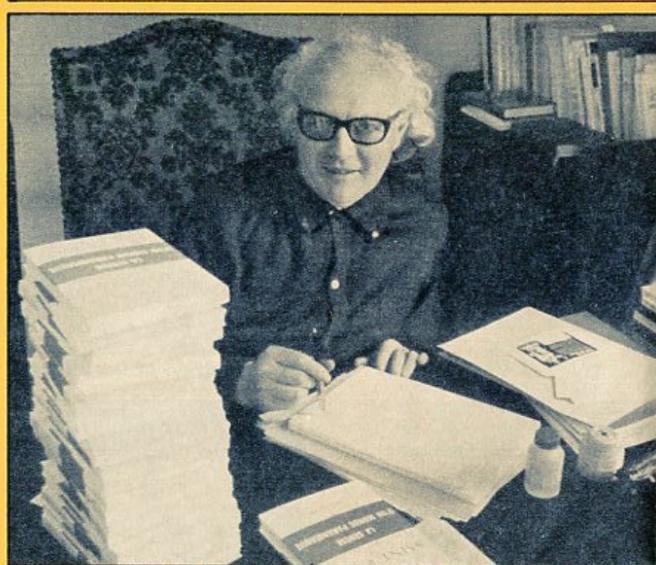
Mais de Paul, que dit l'Histoire ? Il est né à Tarse, une ville d'Asie Mineure, à peu près en même temps que le Christ, d'une famille de notables juifs qui avaient acquis le titre héréditaire, convoité entre tous, de citoyens romains. Ses études à Jérusalem font de lui un pharisien de stricte observance, passionné pour la défense de la Loi. Au point que, au lendemain de la Pentecôte, lorsque naît le christianisme, il n'a qu'une idée : le combattre. Ainsi est-il au premier rang pour assister à l'exécution du diacre Etienne, le premier martyr. Il parvient même à obtenir des grands-prêtres du Temple un ordre de mission pour se rendre à Damas, afin d'y pourchasser les fidèles du nouveau prophète. C'est là, sur la route, qu'il est terrassé par une vision, celle du Christ ressuscité. Il entend une voix : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » En un instant, il se convertit. Avec la même passion qu'il avait mise à combattre

modèle et exemple, objet de vénération pour tous ceux que séduit la doctrine de Jésus de Nazareth, bref un monument que personne, croyait-on, n'oserait attaquer.

Cette statue, savamment sculptée par des siècles de théologie et d'exégèse, un homme, nouvel iconoclaste, ne craint pas de la jeter violemment à terre avec une impiété inattendue. Dans son livre, « Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile » (Métanoïa Ed.), Emile Gillibert accuse de trahison envers Jésus — pas moins — celui qui, dans ses Epîtres, s'est proclamé sans humilité aucune « apôtre de Jésus par la volonté divine ».

Certains, déjà, avaient pu élever quelques doutes à propos de la fidélité de l'enseignement de Paul envers Jésus. L'Évangile, c'est la simplicité même. Sa limpidité est telle et la pensée de Paul si riche — au point que saint Pierre dans sa deuxième épître avoue avoir du mal à en pénétrer les arcanes — que certains s'interrogent : le disciple en voulant expliquer le Maître ne l'a-t-il pas dépassé, voire trahi ?

Renan opposait la rigueur farouche de saint Paul à la tendresse de celui qu'il appelait « le doux maître galiléen ». Albert Schweitzer, ce médecin protestant, organisateur à ses heures, mais aussi exégète réputé, avait écrit des ouvrages pour signaler certaines dissonances entre Paul et Jésus. D'autres faisaient de l'apôtre le véritable organisateur de l'Église. Mais c'était pour s'en féliciter. Plus récemment, Alain Daniélou, frère du cardinal — il est vrai que cet orientaliste célèbre est devenu un adepte des religions asiatiques — n'y est pas



Pour Gillibert, saint Paul n'est qu'un mégalomane qui a trahi le Christ.

allé de main morte en accusant saint Paul d'être « le premier charlatan du christianisme ».

Un fossoyeur, voilà l'accusation dont Emile Gillibert risque d'être victime. Pourtant, cet à peine sexagénaire au visage rose n'a rien d'un pamphlétaire. Yeux bleus, crinière d'un blond cendré, ce Suisse du Valais, admirablement maître de lui, ressemble plutôt à un poète. Jusqu'à dix-sept ans, et avant de passer sa licence en lettres, il mène une existence de transhumant, à mi-chemin entre le nomade et le sédentaire. Berger l'été, écolier l'hiver, vivant, comme il dit, au rythme des saisons, il découvre le Christ grâce à l'hindouisme et au zen. C'est, à quelques kilomètres de Montélimar, dans sa maison de Marsanne (Drôme), une ferme confortablement restaurée

où il vit avec sa femme et ses cinq enfants, que cet ancien éditeur de livres catholiques a dressé contre le saint le plus prestigieux du christianisme l'un des plus violents réquisitoires.

Tel un procureur général, il étale sans pitié et sans pudeur, dans le moindre détail, la vie extraordinaire de l'Apôtre des gentils.

Que lui reproche-t-il ? D'avoir fondé une Église, l'Église romaine, qui n'est pas celle voulue par le Christ : d'avoir fabriqué une morale répressive que le Nazareen n'a jamais enseignée ; d'avoir méprisé la femme que Jésus tenait, au contraire, en haute estime ; d'avoir enfin culpabilisé l'amour.

Et, pour mettre complètement à

truchement d'une morale suspecte.

Mais de Paul, que dit l'Histoire ? Il est né à Tarse, une ville d'Asie Mineure, à peu près en même temps que le Christ, d'une famille de notables juifs qui avaient acquis le titre héréditaire, convoité entre tous, de citoyens romains. Ses études à Jérusalem font de lui un pharisien de stricte observance, passionné pour la défense de la Loi. Au point que, au lendemain de la Pentecôte, lorsque naît le christianisme, il n'a qu'une idée : le combattre. Ainsi est-il au premier rang pour assister à l'exécution du diacre Étienne, le premier martyr. Il parvient même à obtenir des grands-prêtres du Temple un ordre de mission pour se rendre à Damas, afin d'y pourchasser les fidèles du nouveau prophète. C'est là, sur la route, qu'il est terrassé par une vision, celle du Christ ressuscité. Il entend une voix : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » En un instant, il se convertit. Avec la même passion qu'il avait mise à combattre les disciples de Jésus, il s'en fait le prosélyte le plus enflammé. Pourtant, les chefs de la primitive Église se méfient de ce neophyte aux enthousiasmes compromettants. Ils lui imposent une longue retraite. Pendant dix ans, à Tarse, il attend ; jusqu'à ce qu'un envoyé de Pierre, un nommé Barnabé, vienne l'y chercher. A eux deux, ils vont organiser la chrétienté d'Antioche, la ville même où, pour la première fois, apparaît le nom de chrétien. C'est d'Antioche qu'il s'embarque pour une longue série de voyages. D'abord il se rend à Chypre, puis en Asie Mineure, en Grèce, à Rome, et peut-être même en Espagne. Persecutions sans nombre. Lon- (Suite p. 23).

LES GENS

Pour saint Paul, les femmes n'ont d'intérêt que si elles se fatiguent pour le Seigneur; leur seul droit : se taire; leur seul devoir : se vêtir avec pudeur.

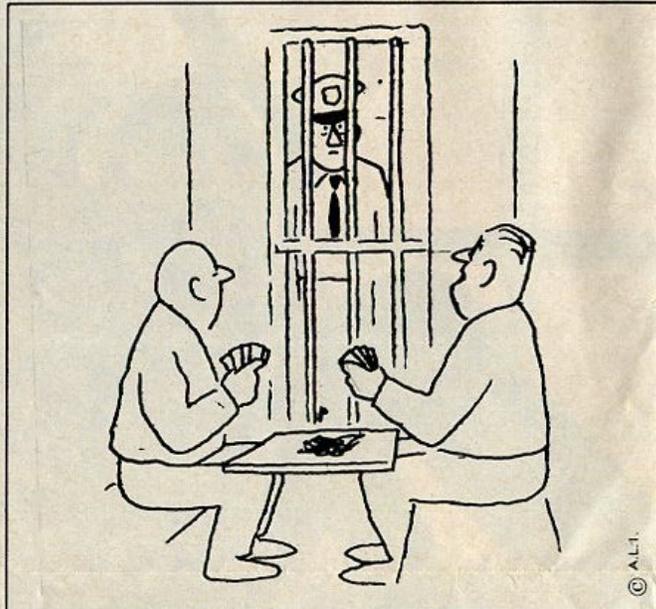
(Suite de la p. 10.) gues captivités. Coups de fouets. Et comme si toutes ses prédications ne suffisaient pas, il inonde les communautés qu'il a fondées de lettres qui vont de la tendresse à la fureur en passant par les plus intimes confidences et par les plus fulgurantes intuitions théologiques. Il est probable que bon nombre de ces lettres se soient perdues. Celles qui sont arrivées jusqu'à nous font partie du Nouveau Testament : ce sont les fameuses Epîtres de saint Paul. Parvenu au terme d'une seconde captivité romaine, il est condamné à mort. Et en hommage à son titre de citoyen romain, il est décapité. Probablement sous Néron, en 67 ou 68. Cette histoire, Emile Gillibert ne peut la contester. Mais il en fait une autre analyse. A commencer par l'enfance. Une enfance traumatisante, selon lui, dont il décèle toutes les failles. Dans l'œuvre de Paul, constate-t-il, la mer est toujours hostile et la nuit pleine de ténèbres. Et puis, bonne aubaine pour un psychanalyste, il n'a, semble-t-il, jamais connu sa mère. Quant à la fameuse conversion sur le chemin de Damas, notre auteur n'en a cure. Plutôt qu'un miracle qui marque une élection, il y voit l'expression d'une crise aiguë qui fait de Paul une victime de la Loi. Bref, une enfance tellement perturbée en profondeur qu'elle a fini, selon Emile Gillibert, par déterminer les traits psychotiques de l'apôtre.

Sur son comportement, tout est donc dit au grand jour. Par exemple, que pour pré-

ve, il la trouve dans les affections de l'apôtre. Pour des disciples jeunes, soumis, sans grande envergure : ceux qui manifestaient quelque personnalité, tels Barnabé, Marc ou Apollos s'étaient rapidement séparés de lui. Et si les femmes ont pour lui parfois quelque intérêt, c'est seulement dans la mesure où elles se « fatiguent » pour le Seigneur. Leur seul droit : se taire. Leur unique devoir : se vêtir pudiquement. Seules les veuves trouvent grâce à ses yeux. Encore faut-il qu'elles aient renoncé

pris : « Chez Paul, écrit-il, le poids de la chair est moralement et physiquement si lourd qu'il constitue un véritable état obsédant dont le caractère hypocondriaque est évident. » De cet antipaulinisme, que pensent les exégètes orthodoxes ? Frère missionnaire des campagnes, Gilles Becquet n'est pas suspect. Il est l'un des traducteurs de la Bible œcuménique et aussi l'auteur de « Lecture d'Evangelies » (trois volumes au Seuil). Passionné d'apostolat biblique, ce Périgourdin de qua-

se. » Ainsi, à propos de l'attitude de l'apôtre envers les femmes : « C'est vrai, dit le père Becquet, que Paul a des paroles qui choquent le lecteur moderne. Mais il en est d'autres qui sont une révolution pour son temps. Par exemple, ce passage de la première épître aux Corinthiens où l'apôtre écrit : « Il a été donné à la femme une puissance qui en fait l'égal de l'homme. » (Bible œcuménique, XI, 10). Autre exemple : pour Gillibert, le mot « chair » signifie, trop souvent, seulement sexualité. Or, pour Paul, la chair, c'est tout l'homme, donc l'homme pécheur, c'est-à-dire qui se passe de Dieu. Ainsi, conclut le religieux, la démonstration de Gillibert aboutit, parfois, à des conclusions injustes. »



Bien sûr que nous jouons de l'argent ! Mettez-nous en taule...

à séduire. Car la veuve qui ne pense qu'au plaisir, dit saint

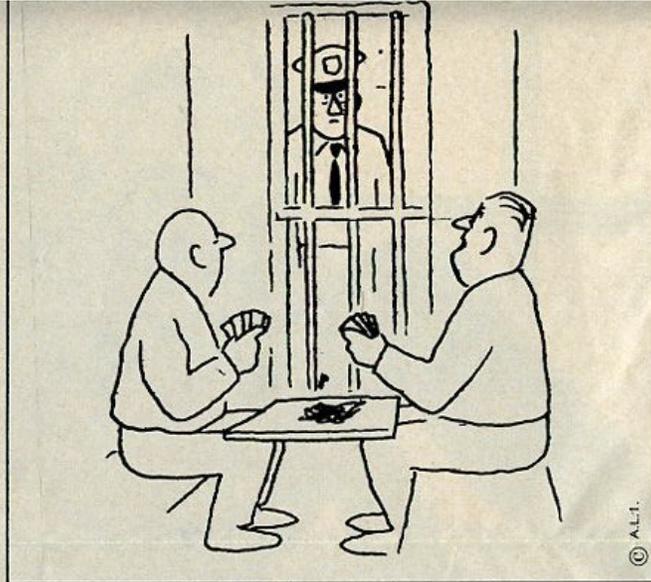
rante-neuf ans, qui a fait ses études à Rome et à Jérusalem,

In réalité ce livre est un vieux règlement de comptes. Emile Gillibert en a toujours voulu à saint Paul, et il n'est pas le seul, d'avoir évincé saint Pierre. L'Eglise, aujourd'hui encore, ressent les effets de l'antagonisme de ces deux colonnes du christianisme qui s'étaient un jour violemment affrontées à Jérusalem, alors que naissait l'Eglise. Paul accusait Pierre de faiblesse envers les rigueurs de la Loi juive. Rigueurs, dont lui, Paul, s'estimait libéré par le Christ. En un mot, Gillibert a voulu faire œuvre réparatrice. Pour rendre à Jésus son vrai visage, un visage que, pour lui, Paul a scandaleusement falsifié, il a cru devoir abattre la statue du converti de Damas. Une statue qu'il compare au colosse aux pieds d'argile déjà décrit par le

ne a mort. Et en hommage a son titre de citoyen romain, il est décapité. Probablement sous Néron, en 67 ou 68.

Cette histoire, Emile Gillibert ne peut la contester. Mais il en fait une autre analyse. A commencer par l'enfance. Une enfance traumatisante, selon lui, dont il décèle toutes les failles. Dans l'œuvre de Paul, constate-t-il, la mer est toujours hostile et la nuit pleine de ténèbres. Et puis, bonne aubaine pour un psychanalyste, il n'a, semble-t-il, jamais connu sa mère. Quant à la fameuse conversion sur le chemin de Damas, notre auteur n'en a cure. Plutôt qu'un miracle qui marque une élection, il y voit l'expression d'une crise aiguë qui fait de Paul une victime de la Loi. Bref, une enfance tellement perturbée en profondeur qu'elle a fini, selon Emile Gillibert, par déterminer les traits psychotiques de l'apôtre.

Sur son comportement, tout est donc dit au grand jour. Par exemple, que pour prêcher l'Évangile, Paul n'hésitait pas à utiliser les grands moyens, allant jusqu'à menacer les résistants à la prédication nouvelle, laissant ainsi apparaître « son besoin de surpuissance qu'un affrontement oedipien marqué a fait naître ». Missionnaire à l'âme de feu, au cœur frémissant, certes. Mais pas féministe pour deux sous. Les chrétiennes ne l'oublient pas. Sa misogynie, explique Gillibert, transparaît dans toute son œuvre. De là à affirmer que Paul est naturellement attiré par l'homosexualité, il n'y a qu'un pas que l'auteur franchit allégrement. Tout en précisant, néanmoins, qu'il s'agit d'une homosexualité non affirmée. La preuve,



Bien sûr que nous jouons de l'argent ! Mettez-nous en taule...

à séduire. Car la veuve qui ne pense qu'au plaisir, dit saint Paul, est une morte vivante. Ainsi dit Gillibert, l'âge canonique a-t-il été précisé avant la formulation du droit canon : « Ne peut être inscrite au groupe des veuves qu'une femme d'au moins soixante ans, n'ayant été mariée qu'une fois » (I Timothée, 6 — 9).

Il se rappelle que, selon la Genèse, la femme est responsable du péché dans le monde. D'où ce besoin d'échapper à son emprise. Mais aux femmes qui ne peuvent demeurer sans mari, il conseille le mariage, comme un moindre mal : « Mieux vaut se marier que brûler. » Son aversion de la chair, toujours selon Gillibert, est telle qu'elle atteint le parti

rante-neuf ans, qui a fait ses études à Rome et à Jérusalem, s'il est loin de partager les audaces de Gillibert, se refuse à le condamner sans nuances.

De crime de lèse-apôtre, voire de sacrilège, il ne l'accuse nullement. « Oui au refus de vénération béate et systématiquement louangeuse, habituelle aux vies des saints, nous a-t-il déclaré. La grâce ne supprime pas la nature. Elle aide à la dépasser. Les saints n'échappent pas au conditionnement biologique, psychologique, social où ils sont nés et ont grandi. »

« Cependant, rien n'est plus facile, ajoute-t-il encore, que de trouver dans l'œuvre même de saint Paul un correctif à chacune des phrases choisies par Emile Gillibert pour démontrer sa thèse,

me, donc l'homme peccateur, c'est-à-dire qui se passe de Dieu. Ainsi, conclut le religieux, la démonstration de Gillibert aboutit, parfois, à des conclusions injustes. »

In réalité ce livre est un vieux règlement de comptes. Emile Gillibert en a toujours voulu à saint Paul, et il n'est pas le seul, d'avoir évincé saint Pierre. L'Église, aujourd'hui encore, ressent les effets de l'antagonisme de ces deux colonnes du christianisme qui s'étaient un jour violemment affrontées à Jérusalem, alors que naissait l'Église. Paul accusait Pierre de faiblesse envers les rigueurs de la Loi juive. Rigueurs, dont lui, Paul, s'estimait libéré par le Christ. En un mot, Gillibert a voulu faire œuvre réparatrice. Pour rendre à Jésus son vrai visage, un visage que, pour lui, Paul a scandaleusement falsifié, il a cru devoir abattre la statue du converti de Damas. Une statue qu'il compare au colosse aux pieds d'argile déjà décrit par le prophète Daniel :

« Une statue, une grande statue, extrêmement brillante, se dressait devant toi, terrible à voir. Cette statue, sa tête était d'or fin, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses cuisses de bronze, ses jambes de fer, ses pieds partie fer et partie terre cuite. Tu regardais ; soudain une pierre se détacha, sans que main l'eût touchée, et vint frapper la statue, ses pieds de fer et terre cuite, et les brisa. Alors se brisèrent, tout à la fois, fer et terre cuite, bronze, argent et or, devenus semblables à la balle sur l'aire en été ; le vent les emporta sans laisser de traces ! » Sans laisser de traces, saint Paul ?... **ROBERT SERROU**

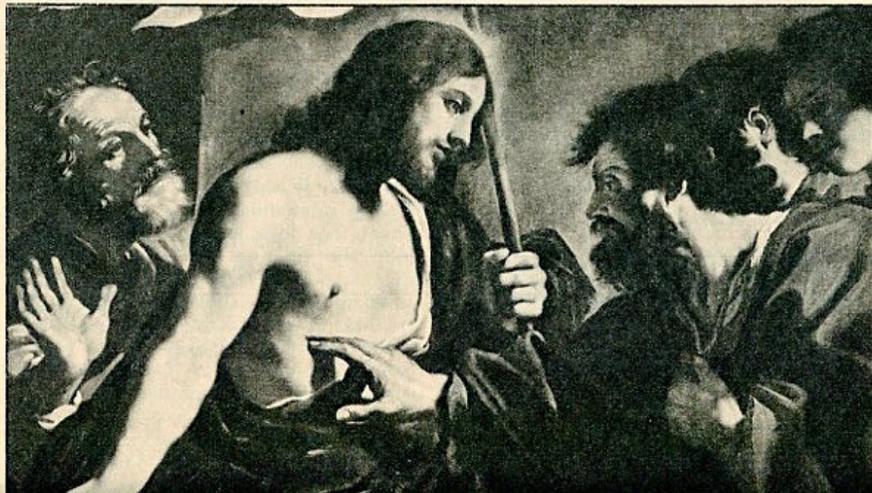
DEUX MILLE ANS APRÈS, ST THOMAS L'INCREDULE PARLE...

Sensationnelle découverte
restée secrète pendant trente

● En 1945, près du village de Nag-Hammadi, en Haute Egypte, un paysan exhume fortuitement, d'une galerie rocheuse servant de cimetière, une jarre. Elle contient douze manuscrits sur papyrus reliés en cuir. Tous sont rédigés en langue copte, c'est-à-dire en égyptien antique. Les savants qui les examinent ne sont pas enthousiastes. Bien que ces manuscrits remontent au III^e ou au IV^e siècle de notre ère, la plupart n'offrent que peu d'intérêt pour l'étude des origines du judéo-christianisme. Pourtant, il y en a un qui retient l'attention : il porte en titre : « l'Evangile selon Thomas ». Il renferme cent quatorze logia ou paroles de Jésus. Mais, pendant trente ans, cette découverte prodigieuse va rester sous le boisseau et ne sortira pas du monde des spécialistes. Ce n'est qu'en 1974, sous l'égide de l'Unesco et du département des antiquités de la République arabe unie que le fac-similé de cet évangile sera mis à la disposition des exégètes du monde entier.

Philippe de Suarez, l'Evangile de Thomas, et lui seul, contient les paroles authentiques de Jésus.

Contrairement à ce que l'on croit d'ordinaire, les quatre Evangiles sont loin de rapporter, avec exactitude, les paroles du Christ. L'Ecole biblique de Jérusalem, dirigée par les dominicains, et qui fait autorité en la matière, a démontré que ce que l'on appelle les Evangiles « canoniques » sont l'aboutissement de rédactions successives. Il semble maintenant établi que l'ultime rédaction de chacun des Evangiles est une version de troisième ou quatrième main. L'Evangile selon Thomas, explique Philippe de Suarez, est, lui, de toute première main. Certes, le manuscrit découvert en Haute Egypte est du III^e siècle, mais il est la copie fidèle d'un original qui remonte à Thomas lui-même. Thomas, celui des douze apôtres qui, selon saint Jean (XX, 24, 29), hésitait à reconnaître Jésus après sa résurrection.



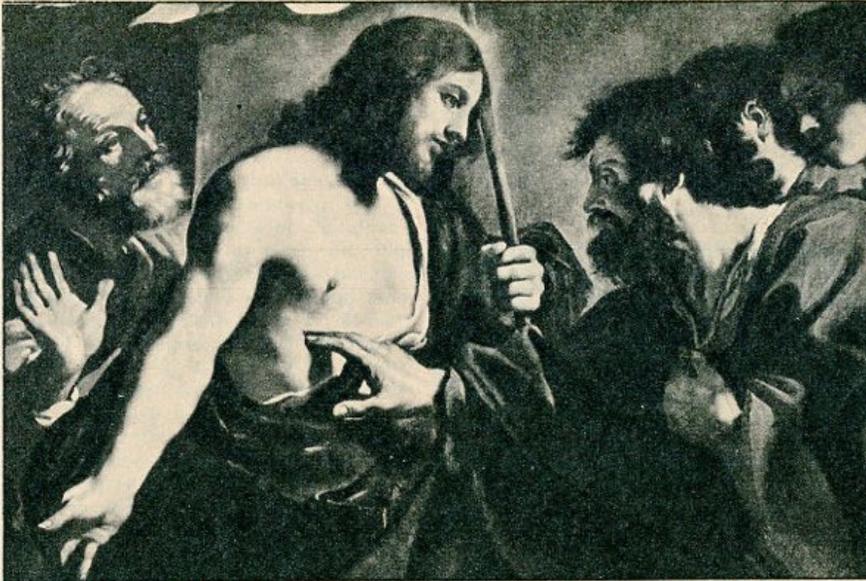
Qu'est-ce qui permet à Philippe de Suarez d'avancer pareille affirmation qui, si elle se révélait exacte, remettrait en cause les fondements mêmes du christianisme ?

Essentiellement une raison : la simplicité, le dépouillement des paroles de Jésus telles que les rapporte Thomas, s'oppose aux commentaires de toutes sortes et aux développements que les évangélistes se croient toujours tenus d'ajouter. Tous les exégètes sont unanimes à dire que plus un texte est surchargé, plus il est tardif. Les Evangiles, en effet, sont loin d'avoir été écrits au lendemain de la mort de Jésus. Au cours des trente premières années qui suivent la Résurrection, un trésor d'anecdotes sur le Christ se constitue peu à peu dans les communautés chrétiennes, au hasard des souvenirs des témoins qui ont partagé sa vie durant trois ans. « Vers les

restée secrète pendant trente

blique arabe unie que le fac-similé de cet évangile sera mis à la disposition des exégètes du monde entier.

Jean (XX, 24, 29), hésitait à reconnaître Jésus après sa résurrection.



En touchant la plaie du Christ ressuscité, Thomas s'écrie « Mon seigneur et mon Dieu. »

ans, révèle le texte d'un "Evangile selon Thomas" qui serait le plus authentique et le plus ancien des Evangiles. Il remet en cause nos connaissances sur Jésus...

Un Français, un chercheur de quarante-deux ans, qui vit retiré dans une bergerie restaurée du fin fond de l'Ardèche, se passionne pour cette découverte. Pour en élucider le mystère, Philippe de Suarez apprend le copte. Et, dans un livre qu'il vient de publier, « l'Evangile selon Thomas » (éd. Métaoia, Marsanne, Drôme), il parvient à cette conclusion bouleversante : vingt siècles d'histoire se sont trompés sur la personne de Jésus. Et les quatre Evangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean donnent une image déformée de son enseignement. Cette découverte pourrait bien constituer l'un des plus grands événements depuis les origines de l'humanité, car aux yeux de Phi-

lippe de Suarez d'avancer pareille affirmation qui, si elle se révélait exacte, remettrait en cause les fondements mêmes du christianisme ?

Essentiellement une raison : la simplicité, le dépouillement des paroles de Jésus telles que les rapporte Thomas, s'oppose aux commentaires de toutes sortes et aux développements que les évangélistes se croient toujours tenus d'ajouter. Tous les exégètes sont unanimes à dire que plus un texte est surchargé, plus il est tardif. Les Evangiles, en effet, sont loin d'avoir été écrits au lendemain de la mort de Jésus. Au cours des trente premières années qui suivent la Résurrection, un trésor d'anecdotes sur le Christ se constitue peu à peu dans les communautés chrétiennes, au hasard des souvenirs des témoins qui ont partagé sa vie durant trois ans. « Vers les années 60-80, explique l'exégète Etienne Charpentier dans son livre « Ce Testament toujours nouveau », l'Eglise ressemble à un vaste laboratoire où aux quatre coins du monde connu se déposent des « flashes » sur Jésus, des « plans », parfois même des « séquences ». Tout cela sans idée préconçue de film à faire sur Jésus : l'Eglise ignore qu'elle est ce laboratoire. Elle va l'apprendre quand les hommes se décident à rassembler ces documents pour en faire le « montage ».

Ces montages, car il y aura finalement quatre « films », ce sont les quatre Evangiles. Chaque auteur écrit selon sa personnalité et avec l'intention déterminée de faire ressortir un élément particulier de la personnalité de Jésus. Pour le juif Matthieu, le Christ s'enracine dans toutes les prophéties de l'Ancien Testament. Pour Luc, le médecin, il s'agit de mettre en relief l'humanité de Jésus. Chez Marc, le disciple de Pierre,

RELIGION

se sont les souvenirs personnels du chef des apôtres qui comptent. Quant à Jean le mystique, seule l'intérêt la divinité du Sauveur.

Les quatre Evangiles, estime Philippe de Suarez, ne semblent pas s'être privés de puiser à une source privilégiée : l'Evangile selon Thomas.

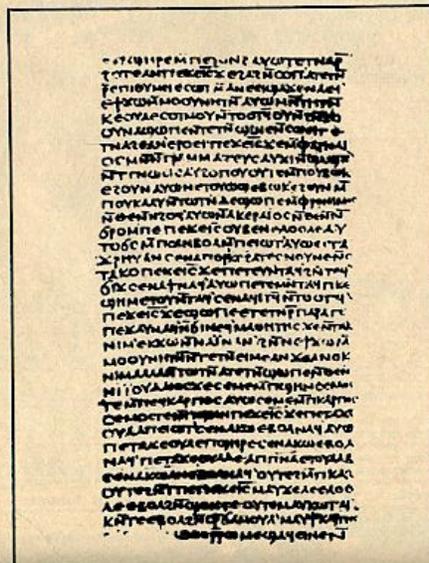
Mais s'il est vrai que celui-ci est le seul à transmettre les véritables paroles de Jésus, comment se fait-il qu'il ait été oublié pendant deux mille ans ? Pour la simple raison que l'Eglise des premiers siècles l'a mis à l'index. A cela, deux explications contradictoires : celle de l'Eglise officielle, pour qui « l'Evangile selon Thomas » est hérétique. Hérétique parce que les paroles de Jésus rapportées par l'apôtre mettent plus l'accent sur une recherche intérieure que sur des dogmes. Celle de Philippe de Suarez pour qui, au contraire, c'est l'Eglise qui est hérétique. A ses yeux, dès le Concile de Jérusalem, en l'an 49, le christianisme a trahi son fondateur.

C'est précisément au Concile de Jérusalem que saint Pierre commence à s'affirmer comme leader de l'Eglise naissante. Pierre, que l'Evangile de Matthieu montrera beaucoup plus tard comme investi des pouvoirs suprêmes par Jésus lui-même (Matthieu, XVI, 13-20).

Si l'on en croit « l'Evangile selon Thomas », ce n'est pas ainsi que les événements devaient se dérouler. L'héritier de Jésus n'était autre que Thomas, lui-même. C'est du moins ce qui semble ressortir du logion (au pluriel logia, du mot grec qui signifie parole) 13 : « Jésus a dit à ses disciples : comparez-moi, dites-moi à qui je ressemble. Simon-Pierre lui dit : tu ressembles à un ange juste, Matthieu lui dit : tu

logion 17 qui se retrouve néanmoins dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens : « Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme. » Le logion 42 aussi : « Jésus a dit : soyez passant. »

Au début du siècle, on a retrouvé, sculptée en caractères arabes, sur le porche de la grande porte de l'ancienne ville de Fath-Pur-Sikri, construite au sud de Delhi par le Grand Mogol Akbar le Juste, une inscription qui révèle d'étranges ressemblances avec ce texte de Thomas : « Jésus a dit : le monde est un pont ; passe dessus, mais n'y établis pas ta demeure. »



le ventre qui n'a pas conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait. »

Pour Thomas, Jésus veut dire : « N'ayez pas d'enfants. » Pour Luc, ces paroles ont été prononcées dans un discours sur la fin du monde, ce qui en fausse gravement la signification.

Autre découverte capitale de Philippe de Suarez : la pensée de Jésus, du moins selon saint Thomas, est plus proche de la sagesse extrême-orientale que des philosophies grecque et juive qui ont pourtant annexé le christianisme.

Exemple, le logion 77 : « Jésus a dit : je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi. Fendez du bois ; je suis là ; soulevez la pierre et vous me trouverez là. »

Frappante, explique Philippe de Suarez, est la consonance avec une des paroles les plus célèbres du Bouddha : « Je vois la myriade des mondes de l'univers comme autant de petites semences de fruits et le plus grand lac de l'Inde comme une goutte d'huile sur mon pied ! » Ainsi, Jésus et Bouddha ont-ils une même conscience cosmique englobant le tout. On pense immanquablement à l'alpha et à l'oméga chers au père Teilhard de Chardin.

Autre exemple, le logion 106 : « Lorsque vous faites le deux Un, vous deviendrez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne, éloigne-toi : elle s'éloignera. »

Pour le Jésus de Thomas, pas de dualité. C'est-à-dire que les inverses complémentaires, bien et mal, beau et laid, masculin et féminin, proviennent d'une réalité unique et doivent y retourner. Le philosophe Lao Tseu ne dit pas autre chose dans le fameux « Tao Te King » : « Le long et le court s'équilibrent, le haut et le bas se valent.

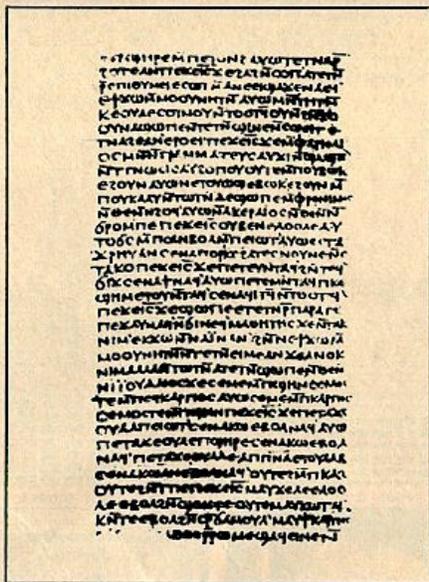
l'accent sur une recherche intérieure que sur des dogmes. Celle de Philippe de Suarez pour qui, au contraire, c'est l'Eglise qui est hérétique. A ses yeux, dès le Concile de Jérusalem, en l'an 49, le christianisme a trahi son fondateur.

C'est précisément au Concile de Jérusalem que saint Pierre commence à s'affirmer comme leader de l'Eglise naissante. Pierre, que l'Evangile de Matthieu montrera beaucoup plus tard comme investi des pouvoirs suprêmes par Jésus lui-même (Matthieu, XVI, 13-20).

Si l'on en croit « l'Evangile selon Thomas », ce n'est pas ainsi que les événements devaient se dérouler. L'héritier de Jésus n'était autre que Thomas, lui-même. C'est du moins ce qui semble ressortir du logion (au pluriel logia, du mot grec qui signifie parole) 13 : « Jésus a dit à ses disciples : comparez-moi, dites-moi à qui je ressemble. Simon-Pierre lui dit : tu ressembles à un ange juste. Matthieu lui dit : tu ressembles à un philosophe sage. Thomas lui dit : maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles. Jésus dit : je ne suis pas ton maître, car tu as bu et tu t'es enivré de la source bouillonnante que j'ai moi-même mesurée. Et il le prit. Il se retira et lui dit trois mots. Or, Thomas étant revenu vers ses compagnons, ceux-ci l'interrogèrent : que t'a dit Jésus ? Thomas leur dit : si je vous dis une des paroles qu'il m'a dites, vous prendrez des pierres et vous les jetterez contre moi ; alors, un feu sortira des pierres et elles vous brûleront. »

Tout au long de son livre, véritable œuvre scientifique, Philippe de Suarez met en lumière ressemblances et divergences entre le texte de Thomas et celui des quatre Evangiles canoniques. « Un quart des logia, dit-il, se retrouve plus ou moins fidèlement dans les canoniques. Un quart ne se retrouve pas du tout. Quant à la moitié restante, le sens en est totalement faussé. » Parmi les paroles non reprises par les quatre évangélistes, il y a, entre autres, le lo-

dessus, mais n'y établis pas ta demeure. »



Le manuscrit sur papyrus vieux de 1600 ans.

Il y a encore les logia dont le sens a été faussé : ainsi le 8 : « L'homme est semblable à un pêcheur, qui jeta son filet à la mer et le retira de la mer plein de petits poissons : parmi eux, le pêcheur avisé trouva un bon et gros poisson. Il rejeta tous les petits poissons au fond de la mer, il choisit le gros poisson sans peine. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

Saint Matthieu (XIII, 47, 50) raconte la même histoire, mais avec des détails qui en modifient le sens. Puis il remet le tout dans une perspective de fin du monde.

Un autre logion subit une semblable transformation, dans Luc cette fois. Il s'agit du 79 : « Une femme dans la foule lui dit : bienheureux le ventre qui t'a porté et les seins qui t'ont nourri ! Il lui dit : bienheureuses celles qui ont entendu le Verbe du Père, l'ont observé en Vérité ! Car il y aura des jours où vous direz : bienheureux

trouvez la. »

Frappante, explique Philippe de Suarez, est la consonance avec une des paroles les plus célèbres du Bouddha : « Je vois la myriade des mondes de l'univers comme autant de petites semences de fruits et le plus grand lac de l'Inde comme une goutte d'huile sur mon pied ! » Ainsi, Jésus et Bouddha ont-ils une même conscience cosmique englobant le tout. On pense immanquablement à l'alpha et à l'oméga chers au père Teilhard de Chardin.

Autre exemple, le logion 106 : « Lorsque vous faites le deux Un, vous deviendrez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne, éloigne-toi : elle s'éloignera. »

Pour le Jésus de Thomas, pas de dualité. C'est-à-dire que les inverses complémentaires, bien et mal, beau et laid, masculin et féminin, proviennent d'une réalité unique et doivent y retourner. Le philosophe Lao Tseu ne dit pas autre chose dans le fameux « Tao Te King » : « Le long et le court se délimitent. Le haut et le bas se règlent. Le ton et le son s'accordent. L'avant et l'après s'enchaînent. » Dans cette lumière, le logion 114, qui heurte tant par sa brutalité, se comprend mieux : « Simon Pierre leur dit : que Marian sorte de parmi nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie. Jésus : voici que je l'attirerai afin de la rendre mâle, pour qu'elle devienne aussi un esprit vivant, semblable à vous, mâles. Car toute femme qui se fera mâle entrera dans le royaume des cieux. » Les Orientaux, au lieu de parler de « mâle » utilisent le mot « yang » qui est le principe primordial masculin.

Ainsi, selon Philippe de Suarez, se dégage un Jésus universel. « C'est pourquoi, conclut-il, je dis volontiers à ceux qui s'interrogent et plus particulièrement aux jeunes : « Avant d'aller à Katmandou, lisez donc Thomas. »

Une sérieuse question est donc désormais posée à l'Eglise : et si le visage de Jésus selon Thomas était le vrai ?

ROBERT SERROU. ■

CARTE BLANCHE A Emile Gillibert



Auteur de « Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile » et « Moïse et le Phénomène judéo-chrétien ». (Ed. Métaoia).

La religion du troisième millénaire

Judéo-chrétiens, sommes-nous les victimes d'un leurre immense ? Une foule d'événements nous invitent en tout cas à une remise en question fondamentale.

Lorsqu'on dit que les juifs ont eu bien raison de ne pas voir en Jésus le Sauveur qu'ils attendaient, on heurte les chrétiens ; mais lorsqu'on dit à ces derniers que le Jésus authentique n'a rien à voir — ou si peu — avec le Christ qu'ils ont appris à connaître, on les heurte encore davantage.

Ceux qui cependant acceptent d'être dérangés dans leur confort, se souvenant peut-être de la parole du Maître : « Je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère » (Matthieu 10.34-36 ; Luc 12.53), savent que toute tentative de remonter à la pureté de la source n'est pas une promenade de dilettante. Par contre, ce qu'ils ne savent pas nécessairement, c'est que les malentendus historiques sont parfois

grossiers. Jugez-en par l'exemple suivant : les évangélistes Matthieu et Luc parlent tous deux d'une ville appelée Nazareth où vivaient Jésus, Marie et Joseph après leur retour d'Egypte. Or aucun livre d'histoire ni aucune carte de géographie antérieurs à la naissance du Christ ne mentionnent cette ville de Nazareth. L'omission pourrait encore s'expliquer s'il s'était agi d'un petit village ou d'un lieu-dit... mais les évangélistes parlent nommément d'une ville, et nous vivons sur ce malentendu depuis que nous sont parvenus les Evangiles. Cet exemple parmi d'autres montre que les Evangiles, composés à une date relativement tardive et en dehors de la Palestine, ont été soumis à des manipulations importantes.

Que savons-nous du Jésus historique ? Si nous interrogeons l'Histoire, et non les Evangiles, nous sommes frappés, ahuris même, par le silence des historiens de l'époque. Le mieux placé, Flavius Joseph (né à Jérusalem en 37, mort à Rome vers 100), qui retrace l'histoire des juifs en vingt livres, n'a qu'une courte mention sur le Christ, mention qui n'est pas considérée aujourd'hui comme authentique.

Il est plus facile, en définitive, de dire ce que Jésus n'est pas, que ce qu'il est. Il n'est pas le Messie guerrier et victorieux de l'attente juive. Il n'a pas, aux yeux des juifs, les qualités requises pour s'inscrire dans la lignée des prophètes et accomplir les Ecritures. Il ne vient pas assurer la domination d'Israël sur les nations. Son message libérateur s'adresse à tous les hommes. Du reste, le reproche de Samaritain que lui font les Pharisiens est éloquent : on sait en effet que les Samaritains étaient haïs des juifs comme racialement impurs et schismatiques. Enfin, Jésus

semble voir en Moïse un usurpateur : « Ce n'est pas Moïse qui nous a donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne... » (Jean 6.32).

Allons-nous prétendre que les chrétiens ont été mieux inspirés que les juifs en voyant en Jésus l'incarnation du Messie, l'Oint qui vient réaliser les prophéties ? Si l'on s'en tient à la lettre des Evangiles canoniques, spécialement de celui de Matthieu, il ne saurait faire de doute que le Christ, en la personne de Jésus, vient accomplir la Loi et les Prophètes. L'évangéliste souligne fortement cette continuité. Avec saint Paul, à la suite de l'hallucination de Damas, l'accent est mis lourdement sur la culpabilité et la souffrance rédemptrice. A l'invérifiable manifestation divine du Sinaï à Moïse, correspond l'invérifiable apparition du Ressuscité à Paul. De national et temporel, le salut s'étend au monde grâce au sang rédempteur.

Celui qui cherche la vérité avec persévérance ne peut s'empêcher de se demander si le véritable enseignement que Jésus est venu apporter n'est pas d'une nature fort différente de celui qu'on lui a fait assumer. L'Evangile selon Thomas, découvert en 1945, éclaire d'un jour nouveau le message de Jésus. Il permet de mesurer l'importance des manipulations qu'ont eues à subir les textes évangéliques au cours de rédactions successives ; il fait ressortir l'orientation du salut à la fois vers le devenir historique et vers une prise en charge de l'humanité pécheresse.

Les disciples obnubilés par le grand rêve de salut imminent dont ils croyaient lire l'annonce dans les Ecritures, sont interloqués par les propos de Jésus centrés sur le Royaume intérieur. Il s'en suit du reste un dialogue de sourds aisément repérable. Le rêve va prévaloir sur la réalité.

Un détournement inconscient du vrai message va s'opérer. L'éveil intérieur devient résurrection. L'apparition du Fils de l'homme sur les nuées du ciel, annoncée par Daniel, se transforme en apparition de Jésus à ses disciples après sa mort. La croix que Jésus nous demande de porter, c'est-à-dire les épreuves salvatrices de celui qui se prend en main, dégénère en salut par la croix de celui qui se fait prendre en charge. Le Royaume, fruit de la dépossession, se transforme en conquête. La femme que Jésus réhabilite en même temps que la nature, continue à être sous-estimée comme dans l'Ancien Testament. L'accent est mis sur le péché originel alors que Jésus nous demande de prendre exemple sur les tout petits. La nature est dominée et vaincue tandis que Jésus nous invite à suivre son enseignement, etc.

L'Evangile selon saint Thomas nous aide à repérer dans les Evangiles canoniques les paroles authentiques du Maître. Comparé aux grands enseignements de l'Inde et de la Chine, il nous apparaît dans sa dimension universelle, permettant à l'Occident et à l'Orient de parler un langage commun. Il est à même de combler les exigences du savant, lequel s'inscrit en faux contre les religions anthropomorphiques et anthropocentriques.

Il devient dès lors évident que le phénomène judéo-chrétien se réduit à un épiphénomène de civilisation, destiné à disparaître dans le flot dévastateur qu'il a lui-même engendré. Cependant, lorsqu'une ère finit, une autre commence. L'Evangile selon Thomas inaugure déjà la voie de la réalisation des hommes du troisième millénaire.

EMILE GILLIBERT ■

En Vedette **EMILE GILLABERT**

65 ans, écrivain, métaphysicien, éditeur de « l'Évangile selon Thomas » (Col. Métanoïa).



— Pourquoi rééditer l'Évangile selon Thomas et quoi de neuf depuis sa première parution ?

— La première édition, tirée à huit mille exemplaires, étant épuisée depuis des mois, il devenait urgent pour nous de pouvoir répondre à la demande. De plus, il était indispensable de présenter au public une nouvelle édition qui tienne compte des recherches qui ont été accomplies au sein de l'Association Métanoïa depuis sa fondation, il y a cinq ans. Association créée justement pour approfondir ce cinquième Évangile, et qui réunit parmi ses membres des savants et des métaphysiciens.

— En quoi ce texte est-il important ?

— En ce qu'il contient les paroles authentiques de Jésus alors que les évangiles appelés canoniques sont l'aboutissement relativement tardif de plusieurs versions successives au cours desquelles le texte initial a été orienté en fonction des croyances de l'époque, marquées surtout par l'attente de la fin du monde et par le rachat que nous a valu le sang rédempteur.

Dans le langage courant, le mot évangile est demeuré synonyme de vérité. Le retour à l'évangile est donc le retour à la vérité non encore altérée.

— Qu'est-ce qui prouve qu'il s'agit d'un texte authentique ?

— L'authenticité du texte peut se prouver à divers niveaux : métaphysique et exégétique. Prenons seulement celui de l'exégèse. Un texte s'altère en cours de transmission. Il se grossit d'éléments secondaires tout en se vidant petit à petit d'éléments essentiels ; or, c'est ce qui est arrivé aux quatre évangiles, tandis que l'Évangile selon Thomas n'a pas connu le même phénomène.

— Comment se fait-il que l'Église officielle n'en parle pas ?

— Trop de choses déchirantes seraient à réviser, alors on s'attarde à colmater les brèches. Du temps des Cathares, de Copernic et de Galilée, nous aurions eu de sérieux ennuis. Aujourd'hui, on préfère nous ignorer.

— Pourquoi est-ce vous qui travaillez à faire connaître ce texte ?

— Simplement parce que je suis convaincu de la nécessité pour l'Occident de revenir à un Évangile non altéré. Le monde en perdition a besoin de ce phare puissant pour retrouver sa route. Les livres que j'ai écrits : « Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile », « Paroles de Jésus et pensée orientale », « Moïse et le phénomène judéo-chrétien », sont en quelque sorte autant d'introductions à l'Évangile selon Thomas. La revue trimestrielle, les Cahiers Métanoïa, continuent l'œuvre entreprise. Avec ses commentaires exégétiques et ésotériques, sa concordance, ses parallèles, sa traduction accompagnée du texte copte, etc., la nouvelle édition de l'Évangile selon Thomas constitue une véritable somme. C'est le fruit d'un travail d'équipe ; mais il importe de préciser que, sans l'apport scientifique de l'helléniste Pierre Bourjeon et du coptologue Yves Haas, l'œuvre n'aurait pu aboutir. Grâce à leur compétence et à leur dévouement sans limite, l'édition que nous publions a l'avantage de répondre aux exigences du savant et à celles du métaphysicien.

M. le curé de Saint-Pierre-de Montmartre me fait savoir qu'il n'est pas l'auteur des déclarations rapportées ici sur le Sacré-Cœur, « église d'extrême-droite ». Ces fortes paroles ont été prononcées par un autre.

M. Gillabert m'a envoyé son livre sur saint Paul, apôtre des

gentils. M. Gillabert n'est pas gentil avec l'apôtre. Il le voit purgeant à notre détriment un furieux complexe d'Œdipe. Son explication du « chemin de Damas », phénomène lumineux, est complètement obscure.

Reçu également « Le Grand Tournoi » de Bassi et Campana, qui raconte déjà (c'est un record de rapidité) la dernière campagne présidentielle. Avec un tel art du suspense que j'hésite à révéler le nom du vainqueur, crainte de gâcher le plaisir du lecteur.

M. Fernand L. de Cahors m'écrit « qu'il n'a pas voté pour que ça change, mais précisément pour que ça ne change pas. Et, dit-il, je ne suis pas le seul. » Voilà un sondage que l'on n'a pas fait. Il aurait peut-être donné des résultats curieux.

André Frossard.

Figaro

15-6-74



Nos lecteurs ont la parole

ST PAUL, CHEF DE L'EGLISE ??

Mis en cause dans un article de P.L. à propos de son opinion sur St Paul, M. Emile Gillibert, de Marsanne, nous prie d'insérer la lettre suivante :

"Je comprends mal que vous me preniez à partie dans le numéro 1356 de votre journal à propos de mon ouvrage "St Paul ou le colosse aux pieds d'argile" simplement sur la foi d'un article de journal, sans vous être donné la peine de lire mon livre et donc sans pouvoir vous en faire une opinion fondée.

Puisque vous en êtes réduit à donner un compte-rendu des livres par les échos que vous recueillez dans la grande presse, je vous prie de trouver ci-joint un autre article, du "Monde", cette fois-ci, qui pourrait apporter à vos lecteurs, dont je suis, d'autres éléments d'information.

Si vous estimez arbitrairement que j'accuse St Paul, je ne suis pas en si mauvaise compagnie car, comme vous le savez, les femmes en général souffrent de la misogynie de l'Apôtre, et maintenant elles osent le dire tout haut. J'ai également des prédécesseurs illustres qui valent bien Daniel Rops : un Swedenborg, un Nietzsche, un Gide, un Singer, un Cuther Clark etc....

Vous estimez que la vision de Damas est le miracle par excellence. Or la plupart des théologiens modernes, le jésuite Xavier Léon Dufour en tête, ne souscriraient pas à votre trop facile interprétation de l'événement de Damas.

Quand à votre argument qui fait intervenir Pierre pour "sauver" Paul, il ne résiste pas à l'épreuve des faits. A Antioche, Pierre, accusé en public par Paul de jouer un double jeu, a définitivement perdu la face. Du reste à partir de cette "pénible affaire", Paul se considère comme le

chef de l'Eglise et pour Luc également Paul est devenu le Pape.

Je ne puis m'empêcher de penser que vos jugements seraient plus manqués si vous aviez bien voulu vous donner la peine de lire mon livre.

Veillez considérer cette mise au point comme une lettre ouverte que je vous demande de publier dans votre prochain numéro, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Pour se faire une opinion, les lecteurs de Peuple Libre ont droit à la contreverse. Sinon, où serait leur liberté ?"

La lettre de M. Gillibert appelle quelques réflexions de notre part.

1er - Il est vrai qu'on ne peut entièrement répondre à un livre qu'en ayant lu le livre en son entier, ce qui fait admettre comme conséquence qu'on puisse, si on le juge bon, reprendre le livre point par point pour en dénoncer les parties faibles, l'orientation trop accentuée et subjective. En somme, il s'agirait de répondre à un livre par un livre. Un hebdomadaire n'en a pas les moyens !

2e - D'ailleurs, nous n'avons pas prétendu faire un compte-rendu de livre (nous ne donnions même pas le titre de celui-ci !) mais, ayant appris l'émoi éprouvé par des drômois à la suite de l'article de Paris-Match, nous avons voulu faire une mise au point.

La présentation du magazine parisien, comme l'article d'Henri Fesquet dans le Monde, fait ressortir une assez ancienne argumentation qui a eu cours à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e celle du message du Christ qui aurait été déformé par St Paul dès l'origine, elle a été réfutée par Cerfaux, Dodd, Benoit etc.... Nous renvoyons nos lecteurs à ces ouvrages sérieux, plus documentés et mieux informés que ceux de Gide ou de Nietzsche, cités par notre correspondant.

3e - Nous n'avons jamais écrit que la vision de Damas est le "miracle" par excellence ! Nous avons seulement relevé que le retournement spectaculaire de Paul est un fait d'histoire qui a provoqué l'apôtre à rapprocher sa vision de Jésus-Christ ressuscité de celle des apparitions aux Onze, aux disciples et à plus de 500 frères.

4e - La présentation de St Luc (dans les Actes des Apôtres) des récits de la vision de Damas insiste fortement sur les relations que Paul a prises avec l'Eglise pour qu'il puisse accomplir sa mission. Cette insistance souligne ainsi l'autorité des apôtres. Négliger l'épisode premier et fondamental dans lequel on voit que Paul va confronter la révélation qu'il a eue personnellement de l'Evangile ressuscité et recevoir l'approbation des apôtres, permet certes de monter en épingle le conflit d'Antioche, mais cela ne correspond pas au souci de Paul d'unité avec les "colonnes de l'Eglise".

5e - Quant à la "mysogynie" de St Paul, il nous paraît dangereux de recourir à une lecture psychologique et sociale de

5e - Quant à la "mysogynie" de St Paul, il nous paraît dangereux de recourir à une lecture psychologique et sociale de ces écrits, avec le seul éclairage de la psychanalyse. Sans vouloir explorer d'assez près les données historiques de l'époque. En éloignant les femmes de la présidence de l'Assemblée, Paul a-t-il été plus loin que la coutume et la pratique habituelle de la communauté chrétienne ? Dans sa lettre aux Philippiens, on voit cependant que Paul place "Evodie et Syntiché" sur le même rang que les collaborateurs de l'apôtre. Dans l'épître aux Romains, Paul parle de ses "sœurs dans le Seigneur" de Phœbé qui a protégé tant de chrétiens, de sa chère Persis, qui s'est bien fatiguée pour nous. A Timothée, il dit "considère les femmes âgées comme des mères et les jeunes femmes comme des sœurs en toute pureté". Aux Ephésiens enfin, il écrit : "Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise". Est-ce là propos de misogynie ?

Avec Henri Fesquet, il nous paraîtrait judicieux, pour avoir une meilleure compréhension de St Paul, de recourir à des ouvrages plus nuancés (Paillard : le règlement de compte avec St Paul - ou Cerfaux : itinéraire spirituel de St Paul, tous deux aux éditions du Cerf) le "diagnostic" de M. Gillibert étant tout d'une pièce" suivant l'explication du journaliste du Monde.

ARTS * LETTRES

QUELQUES SUGGESTIONS

• PHILOSOPHIE

SAINT PAUL

par Emile Gillibert
(Edition Métanoia)

Enfoncer des portes ouvertes est un procédé assez difficile de délectation insolite. Ce n'est certainement pas une méthode convaincante pour contredire efficacement des constructions intellectuelles élevées sur des données universelles.

On le sait depuis toujours et le personnage étudié s'est complu à l'avouer, à le souligner, à l'exagérer même peut-être par une sorte d'humilité orgueilleuse. Saül de Tarse fut un être inquiet, douloureux, angoissé, intransigeant et intolérant. Il croyait en sa mission grandiose, ce qui n'est pas donné à tout le monde, et il peut être taxé de mégalomanie avec une certaine vraisemblance. Il n'est aucunement besoin de faire appel à une « science » aussi discutée que les balbutiements présents de la psychanalyse pour déceler en saint Paul les défaillances physiques dont il souffrait, les éléments plus ou moins précis d'une paranoïa surmontée. Mais enfin quel est l'homme supérieur qui a marqué son siècle qui, d'une façon ou d'une autre, n'apparaisse comme anormal, hors série, avec des points de faiblesse qu'il doit précisément vaincre afin de s'affirmer ?

Colosse aux pieds d'argile, l'Apôtre des Gentils le fut sûrement. L'homme en situation est aussi fragile, aussi exposé, aussi périssable que le plus humble d'entre les nombreux. Mais l'œuvre dépasse infiniment, toujours, dans tous les domaines, qu'il s'agisse du prophète, du grand chef militaire, du conducteur d'hommes ou du savant solitaire, la petitesse inéluctable de chacun. Et il ne semble pas parfaitement légitime de conclure des caractères psycho-biologiques plus ou moins correctement interprétés à la non-validité d'une doctrine ou d'une action.

Opposer catégoriquement saint Paul à l'enseignement du Christ relève probablement d'une polémique quelque peu simpliste et néglige délibérément le contexte historique d'une lutte âpre, originale, menée avec un courage qu'il serait injuste de renier. On peut expliquer l'illumination du chemin de Damas autrement que par un choix divin. Mais une fois engagé sur ce terrain mouvant, comment s'arrêter et ne pas apporter la même méthode d'investigation dans les témoignages de l'autre camp ? Que serait le christianisme des premiers temps, maintenu dans une émouvante mystique d'un royaume qui n'est pas de ce monde, si Paul n'avait fondé les communautés fraternelles où Juifs et non-Juifs se retrouvaient semblables, ces derniers participant à la Promesse sans être contraints aux règles strictes imposées aux premiers ? C'est sur cette lancée que toute la littérature patristique put développer l'unité qui fit le triomphe du thomisme dans une Eglise où la tradition fit toute la force.

On peut se détourner de cet enseignement, mais on ne saurait s'en remettre en même temps à une métaphysique de négation comme celle du brahmanisme primitif. Chaque civilisation secrète une doctrine et une métaphysique qui sont reflets d'une conception générale de l'univers. On pourra sans doute admettre que l'effort aura été dans le dépassement du dualisme mazdéen afin de faire saisir, en une réflexion enrichissante, en une révélation méritée, si l'on veut, l'unité de l'éternité d'être. A cette œuvre, Saül de Tarse, sans trahir aucune parole du Christ, a apporté des pierres solides. Et c'est ce qui doit compter.



QUESTION DE N°24

A PROPOS DU CINQUIÈME ÉVANGILE

ENTRETIEN AVEC EMILE GILLABERT
PAR JEAN BIES

Un cinquième Évangile existe, « l'Évangile selon Thomas », découvert à Nag Hammadi (Haute-Egypte) en 1945, et traduit pour la première fois du copte en 1959. De l'avis même des exégètes de l'École biblique de Jérusalem, ce texte surprenant est plus ancien que les « Synoptiques ». Ainsi, « l'Évangile selon Thomas » nous transmet-il peut-être les paroles exactes prononcées par Jésus et remet-il du même coup en question une grande partie des bases du christianisme. Il nous révèle un maître spirituel en tous points semblables à ceux de l'Asie traditionnelle ; il débonde les sources de l'ésotérisme chrétien ; il peut même amorcer un renouveau de la spiritualité occidentale.

Telle est la thèse défendue par Emile Gillibert, directeur du groupe de recherches et d'études « Métanoïa ».

E. Gillibert. — Cet évangile est un texte copte découvert en Haute-Egypte, près de la localité de Nag Hammadi, en 1945, et dont les premières traductions datent de 1959. Le manuscrit se trouve au musée du Caire ; nous en possédons le fac-similé. Bien entendu, une véritable conjuration du silence entoure cette découverte sans précédent, qui remet en question les bases mêmes du christianisme tel qu'il nous a été transmis.

J.B. — Vous dites que cet Évangile aurait été dicté par Jésus à son disciple Thomas. Il serait une stéréotypie des paroles mêmes du Maître...

E.G. — L'incipit de cet Évangile est le suivant : « Voici les paroles secrètes (et non pas apocryphes !...) que Jésus le Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Judas-Thomas... » On peut supposer que Jésus, se sentant menacé à la fois par les pharisiens et par les Romains, a dicté l'essentiel de son message au disciple susceptible de le

Saint Thomas : incrédule ou initié ?
(mosaïque de l'église de Daphni, X^e s.).
Ph. Roger-Vinisi.

préserver. Nous sommes en présence d'un texte qui fut enterré presque aussitôt que divulgué, et qui est resté à l'abri de toute manipulation. On n'y trouve aucune de ces amplifications propres aux « Synoptiques », lesquels sont l'aboutissement de rédactions successives : les versions que nous en avons sont de troisième ou quatrième main ; Paul les a infléchies de toute son influence (« Marc » principalement). Très vite, l'enseignement de Jésus s'est trouvé récupéré, dégradé et trahi.

J.B. — *La conjuration du silence à laquelle vous faites allusion s'explique fort bien dans la mesure où l'Eglise a depuis longtemps refusé toute notion d'ésotérisme.*

E.G. — Il est commode mais abusif d'amalgamer la gnose de Thomas en tant que « connaissance initiatique » et les gnosticismes aberrants des premiers siècles. Jésus a dit : « Vous avez caché les clefs de la Connaissance ; non seulement vous n'êtes pas entré, mais vous empêchez les autres d'entrer. » De même : « Le chien dans la mangeoire ne mange ni ne laisse manger les bœufs. » Et encore : « Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères... » L'incompréhension ne pouvait être que totale : un dialogue de sourds, avec des disciples infantiles, interprétant les paraboles dans un sens quantitatif et historique, et fermés à toute notion d'intériorité et d'éternité. L'aventure du Royaume est intérieure et individuelle ; elle a été comprise comme extérieure et collective. L'éveil de la conscience a été confondu avec la « résurrection des morts ». Manger le pain de la Parole, s'abreuver à la coupe de l'Enseignement est devenu la Cène (alors que Jean lui-même n'identifie nullement la chair et le sang du Fils de l'Homme au corps et au sang d'une victime offerte en sacrifice : le rachat par le sang est une idée de Paul...). L'épreuve salvatrice de celui qui se prend en main a dégénéré en salut par la Croix de celui qui se fait prendre en charge. Le dévoilement de l'Esprit, lorsque cesse notre cécité, a été pris pour l'apparition de Jésus *post mortem*. Le retour à l'Un, à l'Etre intemporel, la fin de tout dualisme sont devenus la « fin des temps » (alors qu'il est démontré que Jésus n'a jamais prononcé de discours apocalyptique).

Moïse et Paul ont étouffé le vrai message de Jésus

J.B. — *Moïse et Paul sont pour vous les deux grands « paranoïaques » qui encadrent et étouffent le vrai message*



M. Emile Gillibert

de Jésus. Vous les tenez même pour responsables de la crise de l'Occident, qui leur doit son vouloir de conquête, son esprit juridique et littéraliste, la destruction de la nature et de la féminité, le « sens de l'Histoire ».

E.G. — Le peuple d'Israël, surtout à l'origine, était un peuple combattant, qui avait à conquérir la Terre promise. Il avait avant tout besoin de soldats ; chacun sait que la femme, « repos du guerrier », devient dangereuse dans l'économie des moyens de conquête. Par l'intermédiaire de Moïse, Israël s'est donné des lois où la femme et la nature sont jugées mauvaises. Moïse a reçu ces lois sur le Sinaï, sans que le peuple puisse le voir. C'est ici que commence le discours paranoïaque, admirablement construit, mais établi sur des prémisses invérifiables : « Yahvé m'a dit... » Moïse est seul à posséder la vérité ; il se montre intransigeant, xénophobe, fait vivre son peuple dans un climat de culpabilité et de peur permanentes. Le peuple, empêché d'avoir un contact direct avec Yahvé, l'est aussi

de vivre une aventure spirituelle personnelle : l'intimité avec Dieu lui est pratiquement interdite. La seule aventure permise est collective : la guerre.

J.B. — *Il est pourtant possible d'interpréter les Psaumes dans un sens symbolique de guerre intérieure, comme on le fait pour la « guerre sainte » islamique ou pour celle d'Arjuna dans la Bhagavad-Gîtâ.*

E.G. — Sans doute. Il n'empêche qu'Israël a voulu s'inscrire dans le devenir historique, inscrire son action dans l'espace-temps. En se choisissant un guide tout-puissant inspiré par le Dieu des Armées, il a opté pour une transformation extérieure.

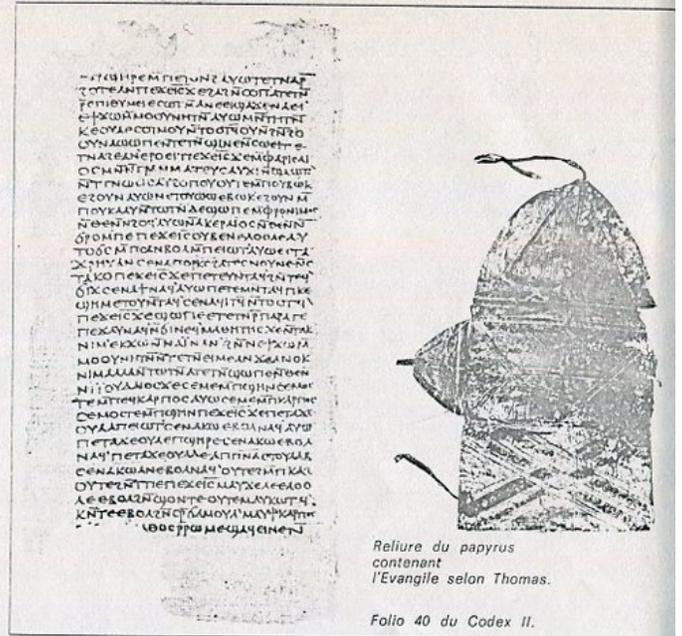
J.B. — *Cet instinct guerrier provient d'une société patriarcale. L'orphelin Moïse s'est fabriqué un Père d'autant plus autoritaire que la carence a été plus durement vécue.*

E.G. — Le culte rendu au Père lui a fait condamner et maudire tout ensemble la femme, la mauvaise mère, la nature, assimilées à la mort. Cela se retrouve jusque dans Freud. Moïse a confondu la sexualité et le péché ; d'où le souci obsédant des purifications rituelles et des expiations. L'agressivité d'Israël combattant vient du renoncement sexuel, de l'autopunition reliée à la notion de péché. La Déesse-Mère a été bannie ; l'unité du Ciel et de la Terre, brisée. Le dualisme chair-esprit, instinct-raison était né ; nous voyons aujourd'hui les conséquences catastrophiques de cette phallocratie... Dans le christianisme même, le culte de la Vierge Marie a pu tempérer les rigueurs de la Loi, mais n'a point assumé la sexualité. Pour le juif comme pour le chrétien, séparés de la nature, il est devenu impossible de s'intégrer à un temps cyclique, de découvrir une harmonie universelle. Non seulement l'homme n'existe plus que collectivement, mais son but est, de plus, de transformer cette nature ennemie ; Marx est au bout.

Paul : la triple succession paranoïaque, patriarcale et messianique

J.B. — *Paul n'a fait selon vous que succéder à Moïse dans une perspective chrétienne. Vous établissez plusieurs rapprochements entre son enseignement et l'idéologie essénienne : même rêve hégémonique, même dualisme fondamental, même souci de justification par les Ecritures, même impatience messianique. Vous expliquez sa paranoïa en évoquant un besoin de surpuissance et de possession exclusive de la vérité et réduisez Damas à une hallucination...*

Question de/24



Reliure du papyrus contenant l'Evangile selon Thomas. Folio 40 du Codex II.

E.G. — Le départ de Paul ne nous satisfait pas plus que celui de Moïse. Nous ne pouvons vérifier cette expérience de foi fondée sur un Christ ressuscité, sur cette réanimation d'un cadavre... Le discours est organisé, logique, efficace ; l'absence de preuves subsiste. Damas est pour moi une hallucination, une perception sans objet ; en termes psychanalytiques, une « régression ». Le psychotique privé du tiers témoin ne peut contempler que sa propre image.

J.B. — *Paul a accentué le processus de yangisation de l'Occident ?*

E.G. — Je me suis aperçu qu'il n'avait fait que continuer un travail déjà bien avancé, en sous-estimant l'élément féminin, yin, beaucoup plus proche que le masculin, yang.

des cycles naturels. Paul a insisté sur la Loi représentée par le Père : autorité, sévérité, condamnation ; c'est le Père, non Jésus, qui a tué le « vieil homme » en Paul. Dans ses « Epîtres », la femme porte le poids du péché originel. La chair est identifiée au mal. Il ne parle de la mer que pour mentionner ses naufrages ; de la nuit, que pour en souligner l'aspect négatif ; il ne fait aucune mention de la mère de Jésus... Comparez avec « l'Evangile de Thomas », où Jésus rend sa vraie place à la femme, réhabilite la Mère divine : « Le royaume du Père est semblable » à une femme... »

J.B. — Vous estimez également que l'aspect messianique des Evangiles est une marque de Paul.

E.G. — Les paroles que les rédacteurs évangéliques prêtent à Jésus pour montrer qu'il venait réaliser les prophéties sont des ajouts ou des interpolations. Même l'exégèse confessionnelle est d'accord là-dessus. On a confondu Jésus et le Messie des prophètes (Daniel surtout) ; on a fait subir aux textes des manipulations pour les besoins de la catéchèse. Surtout dans « Matthieu »...

J.B. — Cependant, toutes les traditions connaissent la notion de fin de cycle, et vous-même ne la niez pas.

E.G. — Nous sommes effectivement à la fin d'un cycle. Mais la notion de cycle elle-même est liée au monde manifeste, elle est étrangère à l'essentiel, qui est la vie intérieure, la seule qui intéresse Jésus. Ce qui nous est demandé, c'est de revenir à l'origine d'avant le temps. Les juifs, et les disciples de Jésus à leur suite, attendaient un Messie, et Jésus ne présentait pas les caractéristiques requises. Le Messie devait apparaître dans les nuées du ciel, au son des trompettes, dans une sorte de branle-bas cosmique... Or, aux yeux des non-initiés, rien ne distingue un initié de celui qui ne l'est pas. Tout au long de la vie de Jésus, nous constatons que les disciples ne le comprennent pas. Ils se sont déjà forgé un personnage en fonction des prophéties ; ils vivent sur des préjugés, sur des projections... En réalité, cette attente messianique n'était qu'une prodigieuse utopie ; cette fuite dans le rêve avait pour but de décharger l'âme collective de sa culpabilité.

Que savons-nous de Jésus ?

J.B. — Je vous entends parler de Jésus, non du Christ. Or, tout Messager porte deux noms, l'un humain, l'autre divin.

QUELQUES EXTRAITS DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Jésus a dit :

J'ai jeté un feu sur le monde, et voici que je le préserve jusqu'à ce qu'il embrase.

Heureux celui qui était déjà avant qu'il existe. Si vous devenez mes disciples et entendez mes paroles, ces pierres vous serviront.

Si la chair s'est produite à cause de l'esprit, c'est une merveille ; mais si l'esprit s'est produit à cause du corps, c'est une merveille de merveille. Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté.

Ses disciples dirent : Quel jour te verrons-nous ? Jésus dit : Lorsque vous vous départirez de votre pruderie et prendrez vos vêtements, les déposerez à vos pieds comme les tout petits enfants, les piétinerez, alors vous verrez le Fils de celui qui est Vivant et vous n'aurez pas peur.

Les pharisiens et les scribes ont pris les clefs de la Connaissance et ils les ont cachées. Non seulement ils ne sont pas entrés, mais encore ils n'ont pas laissé entrer ceux qui voulaient.

Si l'on vous interroge : Quel est le signe de votre Père qui est en vous ? dites-leur : C'est à la fois un mouvement et un repos.

Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout.

Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi. Fendez du bois : je suis là ; soulevez la pierre et vous me trouverez là.

Ne comprenez-vous pas que celui qui a créé l'intérieur est aussi celui qui a créé l'extérieur ?

Celui qui boit de ma bouche deviendra comme moi ; moi aussi je deviendrai lui, et ce qui est caché lui sera révélé.

E.G. — Christ est un terme juif et paulinien à la fois, désignant l'Oint du Seigneur. Il appartient donc encore à la perspective messianique que je viens de dénoncer. Le Messie devait naître de la race de David et recevoir l'onction. L'on a fait naître Jésus à Bethléem parce que Bethléem est une terre de Juda, donc de la tribu de David, alors que les exégètes nous disent maintenant que Jésus n'a pas pu naître à Bethléem, étant donné la date du recensement de César. On veut alors le faire naître à Nazareth, mais on rencontre une nouvelle difficulté, car Nazareth ne figure sur aucune carte ancienne !

J.B. — *Mais si l'on prétend remonter vraiment aux sources, pourquoi ne pas dire Yeshouah ; car tel est bien le nom d'origine ?...*

E.G. — Peut-être... Mais remarquez que dans « Jésus », il y a « Je suis ». Jésus nous a laissé cette parole : « Celui qui boira de ma bouche deviendra moi, je deviendrai » lui. » Il s'agit donc bien d'une identification. Si je deviens Jésus, je le suis.

Les miracles et les pouvoirs sont d'ordre exotérique

J.B. — *Quelle importance ou crédibilité accordez-vous aux miracles de Jésus ? Vous dites que ces miracles sont des versets rajoutés.*

E.G. — Il existait depuis longtemps des recueils de miracles ; c'est là qu'ont puisé les évangélistes, en y ajoutant encore l'imagination orientale, pour élaborer leur mythe. La Résurrection m'apparaît comme un phénomène explicable, mais appartenant, comme tout phénomène, à l'ordre de la manifestation, et donc secondaire du point de vue ésotérique. Or, Jésus a dit : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » Il attire l'attention sur sa parole, non sur l'aspect merveilleux des miracles. On a voulu faire de lui un fakir, alors qu'il récusait tout moyen d'action physique.

J.B. — *Est-ce à dire que Jésus n'a jamais fait de miracles ? Tous les sages ont été investis de « pouvoirs », même s'ils y ont renoncé.*

E.G. — Il en avait probablement. S'il est issu du milieu essénien, comme d'aucuns le prétendent, on sait par les textes de Qumrân que les Esséniens étaient des guérisseurs. Jésus a fort bien pu être un thérapeute.

J.B. — *Quant aux autres miracles, n'est-il pas possible*

GURDJIEFF, artisan d'un monde nouveau par John G. BENNETT

L'ouvrage le plus complet sur la vie et l'œuvre de Gurdjieff. J. G. Bennett fut l'un des interprètes les plus originaux des enseignements oraux et écrits de Gurdjieff, qu'il restitue dans leur genèse, leur histoire et leur environnement.

Un volume 13,5 × 21,5 de 368 pages, avec 12 photos .. 45 F

QUI ETES-VOUS MONSIEUR GURDJIEFF ? par René ZUBER

R. Zuber rencontre Gurdjieff en 1943 et fait ensuite partie du premier groupe d'élèves réunis autour de Gurdjieff à Paris, dès après la guerre.

Un volume 12,5 × 20,5 de 96 pages .. 25 F

LES MAITRES DE GURDJIEFF par Rafael LEFORT (Traduit de l'anglais)

R. Lefort recherche les sources de Gurdjieff en suivant les indices parsemés dans ses écrits. C'est ainsi qu'il entreprend d'explorer la tradition Soufi. Il raconte dans ce livre les péripéties de cette quête étonnante, et son dénouement, une quête poursuivie de pays en pays, de sage en sage.

Un volume 13,5 × 21,5 de 160 pages 25 F

RENE GUENON par Paul SERANT

Outre le texte original, la nouvelle édition de ce livre contient une postface où P. Sérant examine quelques questions capitales soulevées par l'œuvre de Guénon, telles qu'elles continuent à se poser.

Un volume 13,5 × 21,5 de 232 pages .. 30 F

MES POUVOIRS SONT EN VOUS par Michel CARAYON

Après les prises de position hostiles, sceptiques ou enthousiastes qui suivirent, l'an passé, ses opérations « à mains nues », M. Carayon raconte ses aventures et mésaventures dans ce livre où il explique le sens de son activité pour aider les malades, et pourquoi il mène le combat pour une médecine plus humaine.

Un volume 15,5 × 24 de 256 pages 39 F

QUI EST TON MAITRE ? par Gabriel MONOD-HERZEN et JACQUELINE

Rencontres spirituelles Sri Aurobindo et la Mère ; Sri Krishna Prem, etc. La réponse d'un européen et celle d'un indien à la quête du Maître.

Un volume 13,5 × 18 de 176 pages .. 25 F

TU ES NOTRE UNIQUE REFUGE par Swāmi JAYA KUMAR

Une traduction commentée d'un classique de la littérature sanscrite, le Stotra Ratna du patriarche Yamunacharya.

Un volume 15,5 × 24 de 272 pages .. 42 F

LE COURRIER DU LIVRE, 21, rue de Seine, 75006 Paris. (Tél. 033.18.91)
C. C. P. Paris 6762 86. — Catalogue sur simple demande.

de leur donner une interprétation allégorique, comme l'ont fait des Pères de l'Eglise, à propos des noces de Cana ou de la marche sur les eaux ?

E.G. — Je ne nie pas ces miracles, je les néglige plutôt. Ils sont pour moi de l'ordre extérieur.

Jésus et la sagesse orientale

J.B. — Quels rapprochements peut-on faire entre l'enseignement de Jésus et les grandes traditions telles que l'Asie les a conservées ?

E.G. — Une fréquentation prolongée, attentive, des cent quatorze *logia* de Jésus révèle une pensée attestant des correspondances surprenantes avec les grands enseignements orientaux. Par exemple, avec la *Bhagavad-Gîtâ* et les *Upanishad*, la poésie mystique des soufis, les aphorismes du tch'an, les *kôan* du zen. J'ai pu établir des rapprochements entre telles paroles de Jésus et Bouddha, Lao-tseu, Lin-tsi, Hui-nêng, Gaudapâda. Mais c'est encore du Tao en tant que voie du « juste milieu » que cet enseignement est le moins éloigné... Ces rapprochements portent sur l'esprit d'enfance et de pauvreté, sur la non-violence et le désengagement, les illusions du mental, l'abolition de l'ego, la nécessité de vivre *hic et nunc*, la conciliation des contraires, l'androgynie primordiale, le vide métaphysique, le Père en tant qu'aspect incréé — le *brahman* sans second — et le Fils en tant que réalité manifestée — l'*âtman*.

J.B. — Inutile d'imaginer un voyage de Jésus en Inde ou au Tibet !...

E.G. — Comparé aux enseignements initiatiques de l'Asie, ce message se révèle dans ses dimensions d'universalité, permet à l'Orient et à l'Occident de parler le même langage.

L'Evangile du troisième millénaire

J.B. — « L'Evangile selon Thomas » oblige à une révision complète des dogmes de l'Eglise. La question qu'on peut se poser est celle-ci : que va-t-il rester de l'édifice ?

E.G. — Il faut s'attendre à des révisions pénibles et déchirantes. C'est le prix à payer pour retrouver la vérité originelle et obtenir la libération. Il reste bien peu de paroles authentiques de Jésus dans les Evangiles canoniques. L'évacuation de l'ésotérisme dès le début condamne aujourd'hui l'Eglise soit à se replier sur des positions historiques et

sécurisantes de moins en moins tolérables, soit à foncer dans le social. Or, on ne peut rien comprendre à cet ésotérisme sans le préalable retournement, l'indispensable *metanoïa* de tout son être, pour revenir à la « source bouillonnante » que Jésus a « mesurée ».

J.B. — Et c'est ce retournement qui fait peur. Il est renonciation à toute sécurité.

E.G. — Jésus a dit : « Quand ils auront rejeté leur vin, » alors ils changeront de mentalité. » Je pense que « l'Evangile selon Thomas » ne peut trouver d'écho que chez ceux qui ont commencé leur propre remise en question et sont disposés au sacrifice total du Moi. Nous ne pouvons comprendre et vivre le message de Jésus que si nous parvenons à nous libérer des forces paralysantes de notre inconscient, imprégné de légalisme juif et de dogmatisme chrétien. Ce travail ne pourra se faire que sur plusieurs générations.

J.B. — Certains, se référant à la loi selon laquelle toute fin de cycle en rejoint le commencement, pourront penser que la découverte de ce cinquième Evangile, qui, en fait, est le premier, constitue une nouvelle preuve de la fin du cycle chrétien.

E.G. — Pour moi, elle indiquerait plutôt la renaissance de la spiritualité occidentale. Cette découverte est une chance insigne offerte à l'homme de notre temps, juste au moment où les Eglises ne peuvent plus répondre à ses interrogations essentielles. A maladie mortelle, remède radical... Tandis que le judéo-christianisme se meurt sous nos yeux, réduit à un épiphénomène de civilisation, « l'Evangile selon Thomas » inaugure un nouveau cycle, ouvre déjà la voie de réalisation aux hommes du troisième millénaire.

Publications des Editions Métaoïa

Philippe de Suarez : *L'Evangile selon Thomas* (1975).
Emile Gillibert : *Saint Paul, ou le Colosse aux pieds d'argile* (1974) ; *Paroles de Jésus et Pensée orientale* (1974) ; *Moïse et le Phénomène judéo-chrétien* (1976).

Cahiers Métaoïa (Marsanne, 26200 Montélimar). Revue trimestrielle.

RÉFORME
53/56, av. de Maine - 14e

3 Août 1974

Saint Paul

Lorsqu'une coûteuse publicité pose dans tous les journaux et jusque dans les journaux « protestants » des questions précises qui leur donnent une valeur d'article, il me semble que les journaux « protestants » se devraient d'y répondre dans la mesure où c'est possible. Par exemple, la publicité de l'ouvrage d'Emile Gillibert sur Saint-Paul affecte de s'étonner que Paul ne parle pas de Marie. Il me paraît utile de lui faire remarquer que Paul, en cela, ne se distingue nullement des autres épistoliers du Nouveau Testament qui, eux non plus, n'en parlent pas ! Même l'auteur des Actes, Luc, se contente de la citer parmi d'autres et notamment les frères de Jésus, au total 70 personnes attendant le Saint-Esprit dans la Chambre Haute. Pourquoi donc M. Gillibert s'en prend-il au seul Paul ? Au surplus, c'est à Jésus lui-même qu'il devrait s'en prendre, car le Seigneur a lui-même fermement remis sa mère à sa place lorsqu'elle ou qu'on l'en avait sortie : M. Gillibert brûle évidemment de faire partie de ces derniers sans se soucier apparemment de l'attitude du Christ Jésus.

Léone SHIGO

RÉFORME

58/56, av. du Maine · 14e

13 Avr. 1974

Qui était Paul ?

On croyait tout savoir sur Saint Paul ? Eh bien non. Voici une nouvelle interprétation de l'apôtre, que nous propose Emile Gillabert, dans une « psychobiographie » : **Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile** (Editions Métanoïa). Que deviendrait donc Paul aux mains des psychiatres et des psychanalystes ? Un psychopathe dont la doctrine resterait d'une extrême fragilité...

Mais rassurons-nous (à demi). Si l'auteur joue ainsi les iconoclastes — c'est bien sûr pour mettre en évidence, par contraste, l'enseignement de Jésus, le Maître dont la figure, « en se dévoilant, nous apparaît d'une confondante grandeur ».

La thèse tient donc du jeu de massacre (où en serait l'enseignement de Jésus, sans les apôtres ?) mais elle est heureusement sous-tendue par une foi solide et dépouillée.

F.B.

*Emile Gillabert : **Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile** (Editions Métanoïa, Montpellier. 224 pages, F 39).

TEMOIGNAGE CHRETIEN
HEBDO T. C.
49, Faub. Poissonnière 9

12 Spt 1974

Une mystification sur Saint Paul

● Lancé par de larges placards publicitaires et bénéficiant même d'une recension dans *Le Monde* (16.6.74), l'ouvrage *Saint Paul ou Le colosse aux pieds d'argile (1)*, par E. Gillibert, fait quelque bruit. « *Que pensez-vous du « Colosse aux pieds d'argile* » ? » s'entend-on demander. Nous ne récusons pas les « psychobiographies » ; encore faut-il qu'elles soient conduites scientifiquement. Incompétents pour juger de la façon dont l'auteur manie l'instrument qu'est la psychanalyse, nous le sommes, en revanche, pour nous demander si c'est bien l'individu nommé Paul que l'on allonge sur le fameux divan !

C'est bien là que le bât blesse ; donnons-en quelques exemples.

Chez Paul, « *la mer n'est présente que sous son aspect hostile* », nous dit E. Gillibert qui en tire des conclusions sur la

psychose de son client. L'auteur oublie simplement que, pour tout Juif de ce temps, la mer est le lieu des forces du Mal ; présent dans toute la Bible, cette idée se retrouve par exemple en *Apocalypse 20* pour décrire le monde nouveau : « *Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, et il n'y a plus de mer* ». Est-ce un individu ou une culture que prétend « comprendre » Gillibert ?

La misogynie de Paul, quant à elle, est principalement étayée sur les épîtres pastorales. Quel dommage que Paul... n'en soit pas l'auteur ! Dans les lettres authentiques de l'apôtre, la situation de la femme est assez différente. Relevons aussi, p. 94, un emploi particulière...ent non scientifique du *Livre des Actes* ; pour qui est tant soit peu averti de ce qu'est un « genre littéraire », la remarque de E. Gillibert vaut son pesant d'or.

Arrêtons là ce relevé qui n'a malheureusement rien d'exhaustif. Avant de transmettre l'ouvrage au psychanalyste qui en jugera la valeur en fonction de sa science, nous pouvons écrire en rouge sur le dossier : « *Il y a largement erreur sur la personne* ».

Hugues COUSIN

(1) Ed. Métaoia, fco 41,60 F.

27 Spt. 1974

● Les livres ●

Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile. Emile Gillibert.

Arriver à montrer que saint Paul est un paranoïaque et que depuis bientôt deux mille ans l'Occident chrétien vit sous l'emprise de la pensée d'un mégalo-mane peut sembler une gageure. C'est pourtant l'entreprise qu'Emile Gillibert a menée à bien dans la psychobiographie aussi fouillée que rigoureuse qu'il nous donne de Paul de Tarse. La nature absente d'une œuvre dans laquelle l'Apôtre se livre pourtant avec complaisance, la mer hostile, la nuit enténébrée sont autant de substituts de la mère qui montrent les manques et les failles de l'enfance.

Dans ces conditions, la loi, image du père, ne peut être affrontée puis dépassée. Elle devient écrasante. Paul est victime de la Loi qui le terrasse sur le chemin de Damas, victime rachetée par le sang du Crucifié, prise en charge par le Christ ressuscité.

Les traits psychotiques du grand personnage plaident du reste en faveur de l'hallucination de Damas et non d'un miracle qui demande l'adhésion par la foi : discours logique (doctrine du salut) à partir de prémisses fausses, méfiance maldive envers les Judéo - Chrétiens, crainte exagérée de leur agressivité, identification à la vérité qui légitime les persécutions et permet de rejeter la responsabilité de l'agression sur l'adversaire, impossibilité de s'insérer dans le milieu des Apôtres, d'où ruptures, mise à distance du rival et enrôlement de comparses, misogynie prononcée, aversion phobique de la chair qui est souvent identifiée au péché, hypocondrie, sensations cénesthésiques angoissantes, etc...

Tout est dit au grand jour sur le comportement du Colosse aux pieds d'argile. On est comme soulagé d'un malaise, car on sentait confusément ce qu'il y avait de trouble dans ses affirmations doctrinaires. La situation devenait du reste de plus en plus gênante au fur et à mesure que la psychologie, en se vulgarisant, nous rendait sensibles à l'aspect triomphaliste de l'institution ecclésiastique. Il était temps de dissocier deux enseignements antagonistes que les hagiographes de Paul se sont toujours employés à confondre : l'enseignement de Jésus et la doctrine de l'Apôtre. Celle-ci se révèle, malgré une force apparente, d'une grande fragilité, tandis que la figure du Maître en se dévoilant nous apparaît d'une confondante grandeur.

L'aspect fossoyeur de l'œuvre d'Emile Gillibert ne s'est fina-

lement exercé que pour mettre en évidence le vrai visage de Jésus. L'entreprise était à la mesure de la stature paulinienne. Le résultat est convaincant. Editions Métanoir.

J. Marcireau - Rites étranges dans le monde. Ce livre est basé sur la théorie des réflexes de Pavlov.

Pourquoi y a-t-il de temps en temps des « assassins de la pleine Lune ? » Parce que la pleine Lune était l'époque des meurtres rituels dans les cultes lunaires; ce genre de crime est un geste atavique.

Les expériences du passé influent sur le comportement des hommes d'aujourd'hui. C'est pourquoi beaucoup d'usages, coutumes, cérémonies et traditions, qui ne comportant plus rien de cruel, proviennent des anciens sacrifices humains. Ainsi le coq sur le clocher, le voile noir de la veuve, la bouteille brisée lors de l'inauguration, la superstition du nombre 13, etc...

Les actes religieux (ou rites) des époques préhistoriques, les plus anciennes révèlent la clé du grand mystère : l'origine de l'homme, car ils ont laissé des traces indélébiles dans la conscience, sous forme de réflexes.

Les rites archaïques (anciens de 10.000 ans et plus), comportant des meurtres, mutilations, et autres pratiques cruelles devenues incompréhensibles pour l'homme moderne, fournissent la preuve de l'origine psychique de l'Humanité. Robert Laffont.

Voyage avec le dauphin

*Car tout ce qui est fait sans irradier de pourpre, tel un dieu
Il vaut mieux ne pas l'entreprendre*
David Herbert Lawrence

Paru aux éditions Les Deux Océans, *Arion et le dauphin. Petit essai de métaphysique delphinienne* est un livre qui ensoleille l'âme. La sagesse est-elle en amont ou en aval du mythe? Lorsque, de la geste des dieux, nous commençons à vouloir tirer des leçons, n'est-ce pas que nous en sommes déjà éloignés; que les dieux de la mer, du soleil et du vent ne peuplent plus nos pensées et nos âmes? Bientôt les dieux ne seront plus ces symboles qui unissent le visible et l'invisible, mais des allégories se rapportant à des abstractions, voire (car prompt est le déclin) à des vertus morales!

La force de l'essai de d'Yves Moatty est de déjouer cet éloignement fatal, de montrer qu'entre le resplendissement du mythe, surtout lorsqu'il bondit sur les vagues, et nos entendements humains, la distance n'est pas si grande que certains se plaisent à nous le faire croire. À lire cet essai qui est aussi un traité, au sens antique, et un récit, à suivre pas à pas, ou plutôt vague à vague, son auteur, nous comprenons que ces aèdes qui chantèrent les dauphins et les dieux ne demeurent hors de notre atteinte que par un décret artificieux; celui-là même qui voudrait nous persuader qu'Orphée et Arion, de par le cours du temps, le changement des « contextes » sociaux, sont destinés à demeurer étranger à notre compréhension et à notre amour.

L'ouvrage d'Yves Moatty frappe d'inconsistance cette hypothèse sinistre. Laissant à leurs ressentiments les cuistres et les pédants, l'auteur nous convie à de fortunées retrouvailles avec le monde lui-même, ce beau cosmos miroitant dont la contemplation suffit à nous restituer à la compréhension de Virgile et d'Hésiode. C'est à l'aube calme et au crépuscule suave de nous rendre clairs, et comme écrits pour nous, à cette heure exacte, les traités de Rûzbehân de Shiraz et de Sohrawardî. Sous la plume érudite et légère de l'auteur, les mythes et les visions, loin de relever d'un archivage de valeurs décotées appartenant à un monde révolu, reviennent à nous dans une familiarité heureuse, dans cette « bigarrure mobile » dont parlait Thalès, semblable à « la mer profonde et haute où le feu Saint-Elme a lui ».

Luc-Olivier d'ALGANGE

❑ Yves Moatty, *Arion et le dauphin*, Les Deux Océans, 160 p., 20 €.